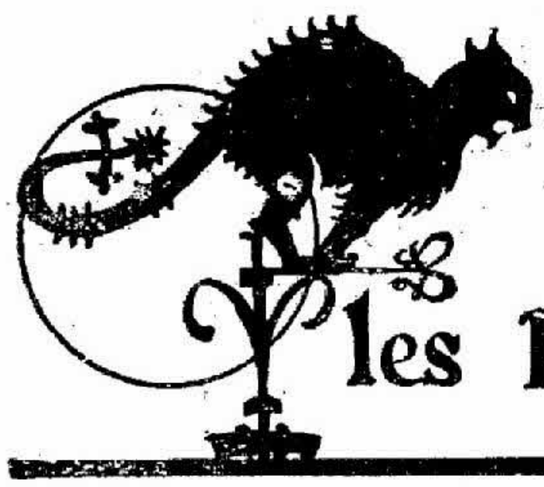
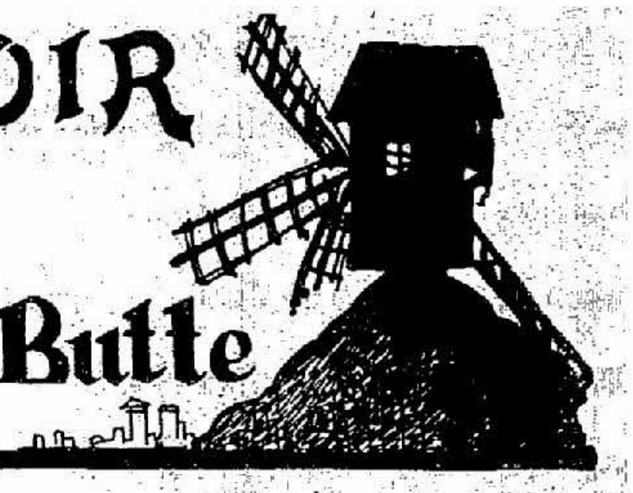


LA FIN DU CHAT-NOIR

ou

les Derniers Mohicans de la Butte



Petite Note-Préface

MOINS CONNUE que ses glorieuses devancières, la troisième et ultime période de l'ère chat-noiresque mérite pourtant de ne pas tomber dans l'oubli. Ce ne sont plus, sans doute, les jours héroïques, truculents et désintéressés du cabaret primitif : celui du boulevard Rochechouart; ce ne sont plus les saisons élégantes, glorieuses et fructueuses de la rue Victor-Massé ; c'est autre chose. Surtout, je tiens à dire que cette période ne fut ni une agonie, ni un déclin. Les commentateurs et les historiens n'ont pas manqué aux deux premières : la dernière est restée sans annaliste. Ceci est injuste. En 1893 et en 1894, Rodolphe Salis ne s'était pas endormi sur les lauriers acquis. Ce diable d'homme, après avoir été, pour parler le langage d'aujourd'hui, le *producer* de deux générations de poètes et d'artistes, était en train d'en faire surgir et d'en réaliser une troisième, quand il disparut.

Remarquablement intelligent, artiste par tempérament, doué d'un flair qui pouvait s'appeler du goût; aidé, en outre, par cette chose mystérieuse à laquelle il croyait autant que Capus : la Veine, Salis, d'abord surpris par le départ en masse de ses collaborateurs, arrivés, presque tous, à la notoriété, n'avait pas perdu courage. Le nouveau groupement, qu'il s'appliquait à former comprenait des talents qui se sont affirmés. J'ajoute, enfin, que ce Chat-Noir terminal, qu'il voulait différent des autres, a servi de modèle aux établissements contemporains. Si le cabaret artistique et littéraire est devenu une sorte d'institution dont vivent de nombreux poètes, chansonniers et musiciens, s'il connaît une sorte de pérennité, c'est que l'orientation esquissée par Salis, n'a pas été perdue. Ceci pour démontrer que les dernières heures du Chat-Noir ne furent pas une *décadence*, mais bien plutôt une *évolution*.

I

POUR FIXER la physionomie du Chat-Noir telle qu'elle m'apparut en 1893, je suis obligé de me mettre en scène, — et je m'en excuse. Les circonstances dans lesquelles je fus amené à franchir, comme chansonnier, le seuil « auguste » que je n'avais foulé, jusque-là, qu'en spectateur, doivent être rapportées pour que je puisse faire pénétrer avec moi le lecteur dans ce pittoresque milieu.

Donc, en octobre 1893, j'étais un modeste journaliste, — nous disions aussi : un journaleux. Je n'étais même pas un Montmartrois, car j'habitais ces Batignolles que Richepin et Ponchon qualifiaient de « tristes », de même qu'ils accolaient à l'Odéon l'épithète de « pensif ». Les trois journaux auxquels je collaborais me mettaient, comme on dit, à toutes les sauces. J'y passais sans hésitation du grave au doux, du plaisant au sévère, tour à tour reporter, chroniqueur, au-jour-le-jouriste, voire rédacteur culinaire et critique d'art. J'y faisais même, au besoin, des dissertations militaires avec toute l'autorité que me pouvaient conférer dix-huit mois de service, accomplis au 6e dragons, comme cavalier de deuxième classe.

Ces trois journaux, qui différaient d'opinions politiques, se trouvaient, malheureusement pour moi, d'accord sur un point : ils apportaient une irréductible énergie à ne pas payer leurs rédacteurs. Nul ne s'en étonnera quand on saura que ces trois quotidiens s'appelaient : d'abord, *L'Evénement*, où Magnier déployait une espèce de génie moliéresque à berner — sans les décourager — ses plus fougueux créanciers ; ensuite, *La France*, où l'inénarrable Charles Lalou, installé dans le fauteuil d'Emile de Girardin, estimait sans doute que la gloire de contempler ce siège historique devait nous suffire. Il y avait enfin *Le Petit Caporal*, dernière trompette du Césarisme expirant, où mon cher et regretté Cunéo d'Ornano aurait vivement désiré couvrir d'or ses compagnons de lutte. Hélas! La propagande victorienne ne disposait que de subsides inopérants, tout juste suffisants pour l'impression du journal. Aux fins de mois, nous nous heurtions à une caisse obstinément fermée, parce que vide. C'est alors que Cunéo d'Ornano était magnifique. Il nous réunissait dans son pauvre bureau et nous régalait d'une de ces harangues enflammées dont il avait le secret et où il faisait revivre, en vrai bonapartiste, l'éloquence du vainqueur de Marengo. Il faisait miroiter à nos yeux éblouis les plaines opulentes de la Lombardie, c'est-à-dire un lendemain de victoire dont nous sortirions tous pour le moins ambassadeurs ou préfets. Et il ajoutait :

— Rédacteurs du *Petit Caporal*, manqueriez-vous de courage?...

Nous acclamions alors ce Corse enthousiaste et nous partions, riches d'espoirs illimités, au cri de : « Vive l'empereur! »

A cette époque, qui nous paraît mythologique, un écrivain pouvait vivre avec dix louis par mois. Encore fallait-il les trouver; et avec des « numéros » tels que Magnier, Lalou et d'Ornano, c'était là tâche assez ardue. On va voir comment l'obligation où nous nous trouvions d'inventer mille ruses pour extraire quelque monnaie de leurs caisses récalcitrantes me conduisit directement au Chat-Noir de Rodolphe Salis. Ces ruses, qui eussent enchanté Murger, ne manquaient pas de pittoresque.

A *L'Evénement*, nous avions renoncé à guetter les arrivées en coup de vent et les départs brusqués d'Edmond Magnier. Pourtant, quand cet honorable sénateur descendait de son coupé à deux chevaux — l'auto de luxe n'était pas inventé, — nous nous risquions à le « crocher », comme disent les marins, en plein boulevard.

— Patron, disions-nous, en mettant dans notre voix une émotion contenue que Massenet eût admirée, j'ai besoin d'un petit acompte.

Ce à quoi Magnier répondait invariablement :

— Comment donc, mon cher ! Combien voulez-vous ?

Et dès qu'on avait articulé un chiffre (qu'on choisissait prudemment fort modeste : vingt ou trente francs), le directeur de *L'Evénement* se récriait.

— Mais ce n'est pas assez, mon cher. Je vais vous en donner quarante.

Là-dessus, il fouillait dans ses poches, en sortait un billet de mille et nous demandait froidement *si nous avions de la monnaie* (!!!).

La réponse ne pouvait être que négative. Sur ce, M. le sénateur de se récrier :

— Alors, mon cher, mon bien cher ami, donnez-moi une minute, le temps de changer la vignette (*sic*).

Et, brusquement, avec une fluidité fantomale, il s'évanouissait, il disparaissait dans les profondeurs du passage de l'Opéra. On ne le revoyait plus. Sans doute pensait-il que l'homme... habile est celui qui ne change jamais!

Le seul moyen de tirer quelque argent de ce débiteur insaisissable était de lui envoyer l'huissier. Encore ces derniers, qu'il comblait de billets de théâtre, mettaient-ils à le poursuivre une lenteur désolante. D'ailleurs, seuls, les « as » de la rédaction : Aurélien Scholl, Chaperon, Jean Lorrain, Besson, Audebrand, Bergerat, avaient recours aux officiers ministériels. Nous autres, les petits, nous n'aurions jamais osé ce geste inamical, tant nous imposait le ton de cordialité élégante, d'indulgente sympathie et d'affectueuse protection dont usait à notre égard cet homme redoutable et séduisant.

Chez d'Ornano, que nos pères avaient baptisé : « L'Homme à la Pâtée », c'était un autre refrain. Le terrible Cunéo, qui devait faire des républicains *une pâtée dont les chiens eux-mêmes ne voudraient pas*, était, par contraste, le plus doux et le meilleur des hommes. Aucun de ses adversaires politiques ne me démentira. Il souffrait réellement et cruellement de ne pouvoir donner à ses rédacteurs autre chose que cette pâtée future et cannibalesque qu'on ne cessait de lui reprocher. N'ayant pas d'espèces sonnantes ni même trébuchantes à nous offrir, l'infortuné directeur du *Petit Caporal* nous distribuait ce qu'on appelait alors des « bons de publicité ». Ces papiers nous donnaient le droit d'avoir « à l'œil » un complet à quarante-cinq francs chez feu Godchau, des souliers, du linge, des pâtes pectorales, de la charcuterie, des boîtes de sardines et même du charbon. Il nous octroyait aussi des permis de chemin de fer, que nous revendions cyniquement à de petits bourgeois désireux de se rendre à peu de frais vers les plages ou les stations à la mode. Un jour, même, j'héritai d'une douzaine de flacons contenant une teinture dite « idéale » pour les cheveux. Comme j'avais vingt-six ans, cette mixture ne pouvait m'être d'aucune utilité, mais je passai plusieurs jours à repérer, parmi les amis de ma famille, les personnages grisonnants. Je les assourdis des mérites de ce produit, qu'ils m'achetèrent pour avoir la paix... Un seul flacon me resta pour compte, et je l'ai retrouvé récemment. Si, comme le bordeaux, la teinture s'améliore en vieillissant, elle doit être merveilleuse, et je pourrais, cette fois, m'en servir. Malheureusement, je n'ai plus de cheveux.

A *La France*, de Lalou, j'ai noté, en passant, que nous devions user de multiples sub-

terfuges pour fléchir l'intransigeante opposition du caissier. Ces « trucs » ne rendaient, d'ailleurs, que médiocrement. Il fallait, souvent, attaquer, si j'ose ainsi dire, le taureau par les cornes et s'en prendre au « patron » lui-même pour obtenir une parcelle infime de ce qui nous était dû. Une pose de trois ou quatre heures était alors indispensable dans le vaste hall du 144, rue Montmartre. Les hommes de ma génération ont bien connu ce hall, qui servait d'antichambre au bureau directorial. L'inévitable buste d'Emile de Girardin y trônait, un sourire d'ironie coupant en deux son masque glabre. Il y avait au mur une immense toile de Castellano, représentant le commandant Rivière victime des Pavillons-Noirs. Lalou, qui avait hérité de ce tableau à la suite de je ne sais quelles circonstances, avait coutume de dire que c'était la mort du prince impérial et chacun respectait cette touchante illusion.

Charles Lalou — à ce moment député de Dunkerque et non moins harcelé que le sénateur Magnier par d'innombrables créanciers — s'enfermait, à peine arrivé, dans son cabinet, et y demeurait jusqu'au soir dans la position obsidionale d'un homme encerclé par de vigilants ennemis. En effet, sur le vaste canapé du vestibule se tenait chaque jour une armée d'assiégeants dont plusieurs peuvent encore témoigner de l'exactitude de ce récit. Les éternels factionnaires, dont Lalou espérait en vain lasser la patience, s'appelaient Henri Segond, Emile Goudeau, Clovis Hugues, Paul Ferrier, Victor Roger, Ludovic Naudeau, Edouard Conte, Eugène Héros, — bref, tout ce qui chroniquait ou rédigeait au journal. Très pris par son mandat législatif, Clovis Hugues se faisait remplacer par Mme Clovis Hugues, dont la patience courageuse n'avait d'égale que celles de Mme Grébauval, femme du conseiller municipal bien connu, et d'une jeune personne violemment parfumée qui était l'amie du bulletinier sportif. Un petit sauteruisseau représentait dans le groupe Me Millerand, que *La France* comptait au nombre de ses rédacteurs en 1892.

Le Déménagement Solennel du Chat-Noir, par Fernand Fau.

Salis à cheval, Jules Jouy, Paul Verlaine, Armand Masson, Paul Delmet, Victor Meusy, Georges Auriol, Caran d'Ache en guerrier, Raoul Ponchon en Silène, Alphonse Allais, Rivière conduisant le char, Ferny, Trimouillat, Georges Fragerolle. — En haut : Francisque Sarcey, Henri de Bornier, Sadi Carnot, etc.

Les heures que j'ai passées là avec Emile Goudeau resteront, malgré l'angoisse d'une attente interminable, parmi les plus joyeuses de ma vie. C'est que nous nous employions à les égayer par tous les moyens. Emile Goudeau avait depuis longtemps déserté *Le Chat-Noir*, qu'il avait, dix ans auparavant, animé de sa verve périgourdine et des prodigieux feux d'artifice de son esprit; mais il était demeuré le plus extravagant fantaisiste et le plus joyeux « fumiste » qui se pût rencontrer. Côte à côte, nous guettions la sortie de notre insolvable directeur, attentifs aux moindres bruits qui venaient de son bureau. Tour à tour, nous allions frapper à sa porte et nous l'entr'ouvrions d'autorité pour nous entendre répondre immanquablement :

— Tout à l'heure!... Je suis occupé!

Lalou était, en effet, occupé à classer les nombreux et multicolores papiers que la confrérie des huissiers faisait pleuvoir sur lui; car il ne payait jamais qu'à toute extrémité, comptant toujours sur je ne sais quel vague cataclysme providentiel qui surgirait au dernier moment et engloutirait le monde : ses créanciers, ses huissiers et lui-même dans une liquidation générale...

Quelquefois, nous poussions l'huis directorial sans qu'on nous eût crié : « Entrez! » Dans ce cas, nous trouvions généralement Lalou (qui avait mieux déjeuné que nous) étendu sur sa chaise-longue et ronflant comme un orgue, son chapeau haut de forme placé sur sa figure, pour amortir l'éclat du jour. Alors, nous nous retirions discrètement, craignant de troubler ce sommeil du juste et dans l'espoir qu'un réveil agréable le rendrait, tout à l'heure, plus accessible à nos plaintives réclamations.

Souvent, pour nous distraire et aussi pour amuser les autres « assiégeants », nous improvisions, Goudeau et moi, une scène de tragédie antique. Goudeau, compatriote de Mounet-Sully, l'imitait dans la perfection et il improvisait, avec une virtuosité qui me stupéfie encore, des alexandrins éclatants et vengeurs. Il me fallait lui tenir tête dans ce colloque, car, lorsqu'il était à bout de souffle après une longue tirade, il me jetait, pour se donner du temps, cet hémistiche, toujours le même : *Artaban! Qu'en dis-tu?*

Je devais à cette question répondre au moins par cinq ou six vers et m'efforcer de soutenir le ton romantique de mon protagoniste. Alors, je répliquais, non moins pompeusement :

Ah! seigneur Artaxerce!
J'aimerais mieux me voir exilé chez le Perse
Ou transformé soudain en vaste cantaloup,
Que d'attendre ainsi l'or que nous doit ce Lalou...

Ce répit suffisait à Goudeau pour reprendre haleine, et il repartait dans sa « furia tragique », d'une voix de plus en plus tonitruante. Cependant, les scribes de l'administration, les garçons de bureau et quelques camelots attirés par le bruit finissaient par constituer un auditoire nombreux, sinon choisi. Enfin, Charles Lalou, intrigué par le vacarme, entre-bâillait lui-même l'entrée de son repaire et, nous regardant avec toute la pitié que peuvent mériter de pauvres déments, il disait, en plaçant le bout de son index sur son front :

— Piqués!... Ils sont piqués!

Puis, craignant peut-être que notre folie ne devînt dangereuse, il ajoutait, en s'adressant à son planton :

— Dites au caissier de leur donner quelque chose!

Il n'osait pas dire exactement quoi. D'abord, pour ne pas faire luire aux yeux de nos coassiégeants une espérance démesurée; et puis, parce qu'il ne savait pas très bien s'il y avait « quelque chose » dans la caisse. Ce « quelque chose », au reste, se réduisait à une pièce de vingt francs que le comptable nous remettait en soupirant et que nous allions, sans perdre une minute, dilapider en « apéritifs » au café d'Artois, — aujourd'hui disparu.

C'est là qu'un jour où je me plaignais de la dureté des temps, Goudeau me dit :

— Pourquoi ne vas-tu pas voir Salis? Tu donnes en guise de chroniques des chansons que j'entends chanter autour de moi.. Pourquoi ne les chanterais-tu pas toi-même au Chat-Noir?...

— Parce que... je..., je n'oserai jamais!

— Il faut oser. Notre collègue Raoul Frary, qui sort de Normale, te le dira : *Audaces fortuna...*

— Je sais... Mais... affronter le public...

Alors, Goudeau, pour me décider, lâcha le gros argument :

— Salis te donnera *cent sous*...

Cette perspective m'éblouit littéralement... Cent sous par jour et *payés tous les soirs!* Mes scrupules s'envolèrent, du coup.

— Soit!... je peux toujours essayer!

— Demain, conclut Emile Goudeau, après déjeuner, je te prends au Coq-d'Or et je t'emmène au Chat-Noir...

II

Rodolphe Salis

LA RUE Victor-Massé était, en 1893, une rue calme et très embourgeoisée, dans le genre de ce qu'est, aujourd'hui, la rue d'Aumale. En de curieux hôtels, de style « Louis-Philippe » ou « Prince-Président », les rois du bibelot, les grands marchands de curiosités, qui opèrent maintenant entre Saint-Augustin et le quartier Marbeuf, y tenaient leurs assises. Les passants y étaient rares. Les voitures, encore plus. Les cochers de fiacre évitaient cette voie bitumée où leurs tristes chevaux, à la moindre averse, glissaient des quatre fers et s'abattaient les uns derrière les autres, comme des capucins de cartes.

Le Chat-Noir érigeait au centre de cette artère sa façade vaguement hollandaise. Un antiquaire occupe, à présent, cette demeure à laquelle il a eu le bon goût de ne rien changer — extérieurement. Il a même racheté et remis à leur place les deux lanternes ciselées par Grasset et qui sont fort belles. Seul, le chat moustachu de la façade, orgueilleusement dressé sur un soleil à la Louis XIV, et dont Steinlen avait composé le relief, a disparu. On peut le regretter, car il était magnifiquement décoratif.

C'est vers ce logis, auréolé déjà de mille légendes, que nous nous dirigeâmes, Emile Goudeau et moi, par une après-midi d'automne chaude et dorée comme un soir d'août. A cette heure, le célèbre cabaret reposait dans un calme prosaïque. Les essaims d'artistes, de littérateurs et de bohèmes qui, pendant longtemps, n'avaient eu que ce point de ralliement, avaient porté leurs tumultes vers d'autres brasseries. Même à l'heure de l'absinthe, on y voyait peu de monde. Si, la nuit venue, le Chat-Noir retrouvait son animation d'antan et trouait de ses feux et de ses bruits l'opacité silencieuse de la rue, il avait, dans la journée, l'apparence reposée, paisible et cossue d'un café de province.

Goudeau franchit la petite porte et le vestibule que gardait seule, en l'absence du suisse, une réplique de la Diane de Houdon. Nous pénétrâmes dans la grande salle du bas, dont l'aspect, à vrai dire, m'était assez familier. Mais ce décor avec l'admirable et diabolique verrière de Willette, avec les quatre panneaux et le *parce Domine* du même maître, avec le Sabbat des chats (bien dessinés, lourdement peints) de Steinlen, je ne l'avais jamais vu qu'aux lumières. En plein jour, il prenait la physionomie inattendue, imposante et presque sévère d'un musée ou d'une demeure historique.

Goudeau, qui n'avait qu'un œil de bon, l'orienta de son mieux et, finalement :

— Tiens! voilà Salis! dit-il.

En effet, seul dans son hostellerie muette, au fond de l'arrière-salle, — celle qu'aux temps épiques on appelait « l'Institut », — Salis écrivait, penché sur une table. Au bruit, il releva la tête. Un rais de soleil éclaira cette figure singulière qui m'apparut, elle aussi, tout autre que je ne l'avais vue aux représentations du soir. Emporté par l'habitude, Salis claironna :

— Salut, mes gentilshommes!

Rodolphe Salis, par Léandre.

Puis familièrement, à Goudeau :

— Comment va, vieux? ajouta-t-il en souriant.

— Je t'amène, attaqua tout de suite le poète des *Affranchies*, le camarade dont je t'ai parlé.

Du coup, Salis, redevenu grandiloque, y alla d'un alexandrin, probablement involontaire.

— Qu'il soit le bienvenu sous ces voûtes augustes!... prononça-t-il. Asseyez-vous... Nous allons prendre un bock.

Et pendant que, soudain surgi, un garçon, qui n'était pas encore en habit d'académicien, nous servait la bière mousseuse :

— Jeune homme, fit Rodolphe Salis, voilà deux ans que je vous lis. Je vous lis et je vous suis. J'achète, tous les dimanches, le numéro de *La France*, où vous donnez une chanson. Vous me coûtez deux sous par semaine, mais je ne les regrette pas!

Le noble gonfalonier de la Butte altérait ici sciemment la vérité. Je ne devais qu'au seul hasard d'une prime avantageuse et aux nécessités de la « limonade » le rare bonheur d'avoir été remarqué par lui. Voici comment:

Le journal *La France*, en ces temps bénis, offrait tous les ans, à chaque abonné, une prime consistant en deux flacons d'une liqueur peu répandue (cacao ou guignolet) et en deux bouteilles d'un champagne dont la marque, totalement ignorée des connaisseurs, méritait ce dédaigneux oubli. C'était un liquide vaguement gazeux et que l'on eût dit fabriqué par les soins d'une ligue antialcoolique. Une étiquette héraldique noir et or, d'un fort bel effet, baptisait ce vin (déjà pourtant suffisamment baptisé!) : « GRAND CRÉMANT. *Cuvée réservée.* » Alphonse Allais avait coutume de dire, lorsque Salis lui servait cette mixture :

— Il est un peu passé, ton champagne ; ça doit être de l'ex-Crémant !

Or, Salis, liquoriste avisé, s'était dit qu'il pouvait débiter avantageusement ces produits à une clientèle qui ne venait certes pas chez lui spécialement pour y boire des choses rares. Il s'était abonné à *La France* et recevait ainsi, à peu de frais, un journal qui, à cette époque, était encore très achalandé. C'est de la sorte qu'il avait été amené à lire mes élucubrations. Mais il était plus aimable pour moi et plus glorieux pour lui de présenter les choses autrement.

Les trois bocks engloutis, on en « remit » trois autres, et Salis me demanda :

— Voulez-vous nous dire deux ou trois de vos chansons ?... Vous m'avez l'air d'avoir été créé et mis au monde pour entrer dans cette académie, infiniment supérieure à l'*autre* et qui s'appelle le Chat-Noir. Encore faut-il que je vous entende. Allez-y ! Le piano est derrière vous, à droite. Je vous écoute.

C'était un ordre, et si péremptoire, que, bien que je fusse accablé de terreur, j'obéis sans tergiverser. Une chose m'effrayait, surtout : je m'accompagnais fort mal; mais le souvenir de Jules Jouy vint à propos pour m'enhardir. Jamais encore personne n'avait, comme Jules Jouy, ignoré les principes élémentaires de l'accompagnement musical. Je l'avais entendu. C'était quelque chose d'inimaginable. Par bonheur, le texte de ses œuvres — je dirai même de ses chefs-d'œuvre — emportait le succès en dépit de la musiquette. Le poisson faisait passer la sauce.

Jules Jouy, qui aura son heure, n'en doutez pas, et qui restera, avec Aristide Bruant, comme l'un des deux poètes-chansonniers les plus complets que la Butte ait produits, avait peut-être plus de mérite, sinon plus de talent, que l'auteur d'*A Saint-Lazare*. On a dit qu'il avait été ouvrier bijoutier ou garçon boucher.

Peu importe! il s'était élevé de lui-même, et très haut. Ce n'est pas son moindre titre de gloire d'avoir été le seul poète du Chat-Noir venu directement de l'atelier. Bruant, issu de bourgeois, avait une culture complète et, pour qui sait lire, cela se sent dans ses chansons. De plus, Bruant avait une âme de mélodiste. Dans les cantilènes, notamment, dont il soulignait ses paysages faubouriens : *A La Chapelle*, *A La Villette*, *A La Glacière*, il y a une évocation à la fois simple, puissante et nostalgique, qui est d'un musicien. Quant à Jules Jouy, il était délibérément brouillé avec la musique. Il usait, pour s'accompagner, d'un procédé simpliste, qui consistait à faire continuellement et d'une seule main, à l'octave le plus haut du clavier, deux accords, toujours les mêmes : *do-mi-sol*, *si-ré-sol*. Cela tombait comme ça pouvait, généralement à faux et toujours à contretemps. De cette espèce de « cafouillis » bizarre, il accompagnait des poèmes tels que *Tout est Chiffons*, *Les Enfants et les Mères*, *La Veuve*, *La Terre*, dont l'intense poésie dominait heureusement ce bruit fâcheux. Je me suis même demandé souvent pourquoi diable Jouy s'accompagnait. Il y tenait, paraît-il, beaucoup.

Ce souvenir m'ayant enhardi, je pris, c'est le cas de le dire, mon courage à deux mains, je plaquai quelques accords et je partis... Je chantai devant Salis, grave et muet, tout mon répertoire, lequel consistait en trois chansonnettes « d'actualité ».

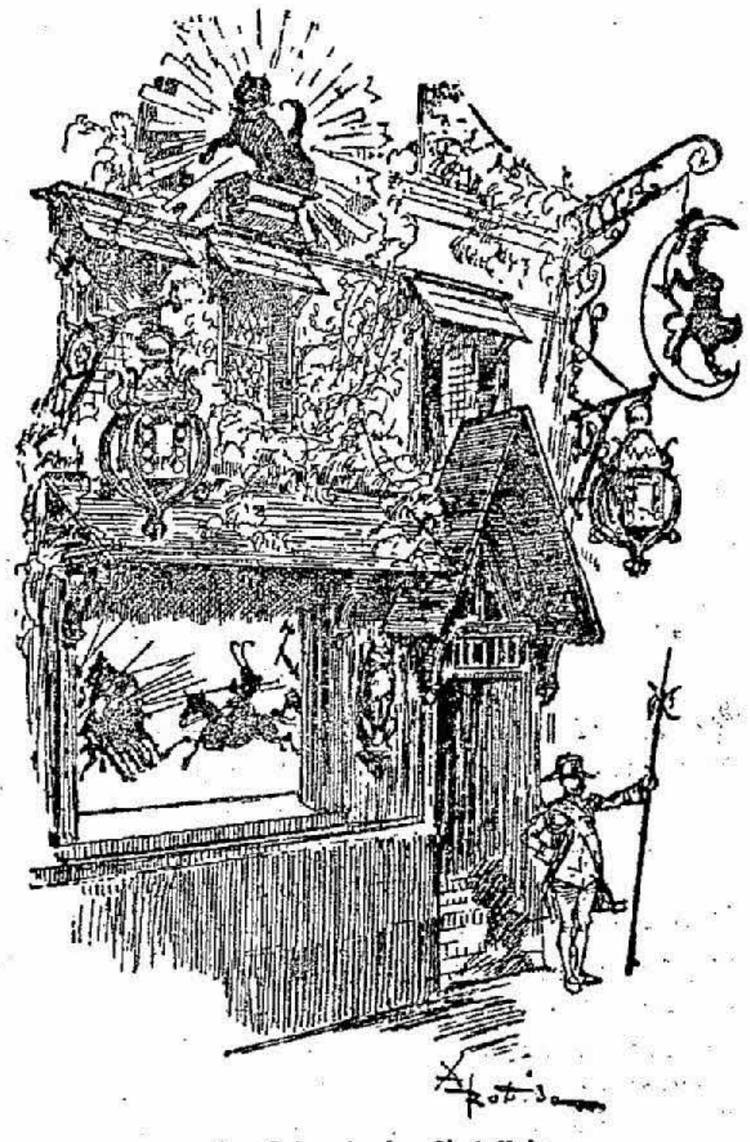
Oh! qu'elles étaient simples et presque innocentes, ces chansons! C'est à leur véritable bénignité que je puis mesurer le chemin parcouru depuis par les satiristes de cabaret — et, forcément, par moi-même... Leur causticité (!) eût stupéfié par sa candeur Mme Deshoulières. Je m'y essayais, comme tous les débutants, à suivre les pas d'un maître, et ce maître n'était rien moins que Jacques Ferny; mais si ma « forme » était soignée, je n'atteignais pas le « mordant » du modèle. Il était question, dans une de ces chansons, d'un quidam prisonnier à Mazas et qui se plaignait que l'on mît dans cette prison célèbre un peu trop de députés. Il affirmait que ce n'était pas là « des fréquentations ». Il exagérait, sans doute, mais c'était l'époque du Panama. On parlait d'arrêter la *moitié* du Parlement et l'on annonçait, chaque jour, la publication d'une liste dite « des 104 », laquelle ne parut jamais.

Quand j'eus fini, Salis daigna sourire et m'annonça qu'il m'engageait non pas à cinq, mais bien à six francs par soirée. La joie faillit m'étouffer... *Auri sacra fames!*

Ici, l'on me permettra de tracer de Salis, tel que j'appris ensuite à le connaître, un portrait aussi exact et impartial que possible.

J'ai dit, plus haut, comment m'avait impressionné le masque du cabaretier montmartrois vu au plein jour. C'est qu'il y avait de tout, dans cette figure étrange. Le front bas, la nuque ramassée, la carrure athlétique, décelaient un lutteur, et, d'ailleurs, la force musculaire de l'homme était célèbre; mais les yeux clairs, pleins d'une flamme intelligente, illuminaient splendidement cette physionomie brutale et en atténuaient la violence. Si les cheveux et la barbe, roux et drus, étaient ceux d'un Scythe, — d'un Scythe pittoresque même, a dit Maurice Donnay, — la bouche, en revanche, sensuelle et narquoise, était celle d'un Latin. Dans la variété, au fond assez restreinte, de nos types nationaux, il est souvent facile et toujours intéressant de fixer l'apport des origines ethniques. Salis unissait toute la finesse, voire la cautèle d'un Gallo-Romain à la sauvage énergie d'un guerrier burgonde. Mais ce qui se dégageait surtout de son aspect et de sa parole, c'était l'indiscutable, l'impérieuse, l'inflexible autorité d'un *chef*.

Salis était un chef. Il était né pour commander, et il le savait. Il y avait parfois du danger à lui tenir tête. Il eût volontiers, comme au grand siècle, bâtonné ses contradicteurs. En revanche, à côté de cet autoritarisme anachronique, il déployait, quand il le fallait, la



Le Cabaret du Chat-Noir.
Dessin de A. Robida.

souple habileté d'un rhéteur et d'un diplomate. C'est ainsi qu'il avait acquis et conservé, jusque dans l'Elysée même, de hautes et fidèles relations. Il pouvait se permettre mille tours plus ou moins blâmables, — car il était resté très « rapin », — les pouvoirs publics pardonnaient tout à ce Cabrion grandiloquent et jamais à court d'arguments paradoxaux. Ils riaient. Ils étaient désarmés. On a dit beaucoup de mal de lui, et il est certain qu'il avait ses défauts, comme les autres; mais la plupart de ceux qui l'ont fréquenté et qui, même, ont ramé sur sa galère chat-noiresque ne se souviennent que de ses dons naturels et de sa prodigieuse activité. Ils n'oublieront jamais qu'il fut l'animateur et le porte-fanion de la génération qui a fait Montmartre.

Dans mon prochain chapitre, j'extrairai de ma mémoire quelques anecdotes — inédites, celles-là — sur le gentilhomme-cabaretier. J'ai fait, en sa compagnie, trois tournées, pendant lesquelles j'eus tout loisir d'observer ce personnage extraordinaire, et c'est surtout hors de Paris que Salis lâchait la bride à sa fantaisie poitevine. Partout, il avait des amis. Les maires des plus grandes villes, les préfets eux-mêmes — tel l'excellent Hendlé à Rouen — avaient pour lui des prévenances et une inépuisable indulgence.

Aussi, dans toutes les cités que nous traversions, Salis prenait-il des airs de monarque en déplacement et exigeait-il qu'on eût pour ses collaborateurs les égards dus aux princes du sang. Un peu plus, il eût dit : « Tel est notre bon plaisir! » Cela atteignait parfois à un comique que Molière et Rabelais n'eussent point désavoué. Quant au Salis de Paris, de nombreux écrivains — et surtout Maurice Donnay, dont le nom revient toujours sous la plume, quand on parle du Chat-Noir — ont tracé de lui des portraits définitifs.

Je prendrai donc l'illustre Rodolphe au départ d'une de nos tournées. Ce matin-là, il nous réunissait sur le quai de la gare et nous disait :

— Messieurs, nous allons répondre à l'appel des populations que gangrène, hélas! la « gourderie » ancestrale du café-concert. Elles comptent sur vous pour les « décrasser ». Soyez à la hauteur de votre tâche. En attendant et comme il serait indigne du Chat-Noir que vous parussiez devant ces « majestés électorales » veufs de toute distinction honorifique, j'ai apporté un lot de rubans dont je vous décore, moi, Salis, empereur de Montmartre. A vous, Montoya, ces palmes violettes! A vous, Goudezky, ce mérite agricole! A vous, Portejoie, ce Nicham-Iftikar! A vous, Bonnaud, ce ruban du Cambodge! A vous, Jouard, ce dragon de l'Annam! A vous, docteur Pelet, la médaille des épidémies! Quant à moi, messieurs, que le plus âgé d'entre vous s'avance et passe à ma boutonnière cette rosette d'officier de la Légion d'honneur. Voilà huit ans que je me suis conféré le grade de chevalier. Mais, après avoir présenté *L'Epopée* de Caran d'Ache, j'estime que Napoléon lui-même eût rougi de me refuser cet avancement. Tambours, fermez le ban!

Sur ce, nous exécutions un roulement de pieds enthousiaste.

On me dira qu'il y avait, dans l'acte de notre directeur une infraction flagrante à la loi sur les décorations et qu'il risquait une forte amende pour « port indû ». A cela, je répondrai que, vingt fois, des ennemis — il n'en manquait pas — et des jaloux avaient dénoncé à la préfecture le « crime » de Rodolphe Salis. Chaque fois, le préfet, fidèle habitué des soirées chat-noiresques, envoyait un inspecteur — peu convaincu — dresser contravention. Mais, derrière lui, on donnait bien vite un coup de téléphone à la présidence de la République. Le général Pittié, un fin et joli poète dont un sonnet reste dans la mémoire de tous les lettrés, intervenait alors auprès d'un magistrat qui ne demandait qu'à fermer les yeux. La contravention restait lettre morte et Salis, chevalier *in partibus*. C'était une époque charmante.

III

Salis, son Public et ses Boniments

ON PARLE ENCORE des boniments de Salis. C'étaient des improvisations entraînantes, colorées, souvent impénétrables comme les voies du Seigneur et qui gardaient, néanmoins, une espèce de logique dans l'incohérence. Rarement, et bien qu'il se lançât à corps perdu dans des périodes qui paraissaient sans issue, rarement Salis demeurait court. Il possédait une présence d'esprit que rien ne démontait et un galbe dans la pirouette oratoire qui n'appartenait qu'à lui. Ces dons naturels étaient soutenus, d'ailleurs, par l'idée très haute qu'il avait de lui-même et par celle, volontiers méprisante, qu'il se faisait du public. Je n'en veux pour preuve qu'une des séances du Chat-Noir dont j'ai gardé la mémoire et où s'affirmèrent singulièrement son autorité et son ingéniosité de bonisseur. Cette séance, je vais tenter de vous la raconter. Une action, même de peu de valeur, campe toujours mieux un personnage que l'analyse la plus fouillée de son caractère.

Ce soir-là, la salle de la rue Victor-Massé ne regorgeait pas de monde. C'était séance de clôture. Le soleil de mai avait déjà dispersé le Tout-Paris élégant et nous partions le lendemain pour une vaste tournée. Les auditeurs — une cinquantaine, environ — n'avaient certes pas la présomption de représenter une élite intellectuelle. A leurs carrures auvergnates, à leurs mises confortables, mais frustes, il était facile de voir que Salis, pour cette « dernière » sans éclat, avait généreusement répandu les « faveurs ». Ces gens, pour la plupart épiciers, fruitiers, marchands de bric-à-brac et fournisseurs de la « très inclite Hostellerie » semblaient mal à l'aise dans ce décor d'atelier dont ils considéraient les détails avec une sorte d'attention craintive et d'ahurissement religieux.

L'aspect de ce public, frère de celui qui hante le rez-de-chaussée de l'Hôtel Drouot — avait déjà mis Salis dans une humeur épouvantable, lorsque deux événements se produisirent, qui n'étaient pas de nature à le rasséréner. Notre camarade et notre « vedette », le poète Jean Goudezki, fit prévenir qu'il était retenu chez lui par une de ces migraines où nous diagnostiquions généralement la fâcheuse « xylostomie », autrement dit : la gueule-de-bois. Puis, ce fut un petit bleu de Miguel Zamacoïs, que ses fonctions de soiriste dans un grand journal retenaient à je ne sais quelle première. Il ne restait, pour assurer, entre les pièces d'ombres, la partie « intermèdes », qu'un simple quatuor composé du barde Gabriel Montoya, du poète Gaston Richard, du « romancier » Antoine Brun, Bordelais barytonnant, et de moi. Dans la petite pièce contiguë à la salle de spectacle, et qui nous servait de foyer, le « patron », d'une voix énergique, fit alors appel à tout notre dévouement.

— Allez-y, messieurs, allez-y! Sortez-moi le fonds et le tréfonds de votre répertoire. Il faut tenir. Si, par hasard, la matière vous manque et que vous sachiez quelque chose de Victor Hugo, de Lamartine, ou même de Chênedollé (!!!), servez-leur ça comme étant de vous. Ces croquants n'iront pas réclamer. Et s'ils réclament..., je suis là pour leur répondre.

Nous essayâmes de notre mieux d'obéir à ce mot d'ordre, mais les forces humaines ont des limites. Quand Montoya, de sa voix prenante de haute-contre, eut chanté douze romances, quand le jeune Gaston Richard eut égrené une dizaine de poésies et quand moi-même j'eus ajouté à mes cinq ou six chansonnettes trois pièces des *Contemplations* qui n'éveillèrent — heureusement! — chez cette assistance amorphe ni souvenir, ni enthousiasme, il fallut se rendre à l'évidence. Le programme était trop court. Fragerolle, qui devait présenter sa *Marche à l'Etoile*, n'aurait jamais le temps d'arriver...

Tout en accablant l'Etre suprême de virulentes invectives, le terrible Rodolphe arpentait notre petit foyer, de long en large, comme un tigre en cage, et

Derrière son dos croisant ses fortes mains,
Ebranlait le plancher de ses pas surhumains...

Tout là-bas, de la salle, nous arrivait l'écho d'une voix sonore et chaude. C'était le baryton-poète Antoine Brun, qui allongeait désespérément son tour... N'ayant, en fait d'œuvres, pour tout potage, que les paroles de deux mélodies : *Pour Elle* et *Ma Promise* (1), à qui, plus tard, Fragson devait faire un sort heureux, il les avait toutes les deux, et bien qu'on ne lui eût rien redemandé, bissées d'autorité. Ensuite, se souvenant qu'il avait tenu au théâtre de Bordeaux l'emploi de basse chantante, il avait mugi successivement *Les Rameaux*, de Faure; *Les Enfants*, de Massenet et *Pauvres Fous*, de Tagliafico. Après quoi, nous crûmes que de désespoir il attaquait *La Marseillaise*, mais ce n'était que *Les Deux Grenadiers*, de Schumann. Pour le moment, il distillait un air des *Huguenots*, mais son généreux organe faiblissait, et son contre-ré grave avait des « ratés ».

C'est alors que la porte du minuscule foyer, comme si, par moments,

Les objets étaient pris d'une pitié suprême,

c'est alors, dis-je, que la porte du foyer s'ouvrit sous une poussée hésitante et timide. Un tout jeune homme parut, les bras chargés d'un volumineux paquet. C'était un modeste employé de l'imprimerie Robert V... qui portait les programmes de la tournée. Ce nouveau venu réalisait intégralement le type du saute-ruisseau famélique ou du clerc d'huissier accablé par tous les genres d'adversités. Il était extraordinairement maigre. Sur ses joues pâles s'espaçait ce diaphane et léger duvet de l'adolescence que notre grand Courteline a si bien décrit. Il avait un complet lavé par toutes les averses du ciel. Une cravate papillon à pois, que laissait pendre à son col un élastique depuis longtemps distendu, mettait dans cet ensemble terne la note « artiste ». Enfin, derrière un binocle instable, il agitait des prunelles perpétuellement effarées de léporide.

Salis, qui avait espéré d'abord l'arrivée de Grouchy-Fragerolle, sentit redoubler sa fureur devant l'apparition de ce Blücher falot. Et comme il n'aimait pas que des étrangers pénétrassent dans ce local réservé, il laissa retomber sur cette face de Carême tout le poids d'une colère qui n'avait plus de bornes.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici? hurla-t-il. Voulez-vous me f... le camp!

A cette objurgation si nettement formulée et avec la même maladresse terrifiée qui avait présidé à son entrée, le jeune commis esquissa une sortie prudente. Puis, soudain, se ravisant, il alla droit à Salis.

— Monsieur, dit-il, je suis Prosper Langouty.

— Hein? Quoi?

— Oui, Prosper Langouty... Je vous ai adressé hier un cahier de vers... Je suis le poète Prosper Langouty.

Nous nous tenions, pareils aux vieux grognards de *La Bénédiction*, graves devant cette folle manifestation d'audace, certains que Salis allait pulvériser le dénommé Langouty... Et voici qu'à notre vive surprise, il empoigne — à le lui arracher — le bras du nouveau venu et, l'entraînant au centre de la pièce :

— Tu fais des vers? fit-il d'une voix presque caressante.

— Oui, m'sieur! Je vous en ai envoyé hier tout un cahier. Est-ce que vous l'auriez lu?

— Parbleu! répliqua le « patron », qui ne savait même pas de quoi il était question. Je lis tout ce qu'on m'envoie.

Et il ajouta froidement :

— Qu'est-ce que c'est que tes vers? Ils ne sont pas trop idiots, au moins?

Le timide Prosper avait rougi.

— Je crois, articula-t-il faiblement, je crois qu'ils sont très bien.

— Parfait! Alors, réjouis-toi. Dans un moment, tu connaîtras la gloire et la fortune! Tu les sais par cœur, tes vers?

— Certes.

— Bon! Eh bien! tu vas les dire...

— Où ça?

— Ici même..., au Chat-Noir..., et tout de suite...

— Ah! mon Dieu!...

— Il n'y a pas de « Mon Dieu! » éclata le terrible Rodolphe, reprenant toute sa faconde de mystificateur sans vergogne... Eh quoi! misérable, tu hésites? Songe que, ce soir, dans ma salle, sont réunies toutes les illustrations de Paris : le prince de Galles, le roi des Belges, Louise Michel, Francisque Sarcey, la duchesse d'Uzès, Emile Zola, la belle Otero... et la plupart des membres de l'Académie française...

(1) Musique de Justin Clérice.

— Mais..., balbutia le malheureux, écrasé sous cette avalanche de célébrités.

— Pas de « mais »! intima le gentilhomme-cabaretier, en poussant devant lui cette loque humaine... Allons..., marche!... Je vais te présenter à cette aristocratie du talent et du nom... A propos, comment s'intitulent tes poèmes?

— *Clameurs d'un Isolé.*

— Tiens, observa le patron en nous lançant un regard de connivence, tu as poussé ces clameurs à toi tout seul?... Il est idiot, ton titre!

Et oubliant les « sommités » qu'il venait d'énumérer avec tant de vénération, il conclut par ces mots rassurants :

— Ça ne fait rien. Ceux qui vont t'écouter sont encore plus idiots... Allons, ouste!... En avant!

Les deux hommes, l'un bousculant l'autre, disparurent comme avalés par la porte du petit théâtre. D'un même élan, ne voulant pas rater une occasion aussi belle, nous nous étions tous rués dans la seule et unique loge du Chat-Noir, loge où l'on accédait directement de l'extérieur et dans laquelle, bien qu'elle fût baptisée « Royale », il n'y avait, ce soir-là, malgré les dires de Salis, aucune tête, même couronnée...

Dans la salle, le baryton-poète avait achevé son air de basse, et le pianiste, un jeune Irlandais flavescent qui répondait au nom d'O'Conelly et qui ne manquait pas de talent, improvisait une fugue savante, en attendant les événements.

Rodolphe Salis, tenant toujours sa victime, traversa l'allée qui séparait les bancs d'œuvre en bois sculpté, colla littéralement le « débutant » dans l'angle formé par un des côtés du piano et le décor-paravent du théâtre d'ombres, puis, désignant le jeune commis d'un geste large :

— Mes gentilshommes, dit-il en regardant bien en face cet aréopage de regrattiers et de « bougnats » endimanchés, mes gentilshommes, je souhaite que vos méninges transcendantes et vos intellects raffinés soient à la hauteur de ce que vous allez entendre... Prosper Langouty... Oui, messeigneurs, Prosper Langouty *lui-même* va vous dire ses *Clameurs d'un Isolé*... C'est un grand honneur que ce poète, maintes fois couronné par l'Académie de Médecine, daigne vous faire, et je ne doute pas que vous ne vous en montriez dignes.

Sur ce, il s'éclipsa pour aller voir, au rez-de-chaussée, si les garçons ne lui faisaient pas « sauter » des bocks. C'était un homme universel.

Seul, en face de ces cinquante paires d'yeux braqués sur lui comme des caronades, Prosper Langouty, envahi par un sentiment où se mêlaient à la fois la peur et la joie, s'était armé de courage. Visiblement, les spectateurs que l'on venait d'abreuver de romances mélancoliques et de grands airs d'opéra, s'attendaient à quelque chose d'excessivement « rigolo ». Aussi, ce fut une hilarité générale quand, d'une voix tremblante, le débutant lança le premier vers d'un poème qu'il appelait modestement : *Cri du Cœur*. Ce vers, qui, à tout prendre et malgré la verdeur de l'expression, semblait annoncer un élève de Jehan Rictus, n'était autre que celui-ci :

Moi, j' n'ai pas l' sou..., mais j' vous em...

Malheureusement, Prosper Langouty, s'il avait emprunté aux *Soliloques du Pauvre* un vocable cambronnien, n'avait rien du talent de Rictus. Son ignorance non seulement de la poésie, mais de toute espèce de syntaxe, était flagrante. De plus, à l'intérieur de ce corps chétif et en apparence résigné, explosait l'âme féroce d'un Ravachol. Dans ses vers (!) qui flottaient capricieusement du bipode à l'hexamètre et de l'hexamètre au myriapode, il exhalait en phrases informes, mais parfaitement grossières, toutes ses rancœurs de pauvre diable mal payé, toute sa haine de déclassé ignare et prétentieux. Il faisait crépiter les épithètes les plus malsonnantes sur ces crânes de boutiquiers, lesquels paraissaient quand même un peu surpris qu'on les eût spécialement invités pour les enguirlander de la sorte... De tout le fatras que débita le poète (!) Prosper Langouty, deux vers sont restés dans ma mémoire :

Sal' patron, espèc' de crapule !
Tu dois descendr' de Thrasybule...

Dominique Bonnaud au Chat-Noir, en 1895, par Abel Faivre.

Le malheureux avait dû chercher dans le dictionnaire une rime à « crapule » et trouvant ce nom : Thrasybule : tyran, il s'était précipité dessus.

La fin de cette espèce de pièce, qui ne tenait d'aucun genre connu, s'acheva dans un silence de mort. Aucune protestation ne s'éleva, néanmoins, parmi les auditeurs. Sans doute pensaient-ils que puisque, chez Bruant, on les accueillait par des brocards, ce devait être une mode, chez Salis, de leur servir des choses désagréables. Mais quand le jeune Prosper voulut attaquer une autre élucubration, où il s'apprêtait à traîner dans la boue les « gens dans le commerce », il y eut des « Chtt! » de plus en plus accentués. Un spectateur à face rubiconde, aussi large que haut, se leva et, avec un ineffable accent de Saint-Flour :

— Taijez-vous! hurla-t-il. Ch'est une dégoûtachion!

— Assez! Assez! A la porte! criaient les autres naturels du Plateau Central, enhardis par l'exemple.

Et cette fois, en proie à un « trac » effroyable, le pitoyable Langouty, cherchant à opérer une retraite nécessaire, se demandait comment il sortirait vivant sous cette voûte de poings menaçants soudain brandis de tous côtés, quand, par bonheur, Rodolphe Salis, averti à temps, parut.

D'un coup d'œil, il comprit la situation. Son premier soin fut, comme toujours en pareille circonstance, de calmer les protestataires par quelques-unes de ces épithètes aimables : « Sublimes expressions du suffrage universel... Altesses électorales », dont il était toujours pourvu; le second fut de défendre et même d'approuver le poète, objet de ces violentes récriminations. C'était, chez lui, un principe, ainsi que je l'ai déjà dit, d'interdire à quiconque de contester la valeur, voire le génie de ses pensionnaires. Aussi crut-il devoir déclarer à ses invités qu'ils montraient une ignorance regrettable, que Prosper Langouty était un poète digne de leurs « intellectualités rayonnantes » (*sic*), et qu'il ne voulait pas leur faire l'injure de croire qu'ils préférassent à ces inspirations « traversées d'un frisson nouveau » les alexandrins de « Mossieu » de Bornier, les chansons de « Mossieu » Paulus, ou les livres du Sâr Péladan, ce « lavement ésotérique »... Sa voix, constamment enrouée, mais puissante, avait peu à peu couvert et calmé le tumulte insurrectionnel des spectateurs de son ronron sonore, et quand il annonça *La Marche à l'Etoile* et Fragerolle, il y eut d'aimables, mais légèrement ironiques applaudissements.

— Et Prosper Langouty, me direz-vous, que devenait-il dans tout cela ?

Le pauvre bougre s'était, pour ainsi dire, escamoté lui-même. Le guignol du théâtre d'ombres, contre lequel le « récitant » s'appuyait, avait une porte de communication presque invisible. Cette porte, charitablement, Henri Rivière et Laumann (l'auteur dramatique alors son coadjuteur) l'avaient ouverte derrière son dos au moment où ils avaient craint qu'on ne lui fît un mauvais parti. Prosper, abasourdi, s'était laissé, en quelque sorte, happer et mettre à l'abri par ces mains providentielles.

Cinq minutes après, retrouvant au bas de l'escalier le cabaretier gentilhomme il crut devoir lui demander *s'il était content.*

— Si je suis content! tonitrua Rodolphe Salis, dont les épais sourcils se froncèrent brusquement sur des yeux pleins de colère... Si je suis content!... Mais c'est-à-dire, sinistre imbécile, triple extrait de crétin, que si jamais je te retrouve ici, tu sauras ce que c'est qu'un coup de botte au bon endroit, quand c'est Salis qui le décoche! Et tu vois ces pieds, fit-il en montrant ses bottines..., ce sont des catapultes... Tu m'as compris?

Le commis de l'imprimerie Robert V... avait compris, en effet, et il s'éloigna avec une rapidité prudente.

Tout de même, il se demandait en vain pourquoi cet homme qui, dix minutes auparavant, l'annonçait au public comme le successeur de Victor Hugo, le ravalait maintenant au rang des bivalves les plus stupides...

Quant à Salis, ce n'était pas la première fois que lui arrivait pareille aventure. Si j'ai tenu à la narrer, c'est pour montrer à quel point il savait l'art des rétablissements et la manière de se sortir des situations les plus agitées...

IV

Salis et ses derniers collaborateurs

Henri Rivière, Fragerolle, Jean Goudezki

CEUX à qui, en 1893-1894, incombait la tâche d'entretenir le feu sacré dans le temple de la rue Victor-Massé avaient un héritage lourd à soutenir. Je ne répéterai pas les noms de leurs devanciers. Ils sont dans toutes les mémoires, et les clients du célèbre cabaret avaient le droit, quand ils se les rappelaient, de se montrer exigeants à l'égard de leurs successeurs. Aussi faisions-nous de notre mieux pour être à la hauteur des circonstances, et c'est tout ce que je puis dire des derniers tirailleurs chat-noiresques *quorum pars minima fui*.

De toute l'ancienne troupe, il n'était resté chez Salis que deux camarades : Henri Rivière et Georges Fragerolle.

▣

Le nom de Henri Rivière est inséparable de celui de Salis. L'union étroite de ces deux hommes assura, malgré vents et marées, la fortune, relativement longue, du Chat-Noir. Et, pourtant, jamais deux êtres n'ont aussi totalement différé l'un de l'autre que ces deux-là. Henri Rivière, dessinateur et graveur, dont l'éloge n'est plus à faire, se doublait d'un collectionneur passionné de tout ce qui a trait à l'art nippon. Vous rencontrerez certainement aux expositions d'estampes japonaises, un monsieur coiffé du petit chapeau mou cher à Claude Monet, armé d'un solide parapluie, le nez chevauché par un lorgnon aux verres énormes, et qui s'isole, dans la contemplation d'un Outamaro ou d'un Okusaï. Cet amateur, c'est Henri Rivière.

Il était l'opposé, l'antipode même, de Rodolphe. Aussi mince que l'autre était large d'épaules, aussi silencieux que l'autre était volontiers cordial, aussi brun que l'autre était roux, il accomplissait sans bruit, rue Victor-Massé, une besogne formidable. Ses ombres inoubliables représentent presque vingt ans d'un labeur acharné, qu'il n'interrompait que trois mois par an pour aller se terrer en Bretagne.

Son autorité, au Chat-Noir, était immense. Il est le seul qui ait eu sur Salis une influence prépondérante. Ses moindres désirs étaient des ordres, et ces ordres n'étaient jamais discu
C'est que Salis avait débuté, comme on sait, par la peinture. Il avait fréquenté les ateliers et composé alternativement des chemins de croix pour les marchands de la rue Bonaparte et des caricatures pour les journaux de l'opposition. L'art qu'il prisait par-dessus tout était celui du dessin, et il y avait immédiatement distingué la supériorité évidente de Henri Rivière. De là cette admiration irréductible et docile à l'égard de son collaborateur. Le cabaretier gentilhomme, qui savait cependant compter, ne lésinait jamais pour monter les pièces d'ombres de Rivière. Quelques-unes de ces pièces, faute d'un livret intéressant, n'ont duré que l'espace d'une quinzaine, et les « zincs » fort beaux qui restent de leur existence éphémère remplissent encore tout un grenier de Châtellerault. Elles ont coûté à Salis un nombre éloquent de billets de mille, à propos desquels je ne l'ai jamais entendu exprimer le moindre regret.

▣

L'auteur des zincs d'*Ailleurs* et de *Phrynè* était véritablement le roi des ombres dites « chinoises ». Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire que ce mot d' « ombres chinoises » évoque à leurs yeux un simple et puéril amusement. Telles que Rivière les comprenait, c'était de l'art, et du plus pur. Il y apportait une sorte de génie, et certains de ses tableaux font penser à des Puvis de Chavannes animés. Avec l'obstination de l'apôtre et du savant, il a poursuivi et atteint l'idéal du genre. On a pu l'imiter, on ne l'a jamais approché que de loin. Au reste, toute son œuvre n'est plus qu'un souvenir. L'ombre a été tuée par le cinéma, avec lequel elle n'a pourtant aucune espèce de rapport, puisqu'elle n'a jamais rien demandé à la photographie.

J'ai voulu maintenir pour ma part, à la Lune Rousse, de 1904 à 1915, cette jolie tradition, et les ombres que j'ai demandées à Louis Morin, à de Losques, à Edmond Lempereur, à Truchet et au spirituel crayon de Barrère ont été bien accueillies par un public restreint, où les artistes étaient en majorité. Mais le « gros public » sans être absolument hostile, a montré peu d'engouement pour ce microcosme lyrique et humoristique qui nécessite des efforts plus considérables qu'on ne croit. Il y faut une réunion de spécialistes : découpeurs, électriciens, lanterniers, machinistes habitués au maniement des silhouettes, sans parler du bonimenteur et du musicien appelés à commenter les images du dessinateur...

Joignez à cela que, fidèle aux enseignements de Rivière, j'avais banni de notre théâtricule les « projections » sur verre et que j'utilisais seulement l'ombre en relief et le zinc découpé. Malgré tout ce beau zèle, j'ai dû capituler devant l'indifférence de spectateurs, que la moindre revuette amuse mieux aujourd'hui que toutes les « Marche à l'Etoile ». Je ne déplore pas ce changement de goût, mais je le constate.

▣

Rivière avait son empire dans l'intérieur de son théâtre d'ombres, lequel était aussi vaste que la salle même du Chat, dont la séparait, comme un iconostase, un bel et vaste écran enluminé de masques et de figures par La Gandara, Grasset et Steinlen. Henri Rivière n'y tolérait personne en dehors de ses aides et des artistes dont les œuvrettes fantaisistes précédaient ses vastes compositions ! s poètes du cabaret eux-mêmes n'étaient admis dans ce tabernacle qu'après un stage assez long. Mais, sous son apparence taciturne et détachée, Henri Rivière s'occupait plus qu'on ne l'aurait cru de ce qui se passait de l'autre côté de la toile. Il veillait à la bonne tenue du programme. Le principal, pour un débutant, n'était pas seulement de plaire à Salis. Il fallait encore que le roi des ombres vous eût agréé. Il avait une manière curieuse de manifester son opinion. Le jour où l'on annonçait les débuts d'un chansonnier, il sait élever derrière l'écran, tout contre le piano où allait venir s'accouder le « patient », une pyramide formée d'une dizaine de tabourets, de la grosse caisse, des cymbales et des tambours qui servaient aux pièces « militair s ». Il surmontait le tout de quelques feuilles de zinc et de divers récipients. Ceci fait, il attendait que l'impétrant eût attaqué sa chanson, — qu'il écoutait consciencieusement et sans se départir de son flegme éternel. La chose lui semblait-elle indigne du Chat-Noir..., patatras!... au beau milieu d'un couplet, on entendait crouler tout cet échafaudage avec un bruit terrible. Le sort du « bon camarade » était réglé. Il n'avait plus qu'à partir, sous peine de voir, tous les soirs, se renouveler ce cataclysme significatif.

J'ai dû, comme de juste, passer par cette épreuve. Elle me fut favorable, sans doute, car aucun séisme ne se manifesta. J'en exprime ici, à Rivière, ma reconnaissance retrospective.

▣

Mille légendes circulaient sur le peu expansif et silencieux artiste. Il avait, comme Degas, l'horreur d'être appelé « cher maître » et il accueillait les flagorneries par des grognements comminatoires. Au rebours du fastueux et charmant Caran d'Ache, qui racolait des gens du monde, des généraux, des princes et des grands-ducs pour faire les bruits de coulisse de *L'Epopée*, Rivière n'aimait pas les « visiteurs de marque », fussent-ils des têtes couronnées.

Souvent, Salis n'osait pas refuser à quelque roitelet balkanique la faveur de voir de près l'envers du petit théâtre. Dans ce cas, une fausse manœuvre des machinistes, entraînés à ce sport, laissait tomber du cintre un nuage de poussière sur le plastron du noble indiscret. D'autres fois, si le haut personnage avait gardé son chapeau sur sa tête, un décor, savamment manié, envoyait le couvre-chef rouler dans les balayures. De ces petits accidents, Rivière s'excusait plus ou moins, — plutôt moins, — en grommelant quelques paroles d'où Sa Majesté pouvait conclure « qu'on l'avait assez vue ».

▣

De Fragerolle, je n'ai que peu de chose à dire. Cet excellent musicien, ce prestigieux chanteur arrivait tout juste — on l'a vu par le récit qui précède — pour interpréter sa partition et se hâtait de regagner, la comédie terminée, sa bonne ville d'Asnières. Nous ne le voyions que fort peu.

Mais j'arrive à ceux qui constituaien l'équipe toute neuve — et la dernière en date

— du Chat-Noir. En tête de ce groupe, qui comprenait, lorsque je vins m'y joindre, Miguel Zamacoïs, Gabriel Montoya, Georges Richard, Antoine Brun, le « mage » Ag-yo-bé, les compositeurs O'Connelly et Mulder, se détachait nettement l'étrange figure du poète Jean Goudezki.

Goudezki avait la stature d'un lutteur, une bouche de nègre, un nez de Kalmouk, la barbe et les cheveux d'un albinos. Ne concluez pas de tout cela qu'il fût laid. C'était un Flamand au teint clair, au front démesuré, et que tout le monde prenait pour un Russe. De là ce nom de Goudezki qu'il avait choisi, par une légère altération de son véritable patronyme. Il semblait descendu d'une toile de Jordaëns. Grand buveur de bière et noctambule avéré, il développait dans les rares cafés de Montmartre qui ne fermaient pas la nuit, entre une heure et sept heures du matin, les plus étincelants paradoxes que j'aie jamais entendus. Il avait beaucoup d'esprit et rien ne permet de croire qu'il ait perdu ce don précieux. En effet, ce « disparu », imitant en cela le Schaunard de Murger, qui devint, par la suite, un opulent fabricant de jouets, s'est brusquement « rangé » vers la trentaine. Fils d'un grand industriel du Nord, il a repris l'usine paternelle. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, peut-être dira-t-il, comme la dame d'Arvers : « Quel est donc ce poète ?... » et ne comprendra pas. Toujours est-il que, soit par lassitude, soit par dépit, il a secoué sur la Ville la poussière de ses sandales et n'a pas voulu survivre au Chat-Noir.

Un bel avenir littéraire semblait pourtant réservé à ce solide gaillard, dont Faguet, Sarcey et d'autres critiques notoires avaient signalé le talent. Jules Lemaître se délectait à citer le sonnet « olorime » devenu légendaire, dédié par Goudezki à Alphonse Allais, et qui commençait ainsi, si ma mémoire est fidèle :

A l'ombre, à Vaux, l'on gèle. Arrive ! O la campagne !
Allons, bravo ! longer la rive au lac, en pagne.
Là, radieux un homme l'est tôt. L'art nourrit.
L'art ?... Ah ! dieux ! Une omelette au lard nous rit...

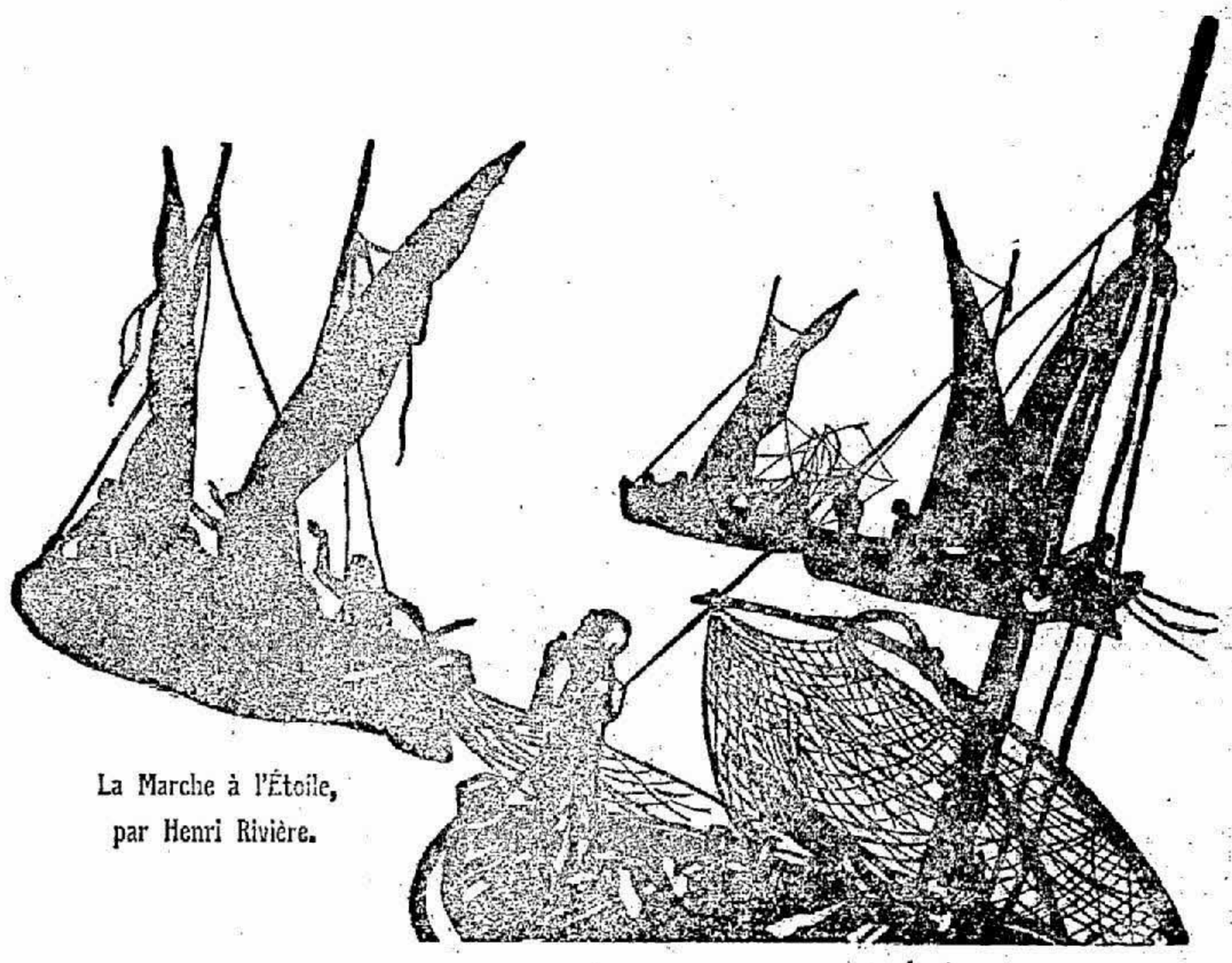
Le plus curieux est que ce bohème converti de si bonne heure avait alors au suprême degré la haine du bourgeois. Il l'exhalait devant les auditeurs du Chat-Noir avec une tranquille insolence. Ses petits poèmes étaient, au reste, fort habilement conçus pour que le susdit bourgeois ne se reconnût pas trop dans le personnage vilipendé. Et, d'ailleurs, sitôt qu'il avait franchi la porte du Chat-Noir, — et par ce fait même, — le plus traditionnel boutiquier pouvait se croire un « artiste ».

Goudezki disait surtout deux poésies que l'on réentendait avec plaisir (ce qui lui permit de les dire pendant sept ou huit ans) : *Promenade Dominicale* et *Je dis des Vers*. Il les égrenait, ou plutôt il les martelait — c'est le mot — avec une monotonie apparente, mais qui était le comble de l'art, car pas une syllabe ne s'en perdait et pas un « mot » ne faisait long feu. Ce débit, que je n'ai jamais connu qu'a lui et à mon regretté camarade Numa Blès, s'appuyait sur une belle voix grave. Les effets comiques, loin d'être soulignés servilement, étaient mis en valeur par l'opposition même de leur gaieté avec un masque éternellement impassible, mais où luisaient deux yeux pleins de malice. Dès le début, il « possédait » son auditoire :

Bâtard des trouvères antiques,
Je suis un pilier des boutiques
Dites « cabarets artistiques ».

Plus loin, il déclarait froidement :

Donc, pour gagner quelques argents,
Je dis des vers devant des gens...



La Marche à l'Étoile,
par Henri Rivière.

Et, après un regard circulaire plein de commisération :

Que je suppose intelligents.

L'ironie dubitative qu'il mettait dans ce dernier vers était bien la chose la plus impertinente du monde.

Dans la seconde pièce, Goudezki, toujours avec le même débit mécanique, évoquait les « promenades dominicales » :

Le dimanche, je rencontre sur mon chemin
Des couples de bourgeois qui traînent par la main
Ou poussent devant eux de petites victimes,
Produits de leurs amours tristes et légitimes.

Mais, disait-il,

... j'en rencontre aussi qui n'ont pas de moutard,
Soit que leur peu de flamme ou l'ingrate nature
Leur auront refusé toute progéniture,
Ou que Dieu n'aura pas béni leur union.
(Je crois que c'est plutôt là leur opinion).

Et plus loin :

Le bourgeois, a-t-on dit parfois à la légère,
Est gras, et solennel, et bête. On exagère.
. . . . . .
On en trouve d'intelligents.... quand on s'applique.
Comme il est vrai, d'ailleurs, que l'on m'en a cité
De remarquables par leur imbécillité...

Tout cela n'était pas, au fond, très cruel. S'il existait, de nos jours, un cabaret bolchéviste, il est probable que le bourgeois — l'ex-philistin des romantiques — y passerait un quart d'heure beaucoup plus pénible. Autres temps, autres mœurs! Celles de 1894 étaient plus douces. Elles ne froissaient que l'épiderme.

Goudezki avait à un tel point le dédain de ses auditeurs que si, par hasard, — et ce qui arrivait rarement, — ils n'applaudissaient pas sa première pièce de vers, sans transition, et avec une indémontable assurance, il ajoutait :

— Cette poésie n'ayant pas eu l'heur de vous plaire, je vais vous en dire une autre.

Et il continuait. Parfois aussi, ce fils des Flandres, doué d'un de ces appétits particuliers au pays des ducasses et des kermesses, arrivait au Chat-Noir ayant fort bien dîné. Solide comme un roc, les vins, les bières et les liqueurs ne lui faisaient jamais perdre la tête. Seulement, comme tous les humains, il était soumis à certains caprices de la digestion. Entendez par là ces bruits voisins du borborygme et qu'il est de bon ton, chez les Arabes, de déclencher à la fin d'un bon repas pour bien prouver à son hôte que la chère était plus que suffisante. Le « bon poète », ne jugeant pas à propos d'étouffer la voix de la nature, s'arrêtait alors et, posément, entre deux alexandrins, sans même mettre sa main devant sa bouche, il « éructait » paisiblement, et autant qu'il lui semblait nécessaire. Mais cela était fait avec tant de naturel et de bon garçonnisme, que si quelques dames prenaient de petits airs choqués, le bourgeois, le brave et digne bourgeois riait franchement de ce sans-gêne. Un d'entre eux eut même, à ce propos, un mot heureux.

Comme Salis, après le tour de Goudezki, annonçait *L'Age d'Or*, de Willette, et affirmait, selon son habitude, que la salle était pleine de princes, de ministres, voire de hauts dignitaires de la cour pontificale venus « en civil » :

— C'est exact, lui répliqua ce spectateur. Nous avons certainement, ce soir, des « auditeurs de rote ».

Ceci fit rire Salis, qui décerna publiquement à ce bourgeois un brevet d'esprit et l'engagea à se faire « naturaliser » Montmartrois.

V

Les Derniers Chat-Noiristes

Gabriel Montoya

LA FIGURE de Gabriel Montoya, poète et médecin, est une de celles qui ont le plus marqué au Chat-Noir. Ce « bon docteur » — comme nous appelions fort justement ce charmant garçon souriant et doux qui n'avait pas un ennemi — resta jusqu'en août 1914 un des types les plus populaires de Montmartre. A cette date douloureuse, le docteur chansonnier se trouvait à Perpignan, son pays natal, où il attendait un ordre de départ qu'il avait tout de suite sollicité. La mobilisation avait enlevé à la plupart des communes environnantes leurs médecins habituels. Un grand malade réclamait, à quelques kilomètres de la ville, un secours immédiat. Le maire demanda à notre docteur-poète d'aller soigner cet abandonné. Sans attendre, Gabriel Montoya, en l'absence de tout autre moyen de locomotion, enfourchant une bicyclette de hasard, partit à vive allure. Il revint péniblement, ayant fait en cours de route une chute terrible, et il expira dans la nuit. Aussi la Société des Auteurs, et bien qu'il ne fût pas encore militarisé, lui a-t-elle donné une place sur la liste de ceux des nôtres tombés au champ d'honneur. On m'accordera que ce suprême hommage est justifié. C'est pourquoi, au risque d'attrister le début de cette étude, j'ai cru devoir rappeler la noble fin de cet homme de cœur. Je pense que nul ne m'en blâmera.

Et, cependant, quels clairs et joyeux souvenirs se pressent dans ma mémoire quand j'évoque la silhouette de ce vivant Méridional, à l'âme pleine de chansons et d'illusions dorées! Montoya semblait un personnage des romans de Daudet. Tout le Midi, l'extrême Midi catalan, il l'incarnait avec quelle verve prodigue, quelle éloquence sonore, quelle confiance naïve en lui-même! Non qu'il eût de l'orgueil ou de la suffisance. Bienveillant aux jeunes, enthousiaste des aînés, la vie apparut toujours à cet irréductible optimiste sous un angle heureux, et je crois qu'il n'eut jamais un mot amer pour elle. Quelque déconvenue que lui réservât le sort, il continuait sa route en chantant, l'œil obstinément fixé sur le mirage toujours escompté d'un avenir de gloire. Il n'a manqué, disons-le tout de suite, à ce fin lettré, à cette cigale catalane qui a souvent trouvé de beaux accents, qu'une plus sévère méfiance de sa facilité. Montoya aurait eu besoin d'avoir auprès de lui un zoïle amical qui l'obligeât à se relire et à faire, dans la quantité formidable de ses productions, un tri judicieux. De toute l'œuvre si abondante du poète, on aurait pu, de la sorte, extraire et réunir en plaquette des pièces qui ne sont pas sans valeur.

C'était un homme assez grand, solidement charpenté, avec ce masque mi-catalan mi-béarnais complètement imberbe qu'on observe fréquemment dans le Roussillon. Il possédait une voix étrange dont le médium était quelconque, mais dont les notes élevées qui rappelaient celles des enfants de chœur, atteignaient sans effort, et avec une sûreté et un éclat surprenants, le *mi* et même le *fa dièse*. L'effet de ce registre rare, et qui constitue ce que les professeurs de chant appellent « voix de haute-contre », était irrésistible, surtout sur la partie féminine de l'auditoire. Ajoutez à cela que son art du chant était tout en caresses et qu'il ne lançait jamais le brutal « coup de gueule » cher aux ténors du Midi.

Il avait fait sa médecine dans plusieurs Facultés : à Montpellier, à Nancy et surtout à Lyon. Les carabins lyonnais conservent de lui un recueil de poèmes et de chansons où il avait mis en couplets l'enseignement de ses maîtres. Il y décrivait, notamment, sur l'air du *Bal à l'Hôtel de Ville*, la façon dont procédait, à cette époque, son professeur, l'ophtalmologiste Gayet :

Voilà comment l' docteur Gayet
Opèr' la cataracte :
Il veut, tout d'abord, comme il sieo,
Qu' la prunell' se rétracte.

Etc...

Quand il eut passé sa thèse « sur les antitoxines tétaniques », Montoya, entraîné par l'amour des voyages, estima, comme Baudelaire, qu'il était temps de lever l'ancre. Il partit vers les cieux pleins de rayons comme médecin de la Compagnie Transatlantique, — ligne des Antilles. C'est au retour d'une de ses croisières que le succès foudroyant, ou tout au moins la notoriété immédiate, l'attendait à Paris. Invité à une soirée chez Alphonse Daudet, il y lança sa *Berceuse Bleue*. Le lendemain, il était presque célèbre et il entrait au Chat-Noir en triomphateur. On se l'arracha dans les salons.

Chacun a fredonné les premiers vers de cette ballade musicale :

C'étaient deux amants
Qui s'aimaient d'amour lointaine,
C'étaient deux amants
Que reniaient leurs parents...

Cette ballade, il la chantait merveilleusement et, pendant des années, on la lui réclama. Il fit, depuis, bien d'autres chansons et qui plurent; mais il resta toujours l'auteur de *La Berceuse Bleue*.

Pour en finir avec sa biographie « littéraire », je dois mentionner qu'il donna plusieurs à-propos dans les théâtres subventionnés. Il fit même jouer à la Comédie-Française un *Baiser de Phèdre* qui témoigne éloquemment de son admiration pour Racine, à qui le rattachaient une sensibilité un peu féminine et une conception très délicate de l'amour...

J'ai beaucoup fréquenté Montoya, de 1893 à 1900. Il habitait, boulevard de Clichy, un petit appartement gentiment orné, car il n'était pas sans ressources et recevait de son père, pharmacien à Perpignan, des subsides qui lui permettaient d'agrémenter un peu sa vie de bohème. Bohème, il l'était par sa manière de vivre. Il ne travaillait que la nuit. Régulièrement, vers les deux heures du matin, après avoir disserté littérature ou philosophie dans les brasseries voisines, il se rendait rue des Martyrs, où il s'approvisionnait, chez un charcutier, d'une boîte de thon, d'une tranche de pâté de foie et d'une portion respectable de petit salé.

— Fichtre! mon cher, me disait-il, rien ne dispose comme ces trois aliments à écrire un poème épique ou une tragédie en vers.

Et il traitait alors en de vastes considérations médico-psychologiques, de l'influence des sardines à l'huile et du fromage d'Italie sur l'inspiration lyrique. Bien des fois, je l'ai accompagné jusqu'à son *home* et j'ai pu constater combien, en effet, la charcuterie déterminait chez lui une éclosion surabondante et presque volcanique d'alexandrins.

Montoya avait une telle facilité de travail que la réalisation, dès qu'il avait mis la main à la plume, allait aussi vite que la conception. Cela le conduisit même à acheter une machine à écrire. Ce genre d'appareil était alors tout nouveau et il ne cessait d'en vanter les mérites.

— Je suis, me dit-il un soir, le seul poète qui fasse des vers à la machine, et si tu veux te rendre compte de l'utilité de cette mécanique, viens jusque chez moi.

J'acceptai l'offre, curieux de voir le chansonnier aux prises avec sa lyre-Remington. Nous gravîmes ses quatre étages. Montoya, posément, absorba ses « charcutailles », qu'il arrosait d'un doigt de vin roussillonnais, — envoi de la pharmacie paternelle. Ces modestes libations propitiatoires terminées, il alla chercher sa machine à écrire, vérifia le jeu des touches, la garnit du papier nécessaire et me dit tranquillement :

— Il est trois heures du matin. A cinq heures, il faut que j'aie terminé les deux derniers actes.

— De quoi? lui demandai-je.

— Mais, me répondit-il aussitôt, les deux derniers actes de ma grande comédie : *La Maîtresse du Régent*. C'est une œuvre que j'ai commencée hier... Cinq actes en vers : Fichtre! mon cher! Et que je compte bien finir cette nuit. Tu sais qu'ils sont un peu à court de pièces, à la Comédie-Française... Claretie, à qui j'en ai parlé, a trouvé mon idée excellente. Il a même dit : « géniale », ce qui est peut-être excessif... Et cependant, fichtre! mon cher! il y a là-dedans des beautés de premier ordre... Mais tu verras ça plus tard. En attendant, tu permets que j'achève le « quatre »?

— Je ne te gêne pas, mon vieux?

— Au contraire. Ta présence me stimule. Assieds-toi; le cervelas, les sardines et le pain

sont à côté de toi. Et je te dirai, en modifiant le mot célèbre : mange, mais écoute.

Sur ce, et sans hésitation, il se mit à composer tout en tapant sur le petit clavier. De temps à autre, une rime demeurait en suspens, et alors le tacatacatac s'arrêtait, mais jamais pour longtemps; le poète repartait de plus belle et cela donnait des effets de ce genre :

Marquise, laissez dire aux manants qui vous raillent..,

Tacatacatacatacatac... tac... tac...

Mais vous êtes, ce soir, la reine de Versailles.

Tacatacatacata... Tacatac...

Or .. tactac... de rêve et d'espoir... tacatac...
[mon pauvre cœur est las

Sur ce dernier hémistiche, Montoya restant une seconde à trouver le vers qui devait suivre, je lui demandai, emporté par le rythme et la rime :

— *Est-ce que je pourrais finir le cervelas?*

— Imbécile, fit dans un bon rire l'excellent garçon, mange et tais-toi. Tu me retardes... Ah!... j'y suis! je l'ai, le vers..., et quel vers!

De mon amour défunt j'entends sonner le glas.

Tacatac... Tacatac.. Tac... tac... tac...

Sous vos rouges talons, dites-vous bien, marquise,

Tacatac... Tacatacatac...

Que... Que... Heu.. Heu...

Ici, petit arrêt de la mécanique. Le poète m'appelle à l'aide :

— As-tu une rime à *marquise*?

— Mon Dieu, fis-je, il y a toujours..., tu sais..., la « robe exquise ».

— Fichtre! mon cher! tu n'es pas sérieux... Voyons... Voyons... *Dites-vous bien, marquise...* Heu... Heu... Ah! j'ai trouvé :

Que vous pouvez broyer mon cœur à votre guise.

Tacatac .. Tactac...

— Hein? Crois-tu que ça y est?...

▨

A cinq heures du matin, le dernier acte était terminé, « tapé », la pièce pouvait être répétée, et Montoya, après m'avoir confectionné lui-même une tasse de chocolat, me congédiait et se couchait enfin. Il s'endormait certainement d'un sommeil plein de rêves splendides, où la France entière et la critique acclamaient *La Maîtresse du Régent*, où ses droits d'auteur battaient ceux de Meilhac et Halévy et où, dans un avenir tout proche et dont il ne doutait pas un instant, s'ouvraient devant lui les portes de l'Académie française... Brave et excellent camarade, la Providence, qui te réservait une fin si brutale, t'aura du moins prodigué et sans compter, pendant toute ta vie, le don miraculeux des chimères consolantes. L'illusion féconde habitait dans ton sein. Tu as vécu dans un songe plus beau que toutes les réalités. La mort t'a pris avant l'heure des déceptions et tu fus, comme tous les poètes, aimé des dieux!

▨

Nous nous divertissions souvent, au Chat-Noir, à éplucher — oh! sans méchanceté — les poésies de Montoya. Goudezki disait de lui :

— Il a poussé jusqu'à l'inouïsme l'impropriété de l'expression.

Le fait est que, dans sa production torrentielle et forcément hâtive, le poète arrivait souvent à de véritables trouvailles dans la singularité et parfois même dans l'antinomie des qualificatifs. C'est ainsi que dans une de ses chansons, à côté de fort jolies strophes, il s'écriait, en parlant de sa belle :

Ah ! tes yeux, tes yeux d'almée,
Tout petits!

Comme je lui faisais remarquer qu'en général les yeux des almées sont loin d'être microscopiques, il avait cette riposte :

Gabriel Montoya.

— Fichtre! mon cher! tu ne comprends donc pas qu'il y a des moments où les Orientales ferment les yeux... comme les autres!

C'est lui aussi qui parlait de « perles fines, dressant CORALINES leurs vaillants jalons », ce qui est bien une association d'idées et de mots déconcertante. C'est encore lui qui, à propos des « pieds » adorables de la même jeune personne, chantait :

Tes pieds sont mignons à remplir à peine
Tes petits souliers.
Que j'aime à les voir bondir « hors d'haleine »
Dans les escaliers.

Ces pieds hors d'haleine faisaient notre joie. Il ajoutait aussi :

Ils sont japonais, tes pieds, chère amie,
Et perturbateurs,
Sachant éveiller ma verve endormie
Sous leurs « doigts chanteurs » !

Mais où le poète avait atteint le summum du genre, c'était dans un livret d'ombres lyriques où, évoquant un amant malheureux, il disait :

Et resté seul dans sa chambrette,
Il soupirait « à qui mieux mieux ».

Un peu plus loin, il faisait déclarer par un meunier dont le fils venait de trépasser :

« Mon fils est mort ! Mon fils est mort ! »
D'autres ont eu le même sort.

Vérité que La Palice eût contresignée.

Tout cela n'enlève rien aux réels mérites de Gabriel Montoya, mais permet de regretter qu'il n'ait jamais eu le temps de se relire.

▨

Pour finir, et puisque j'ai parlé de l'effet presque incroyable que produisait sur ses auditrices la voix du chanteur, je veux rapporter une petite anecdote, qui me semble tout à fait jolie, en ce qu'elle met en valeur la droiture native de l'homme et aussi sa pudeur sentimentale. L'ardeur que mettaient beaucoup de femmes à demander à Montoya des dédicaces, le culte qu'elles affichaient pour ses « berceuses bleues » et ses poèmes amoureux, le fait que plusieurs fois des spectatrices — et non des moindres — s'étaient évanouies en entendant ses notes surélevées, avaient acquis au chansonnier une réputation de Don Juan. Il n'en était pas peu fier et faisait ce qu'il pouvait pour l'accréditer. Mais c'était un « cérébral » et un poète prolifique dont la Muse, en perpétuelle gestation, était pour lui la première et la plus chère des amies. Pour parachever un pantoum ou finir un sonnet, il eût oublié le rendez-vous d'une reine.

Un soir, chez Salis, une reine, justement, reine du dollar, excentrique et richissime Américaine, fit, à la fin du spectacle, porter à Montoya, par un des « académiciens de service », un bijou orné d'assez beaux brillants. C'était une des boucles de ses jarretières, et elle invitait le poète à venir, le lendemain, chercher l'autre chez elle. Que fit le chansonnier? Avec une louable indignation, il envoya un commissionnaire restituer à la dame sa boucle et ses diamants. Colère de l'Américaine, qui refusa de reprendre le bijou.

— Crois-tu, me disait Montoya, que je suis empoisonné avec cette histoire!

Et, ayant réfléchi une minute :

— Ma foi, fit-il, je vais faire confectionner avec cette boucle une broche pour ma sœur...

Ainsi apparaît l'âme limpide de Gabriel Montoya.

▨

Un mot encore. J'ai dit que le poète n'était pas sans ressources et qu'il avait, selon l'expression consacrée, quelque argent « de chez lui ». Cette situation assez rare sur la Butte, jointe à sa grande bonté naturelle et à l'ennui qu'il éprouvait à rester seul, fut cause qu'une nuée de bohèmes se ruaient sur lui dès qu'il sortait du Chat-Noir et trouvaient le moyen de boire et de manger à ses dépens. Il vivait, de la sorte, entouré d'une petite cour intéressée, sinon intéressante, de peintres qui peignaient rarement et de compositeurs qui composaient peu. A ces affamés de médianoches, Montoya récitait illassablement ses productions de tous genres : drames, comédies, poèmes lyriques ou didactiques; il leur chantait même des opéras, que ceux-ci écoutaient religieusement, en ingurgitant de vastes choucroutes et d'innombrables « demis ».

Un jour vint, pourtant, où le chansonnier dut restreindre ses munificences : tout son argent y passait. Comme il lui était dur de renoncer à cet auditoire, et comme, d'autre part, il était doué d'un magnifique appétit, il adopta un moyen terme. A peine arrivé à la brasserie, il commanda pour lui un souper « solide » et il ajouta, en montrant d'un geste large ses sycophantes habituels au garçon :

— Vous donnerez à chacun de ces messieurs deux œufs sur le plat et un demi.

A dater de ce jour, sa popularité baissa dans le clan des bohèmes faméliques.

— Montoya, me disait l'un d'eux (qu'il « régalait » chaque soir depuis trois ans), Montoya est un type sans éducation et que je vais laisser tomber...

Néanmoins, comme le demi et les œufs sur le plat ne paraissaient pas négligeables à cet homme ulcéré, je le retrouvai, un mois plus tard, à la table du bon poète. Il avait accepté la restriction, mais il s'en vengeait à sa manière. Il déclarait uniformément mauvais les vers que lui déclamait son hôte, et le « débinait » affreusement partout.

— Je n'ignore pas, disait Montoya, que cet imbécile me déchire. Mais, que voulez-vous! Il faut bien que tout le monde vive.

C'est une réponse que lui eût enviée le bon saint François.

VI

Les Compositeurs du « Chat-Noir » (3e époque : 1893-1896)

O'Conelly, Frank Lesur, Joachim Mulder

GABRIEL MONTOYA a fourni généreusement ses camarades musiciens de poèmes dont le vers léger et musical se prêtait à leur inspiration et qui ont, pour la plupart, de la grâce et de la fraîcheur. Je n'en veux pour preuve que cette jolie *Pastourelle Poitevine* (« Ah! bergère! bergère! ») que le regretté compositeur Louis Auguin a mise en musique et qui se chante toujours.

Ceci me permet, avant de passer à mes autres frères d'armes du fameux cabaret, de vous dire un mot des accompagnateurs. Ces successeurs de Charles de Sivry étaient loin d'être de vulgaires « tapeurs ». C'étaient, en général, d'excellents musiciens, sur qui le prestige du Chat-Noir avait agi comme sur nous-mêmes et qui tenaient à honneur d'en être. Il m'arrivait souvent, tout en débitant mes couplets sur un pont-neuf désuet et monocorde, d'écouter les arabesques variées et souvent délicieuses que, tout en nous soutenant, le « pianiste » brodait autour de la banalité du motif. En outre, dans les pièces d'ombres humoristiques comme *Pierrot Pornographe*, de Louis Morin, ou *Truc-for-life*, de Steinlen, toute liberté leur était laissée pour suivre et colorer musicalement le « boniment » de Salis. Il leur fallait alors improviser, pour ainsi dire, en même temps que le patron, et ils se tiraient de cette tâche difficile avec un art qui n'était certes, pas le fait de croque-notes sans talent...

J'ai dit qu'à mes débuts au Chat-Noir, je m'accompagnais moi-même, et certainement fort mal. Aussi ne tardai-je pas à demander l'aide de celui qui, en 1893, tenait le piano, rue Victor-Massé. Il s'appelait O'Conelly, — ou, du moins, il s'appelait ainsi les soirs où Salis ne donnait pas *L'Epopée*. Les soirs où défilait la grande armée de Napoléon, le cabaretier gentilhomme le baptisait alors O'Meara, et l'annonçait comme un descendant du célèbre médecin de Sainte-Hélène. Cela ajoutait, dans son idée, quelque chose de touchant à cette exaltation du grand homme que constituaient ses commentaires. Car le gentilhomme-cabaretier avait, comme ceux de sa génération, le culte de l'empereur-premier, de même qu'il avait le dédain de l'empereur-trois qui, pour lui, restait obstinément : Badinguet. A ceux que cette dualité d'opinion surprenait, il répondait que Victor Hugo avait écrit *L'Ode à la Colonne* et aussi *Napoléon le Petit*. On aurait pu lui rétorquer qu'il ne les avait pas écrites en même temps; mais ce fantaisiste à tous crins n'en était pas à une contradiction près...

O'Conelly était Irlandais, comme l'indique suffisamment son nom. De manières distinguées, petit, menu, très fin, très blond et très frileux, il s'habillait avec élégance; il avait même — luxe incroyable! — une pelisse superbe sous laquelle il disposait, les uns sur les autres, plusieurs foulards dans une terreur sempiternelle des courants d'air. Non dépourvu d'humour, — je n'ose dire britannique, — il avait demandé à Salis qu'on mît à son piano des « pédales à chaufferettes » et que l'on « bassinât », s'il était possible, les touches du clavier dont le contact achevait de congeler ses doigts fragiles. Sa voix même semblait frappée comme une carafe et le son vous en arrivait grêle et lointain dans un bégaiement trembleur qui semblait produit par le froid. Mais avec quelle délicatesse il égrenait les triples croches et faisait ruisseler les perles des arpèges! Il interprétait remarquablement Chopin, à qui l'apparentaient sa minceur, son teint diaphane et sa facilité à contracter de mauvais rhumes...

J'ai parlé d'humour britannique : ce dernier qualificatif eût mis O'Conelly hors de lui. Il avait, en bon Irlandais, une haine farouche de l'Angleterre et ne manquait jamais, quand il y avait des Anglais dans la salle, de leur faire entendre l'air de *Saint-Patrick*. On ne lui aurait pas fait jouer le *God Save* pour une fortune; son admiration pour le plus célèbre ennemi de la « perfide Albion » était fervente et il adorait, naturellement, accompagner *L'Epopée*. Les soirs où l'on redonnait les ombres de Caran d'Ache, on peut dire qu'avec Salis et lui, Napoléon était « bien servi ».

Au milieu de nous autres, qui, sans aller jusqu'au débraillé, avions adopté la tenue « genre artiste » de l'époque, O'Conelly était un égaré. Il nous laissait les vastes chapeaux à la Rubens, le haut de forme à bords plats qu'a popularisé Willy, les cravates à la Steinkerque négligemment nouées, les vestons « chevalière » et les pantalons à la housarde. Toujours vêtu à la dernière mode, il prenait un soin infini de sa garde-robe. Pourtant, il n'était guère plus riche que nous. Il avait tout juste, pour vivre, les appointements que Salis, un jour de fastueuse générosité, avait élevés au chiffre incroyable de dix francs par soirée. Il habitait une chambre plus que modeste et, comme les honnêtes femmes de cette époque, il allait à pied. Mais il avait des relations mondaines dont il était justement fort glorieux, et presque tous les soirs, à minuit, il ne manquait pas de nous dire, en nous quittant :

— Je vais faire de la musique chez la princesse de X..., chez la duchesse de Z... ou chez telle autre grande dame.

Il ne mentait pas, d'ailleurs, et le fait qu'on y appréciait sa valeur et son jeu est tout à la louange des salons aristocratiques de la fin du dernier siècle... Il quitta le Chat-Noir en 1894 et je ne sais ce qu'il est devenu depuis.

■

Salis fut très ennuyé par le départ de O'Conelly.

Il me pria de lui trouver un remplaçant, et, justement, j'en avais un sous la main. C'était un tout jeune homme, rond, joufflu, rosé comme une pomme, et qui est, aujourd'hui, l'organiste et le maître de chapelle de l'Oratoire : Frank Lesur. Je présentai au Chat-Noir ce débutant, à qui Salis fit répéter *La Marche à l'Etoile*, et dont il distingua aussitôt la qualité. Il lui donna rendez-vous pour le soir même, en vue de l'installer à ce piano que O'Conelly venait de déserter. Malheureusement, entraîné par l'habitude, le seigneur de Chat-Noirville crut, une fois encore, épater (le mot est reconnu par l'Académie) son nouvel accompagnateur en lui énumérant la liste pompeuse des têtes couronnées, des princes et des illustrissimes seigneurs de la littérature, des arts et des sciences devant lesquels Frank Lesur allait être admis à jouer... Il résulta de cette énumération intempestive que le futur organiste de l'Oratoire, qui était — et qui est resté — l'homme le plus modeste du monde, fut saisi d'une terreur incoercible à l'idée d'affronter pareil olympe. Timide, il n'osa pas repousser tout de suite l'offre de cet homme roux, au verbe impératif et violent; mais, aussitôt sorti, il dépêcha un commissionnaire à Rodolphe pour le prévenir qu'il n'aurait jamais l'audace, lui, débutant, de se produire devant une assistance aussi majestueuse, et qu'il déclinait ce périlleux honneur... Je crois que Salis l'aurait étranglé, s'il l'avait tenu. C'est moi qui subis le contrecoup de sa colère; mais j'en connaissais le peu de durée et je supportai le choc avec philosophie.

Cependant, il fallait aviser au plus vite et, pressé par le temps, le seigneur de Chat-Noirville dut prendre, pour tenir le piano, le premier qui se présenta. C'était un vieux brave homme qui faisait danser, le soir, dans les restaurants « pour noces » et probablement dans les plus modestes. Le jour, il était à la fois « démarcheur » aux gages d'une Compagnie d'assurances et receveur chez Dufayel. Il n'eut rien de plus pressé, en arrivant au Chat-Noir, que de vouloir nous assurer, et ce dans des conditions très avantageuses, contre le feu et les risques locatifs. Par un hasard fâcheux pour lui, la plupart d'entre nous logeaient en meublé. Ceux qui, comme moi, par un vieil atavisme bourgeois, vivaient en appartement et possédaient quelques meubles estimaient — et pour cause — qu'ils ne valaient pas la peine d'être assurés. Bref, il en fut pour ses frais d'éloquence. En revanche, il nous embarqua plus facilement dans les abonnements à tant par semaine. La perspective d'avoir tout de suite, et presque sans rien débourser, les objets les plus indiscutablement inutiles devait séduire les jeunes bohèmes que nous étions. Nous achetâmes, avant tout, des montres neuves, parce que, en somme, cela nous parut plus expéditif et moins coûteux que d'aller dégager les anciennes, qui gisaient depuis de longs mois dans les tiroirs du Mont-de-Piété.

Le pianiste-assureur n'avait aucune idée de ce qu'on attendait de lui au Chat-Noir, et on lui fit vivement comprendre qu'il valait mieux ne pas s'y attarder. Il fut remplacé par un mulâtre qui s'adonnait à la fois au spiritisme et aux spiritueux et qui, à jeun, usait d'un français correct. En revanche, quand il avait bu, le côté « couleur » l'emportait chez lui sur le côté « blanc », et il se mettait à parler nègre. Le jour où Salis le pria d'aller cuver son vin ailleurs, il pleura et s'en fut sur cette phrase haïtienne :

— *C'est du', c'est bien du'. Je me 'eti' couvet d'oppobe!*

Nous le vîmes partir sans regrets, car, outre qu'il accompagnait fort mal, il tournait au « rasoir » quand il nous développait ses théories sur l'Au delà, le Karma, le Périsprit, les matérialisations,... et autres histoires qui auraient suffi à lui tourner la tête, si l'alcool n'y avait déjà pourvu.

▨

C'est alors que Montoya découvrit et fit engager chez Salis un des musiciens les plus parfaits qui aient figuré au Chat-Noir. Il s'appelait Mulder. C'était un Hollandais de bonne famille, fort instruit, parlant couramment cinq ou six langues, et un musicien d'une science et d'une érudition prodigieuses. Il savait l'œuvre entière de Bach par cœur et jouait de mémoire, avec une virtuosité admirable, presque toutes les partitions de Wagner. Il avait mis en musique plusieurs poésies de Montoya et même fait avec lui un petit opéra-comique qui fut joué, avec succès, au théâtre des Arts de Rouen.

Mulder resta longtemps rue Victor-Massé. Ce fils d'un riche armateur néerlandais, à qui son père avait coupé les vivres, se plaisait dans ce milieu d'artistes. Il en avait si bien pris le ton, qu'il n'avait pas de domicile fixe et couchait la moitié du temps chez Montoya, sur un divan. Son caractère, qui n'était pas commode, le mettait souvent aux prises avec le seigneur Rodolphe, qui ne l'aimait pas. Néanmoins, et en considération de son talent, Salis l'aurait conservé jusqu'à la fermeture du cabaret, si un événement du plus haut tragique n'était venu briser net la carrière de Mulder.

Ce drame, que je vais raconter, est rigoureusement authentique. Il fut relaté, à l'époque, par tous les journaux suisses et reproduit par les journaux français, dont pas un ne distingua dans la personne d'un musicien hollandais, lâchement assassiné, l'ancien pianiste du cabaret montmartrois.

▨

A la date où me conduit le récit que l'on va lire, Mulder, l'accompagnateur du Chat-Noir, le bohème volontaire, venait d'hériter de son père une somme rondelette. Il s'était aussitôt rangé, avait pris un appartement dans la Plaine-Monceau et, chose plus grave, il s'était marié. Il avait épousé une femme charmante, pleine de distinction, et qu'il adorait. L'existence s'ouvrait radieuse devant le couple. On va voir comment un événement aussi terrifiant qu'imprévu allait anéantir tout ce gentil bonheur.

Le compositeur et sa femme, en gens décidés à goûter à tous les plaisirs mondains, s'étaient rendus, vers la fin de janvier, à Davos, centre de sports d'hiver. Ils étaient descendus dans le palace le mieux fréquenté de la station et y menaient la vie que mènent dans ces rendez-vous d'élégances les favorisés de la fortune. Le jour, on passait du ski à la luge et de la luge au bobsleigh. Le soir venu, Mulder, dans un impeccable smoking, et sa femme, en robe de soirée, descendaient à la salle à manger du somptueux caravansérail dont ils n'étaient pas les hôtes les moins élégants.

La table qu'avaient adoptée le musicien et sa compagne voisinait avec celle où trônaient, monocle à l'œil, deux capitaines de dragons autrichiens. Ces deux cavaliers se posaient avec ostentation en casseurs de cœurs et lorgnaient les femmes avec cette morgue insupportable dont leurs collègues de l'armée allemande donnaient tant d'exemples et que s'efforçaient de copier les officiers de la double monarchie. Mme Mulder était jolie, et ce détail ne leur avait point échappé. Ils usèrent donc, à l'égard de leur voisine de table, des œillades les plus hardies et des sourires les moins équivoques, tant et si bien que le mari perdit, à voir ce manège, le peu de patience dont il était capable. Il se leva et, malgré les regards suppliants de sa femme, marcha droit aux deux insolents; il leur demanda ironiquement s'ils ne désiraient pas que sa compagne se rapprochât de leur table pour qu'ils pussent la détailler plus à leur aise. A cette interpellation, faite à voix très haute, dans le plus pur allemand et devant une assistance qui ne parlait guère d'autre langue, il se fit dans l'immense *dining-room* un silence effrayant. Les yeux du compositeur brillaient de colère mal contenue et, debout devant le guéridon fleuri où les abat-jour tamisaient une lumière verte, Mulder toisait les deux hommes, aux joues desquels une rougeur était montée.

— Monsieur, dit enfin l'un des deux dîneurs, le capitaine baron Sw..., je n'ai pas à vous répondre. Vous ne m'avez pas été présenté et j'ignore qui vous êtes.

— Et moi, s'écria Mulder, dont la colère allait montant, je ne le sais que trop, qui vous êtes... Vous êtes un grossier personnage.

Sous l'insulte, les deux officiers s'étaient levés. Le baron Sw... se jeta, poings fermés, sur le musicien. Une gifle claqua et un pugilat en règle allait avoir lieu, quand le personnel du palace, s'interposant entre les adversaires, sépara les combattants. Chacun retourna à sa place, et le dîner s'acheva dans une température sibérienne qui n'était pas due seulement à l'altitude élevée de Davos. Cependant, Mulder, ayant fini son café, venait de se lever. Il se dirigeait vers le fumoir, tandis que sa femme était allée chercher son écharpe. C'est alors que le commensal du baron Sw..., escorté par un troisième quidam, lieutenant aux chevau-légers bavarois, rejoignit le musicien, et avec, cette fois, une politesse affectée, lui demanda de lui prêter une minute d'attention.

— Monsieur, fit-il, je suis le capitaine comte de K..., et l'ami qui m'accompagne est le lieutenant von Pr...

Mulder salua légèrement.

— Monsieur, reprit le capitaine autrichien, vous ne pouvez ignorer que les lois de l'honneur, sur lesquelles ils ne peuvent transiger sans forfaire, règlent la vie des officiers de Sa Majesté l'empereur et roi.

— Il se peut, fit Mulder. Où voulez-vous en venir?

— A ceci, que vous avez insulté et giflé mon camarade, le capitaine baron Sw..., et qu'il exige de vous une réparation par les armes...

— Il exige?... ricana le muscien... Ah! vraiment! Il exige?... Alors, non content de s'être comporté à l'égard de ma femme comme un goujat, il voudrait encore tuer le mari! C'est tout à fait aimable, et je l'en remercie. Maintenant, messieurs, je vous prie de me flanquer la paix...

— Vous refusez de vous battre...

— J'entends que vous me laissiez tranquille...

— C'est votre dernier mot?...

— Parfaitement...

Les deux *Kaiser-Kœnig-Offizieren* joignirent les talons d'un coup sec, firent demi-tour en règle et s'éloignèrent. Mme Mulder revenait juste à ce moment, avec son écharpe.

— Que te voulaient ces messieurs? demanda-t-elle à son mari.

— Rien, fit nerveusement Mulder...

▨

Le lendemain matin, comme le compositeur sortait pour faire un tour dans le parc de l'hôtel, le comte de K..., toujours flanqué de son camarade bavarois, l'aborda en ces termes :

— Monsieur, je viens vous donner un dernier avertissement.

— Encore vous! grogna Mulder. La plaisanterie dure un peu trop.

— Cependant, monsieur, mon camarade ne peut rester sous le coup de votre insulte. S'il n'en tire pas vengeance dans les règles habituelles. c'est-à-dire à la faveur d'un duel, le code de notre honneur militaire est formel : il a le droit de vous tuer comme un chien... Réfléchissez.

— Tout bien réfléchi, fit Mulder en tournant le dos aux deux officiers, dites à votre camarade que j'ai encore une gifle à sa disposition.

Et il continua sa promenade.

▨

Toute la journée, le compositeur, néanmoins, fut soucieux. A l'heure du dîner, il s'habilla comme de coutume et descendit à la salle à manger, en smoking, et sa femme à son bras.

C'est alors que se déroula une scène affreuse, — une scène dont on parlait encore à Davos lorsque j'y séjournai, cinq ans plus tard. Mulder, laissant passer sa femme la première, franchissait le seuil du *dining-room*, quand, surgi d'un bond, devant lui, le capitaine baron Sw... sortit rapidement un revolver de sa poche et abattit l'infortuné Mulder d'une balle à la tempe. Le malheureux homme tomba dans les bras de sa femme, épouvantée, sans avoir le temps d'articuler une syllabe. Il avait été tué net.

Au bruit du coup de feu, tout le monde s'était rué sur le capitaine, qui se laissa arrêter sans résistance.

— Le code de l'honneur est formel, répétait-il. J'ai été forcé d'agir de la sorte. Je ne pouvais pas faire autrement.

■

Ainsi périt, loin de Montmartre et victime, bien avant 1914, de la *furor teutonicus*, Joachim Mulder, pianiste ordinaire de la très illustre Compagnie du Chat-Noir. Son assassin, après un long procès, fut condamné par la magistrature fédérale à cinq ans de prison et gracié au bout de quelques mois. Il avait de hautes protections.

VII

Miguel Zamacoïs, Gaston Richard, Antoine Brun et le Mage Ag-yo-bé

CHOSE CURIEUSE, sur les sept poètes et chansonniers qui constituaient, en 1893-1894, la troupe du Chat-Noir, quatre — sans parler de Salis — avaient cultivé de front, au début de leur carrière, la littérature et la peinture. Zamacoïs, fils d'un artiste de grand talent, peu connu du gros public, — mais dont les toiles, fort rares, sont vivement disputées dans les ventes par les amateurs et les marchands de tableaux, — Zamacoïs était, lui-même, un bon paysagiste. Je connais, de lui, des études de la forêt de Fontainebleau qui eussent suffi à faire vivre leur homme, si l'auteur des *Bouffons* n'eût trouvé ailleurs la réussite et la gloire.

Gaston Richard, qui devait être plus tard le « Lagardère » du *Petit Parisien*, le remarquable correspondant de guerre de la lutte russo-japonaise et des deux conflagrations balkaniques; Gaston Richard, qui, en 1918, devait, officier-journaliste, entrer l'un des premiers dans Budapest avec l'avant-garde de Franchet-d'Esperey; Gaston Richard peignait fort joliment. Il peint même toujours des paysages où se manifeste un don heureux de la couleur et du trait.

Goudezki dessinait adroitement, et j'ai de lui deux « crayons » très réussis. Enfin, moi-même, j'avais fréquenté, en 1885, l'atelier de Cormon, où j'avais eu comme compagnons de chevalet ces deux peintres de tempéraments si divers : Toulouse-Lautrec et Guirand de Scévola... On voit que le nom de « Cabaret Artistique et Littéraire » s'appliquait bien à l' « hostellerie » de Salis.

Les murs de notre foyer, jadis blanchis à la chaux, disparaissaient sous une foule de *graffiti* et de pochades qui étaient comme l'historique dessiné de l'établissement. On y voyait, charbonnée par Goudezki, une silhouette frappante de Jules Jouy avec son chapeau melon posé de guingois, son œil unique et goguenard et son éternel « dix centesimo » encastré dans le coin de la bouche. Il y avait là un portrait-charge de Caran d'Ache, probablement dû à Henri Somm; un Salis en lansquenet, par Henri Pille, et des illustrations des contes d'Edgar Poe, d'une imagination ultra-fantastique, qui pouvaient être d'Henri Rivière. N'oublions pas qu'Edgar Poe était le parrain du Chat-Noir.

▣

Je voudrais camper ici, comme elle mérite de l'être, la figure claire, fine et souriante du Miguel Zamacoïs de 1893. Je n'aurais, d'ailleurs, qu'à portraiturer le Zamacoïs de 1925, car, par un heureux privilège, l'auteur de *La Fleur Merveilleuse* n'a pas connu, comme Athalie, l'irréparable outrage des ans. Le martyre de l'obésité lui a été épargné et à peine compte-t-il quelques fils blancs dans une chevelure demeurée intacte.

Zama — comme nous l'appelions amicalement — apportait au Chat-Noir une élégance discrète, des manières courtoises, une tenue de langage qui était de la meilleure bourgeoisie, sans rien d'affecté ni de prétentieux. Ne croyez pas que je flatte le modèle. Il était, dans toute l'acception du terme, un bon camarade dont ses compagnons de tréteaux ont tous gardé le meilleur souvenir.

C'était un poète gai, mais mesuré. Sa légère et jeune fantaisie ne donnait pas dans le genre excessif et truculent. Il faisait avec Goudezki un contraste frappant. Tous deux avaient leur succès. Mais tandis que l'un, large, massif et autoritaire, abattait ses alexandrins comme des coups de batte sur la tête des auditeurs, Zamacoïs, d'une voix musicale et caressante, avec, dans le regard, une lueur discrète de malice, présentait ses petits poèmes d'une façon à la fois modeste et séduisante. Sa diction était d'une étonnante netteté, et rien ne s'en perdait, même quand il la réduisait à un léger murmure. Sacha Guitry, aujourd'hui, possède cette même rare qualité de timbre et d'élocution. Il se fait entendre dans les plus grandes salles et du spectateur le plus éloigné, même lorsqu'il parle « entre les dents ». Et c'est une des raisons de l'affection que lui témoigne le public. O jeunes acteurs, dites-vous bien que tout effort que doit faire le spectateur pour vous écouter entre en ligne de compte — et à votre détriment — dans le jugement qu'il portera sur vous!

Les volumes que Zamacoïs a publiés sous les titres : *Dites-nous donc quelque chose*, *Redites-nous donc...*, etc., contiennent la plupart des pièces qu'il détaillait devant le public du Chat : *La Découverte de l'Amérique*, où abondent les trouvailles exhilarantes; *Le Coup d'Œil sur l'Empire du Milieu :*

Chine ! Toi qui n'as pas le vernis du Japon...,

plein d'aperçus cocasses et de petits tableautins de la meilleure veine humoristique.

Plus tard, pour la grande Sarah et pour la Comédie-Française, Zama a fait des vers d'une autre envergure. Mais ces poésies de début ont une fraîcheur et une verve telles que j'aime à les relire comme j'aimais, en 1893, à les entendre dire par leur auteur.

Zamacoïs, seul de tous les Chat-Noirisants de l'époque, n'était pas astreint à une présence régulière. Cette faveur tenait à deux causes. D'abord, il n'était pas « payé ». Il avait refusé toute rémunération. Non qu'il la dédaignât, mais parce que, critique dramatique et soiriste dans deux grands quotidiens, il avait besoin de sa liberté de mouvements. En un mot, le futur dramaturge était, en ce temps-là, autant poète montmartrois que journaliste. Cette dernière qualité le rehaussait prodigieusement aux yeux du gentilhomme-cabaretier, qui avait le respect superstitieux de la presse.

Sachez qu'alors — et là j'en parle savamment — cette presse était une puissance dont le moindre reporter était, si je puis ainsi parler, le ministre redouté. Le journaliste, dans sa feuille, avait le droit de dire ce qu'il voulait, comme il voulait. Il faisait ainsi d'adroites publicités pour les gens qui lui tenaient de près et pour les choses où il était intéressé. Cela lui donnait un prestige considérable.

J'évoquais, récemment, en causant avec Duvernois, l'heureux temps où « ces messieurs des journaux parisiens » passaient dans les cérémonies presque avant les personnages officiels. Depuis, les gazettes sont devenues d'immenses entreprises commerciales, où pas une ligne n'est laissée au caprice des rédacteurs. La publicité constitue, dans ces vastes maisons de commerce, un rayon d'une importance capitale, où tout est réglé, exploité, compté. Rien, dans la copie livrée à l'impression ne doit empiéter sur les prérogatives de la susdite et toute-puissante publicité. Il en résulte que le journaliste actuel n'a plus qu'un vestige d'auréole auprès du *vulgum pecus*. Il a perdu ce droit qu'il avait de dispenser à son gré l'éloge ou le blâme. Il se présente en solliciteur là où nous parlions en maîtres et où nous exigions tous les égards... *Quantum mutatus...*

Salis, donc, traitait Zamacoïs avec une déférence habile, car il savait que, par lui, il avait un émissaire dévoué dans les rédactions du *Figaro* et du *Gaulois*. Au reste, le poète-journaliste mettait un zèle parfait à tenir sa place au Chat-Noir. Il n'abandonnait son poste que lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Aussi le patron, reconnaissant, lui avait-il accordé une faveur presque incroyable : *il réglait ses fiacres!*

▣

Gaston Richard, qui, à l'époque, comptait bien juste dix-sept printemps, possédait une surprenante maturité intellectuelle. Il continuait la lignée de ces poètes délicats, émotifs et désabusés à la manière de Georges Rodenbach, dont s'était enorgueilli le Chat-Noir. Il avait une figure sérieuse, un regard voilé, par moments, de mélancolie et une voix plus grave que ne le comportait son âge.

Salis l'annonçait volontiers comme le « petit-fils naturel » d'Alfred de Musset et de M^me^ Desbordes-Valmore, ce qui lui constituait, assurément, une glorieuse ascendance, mais s'appliquait assez bien à son talent, à la fois sobre et énergique, et à ses vers toujours châtiés et corrects. Il semblait, quand on l'écoutait, que ce tout jeune poète — on aurait pu dire cet enfant — eût déjà beaucoup vécu. C'est qu'il s'était trouvé, à l'orée même de l'adolescence, aux prises avec toutes les difficultés de la vie. Sa famille ayant décidé, quand il eut atteint sa quinzième année, d'arrêter net une vocation littéraire qui se manifestait irrésistible, et d'aiguiller le futur Lagardère vers le commerce, il s'était résolument brouillé avec les siens. Pareil au Marius Pontmercy des *Misérables*, il avait échoué, un matin, sur le pavé de Paris, riche de ses seuls yeux tranquilles et de quelques poésies ciselées avec amour. Il avait commencé la lutte pour

l'existence avec un courage inouï et il avait dû, pour vivre, accepter des travaux manuels qui assuraient tant mal que bien sa nourriture, mais qui lui laissaient, du moins, le loisir de penser et d'écrire à sa guise. Cela lui permettait surtout, le soir venu, de fréquenter les cénacles littéraires et les goguettes qui florissaient, vers 1893, un peu partout. Il avait dit ses vers dans des salons académiques, et aussi dans des endroits beaucoup moins solennels. Il récitait, nouveau Villon, ses ballades et ses rondels dans les caveaux des Halles et devant des auditoires à coup sûr pittoresques, mais peu rassurants. Il savait s'y faire écouter et, certain jour qu'une « tournée des grands-ducs » avait amené un groupe de gens du monde aux alentours de la fontaine de Jean Goujon, un chroniqueur sagace — n'était-ce pas Jean Lorrain? — remarqua la qualité des vers que débitait ce poète égaré chez les truands.

En peu de temps, Gaston Richard passa des « entre-sort » du quartier Montorgueil au célèbre cabaret montmartrois. Il se fit tout de suite, au Chat-Noir, une place enviable. Salis l'appréciait pour le sérieux de ses jugements. C'est que rien ne forme une âme comme la lutte, et celle que ce gamin de seize ans venait de soutenir avait été terrible. Le seigneur cabaretier témoignait au plus jeune de ses aèdes une estime si grande qu'il lui avait alloué deux paquets de tabac par semaine. Cette générosité s'expliquait par ce fait que Richard, comme nous tous les derniers venus, aidait, dans *L'Epopée de Napoléon*, à passer les figurines de zinc. Il devait, au tableau intitulé : « Le Bivouac de la Grande Armée », lancer, à l'aide d'un tuyau de pipe, la fumée qui s'échappait dudit bivouac et qui enveloppait comme d'une brume les grognards groupés autour du feu. De là, ces paquets de tabac hebdomadaires. Rodolphe Salis, en directeur malin, faisait une bonne affaire et une bonne action.

Antoine Brun, qui chanta pendant quatre ans au Chat-Noir et qui, au contraire de Gaston Richard, était le plus âgé de la bande, — il allait avoir trente ans, — n'a pas laissé une œuvre considérable. Elle se borne, comme je l'ai déjà noté, à deux chansons : *Ma Promise* et *Pour Elle*, dont il avait fait les paroles avec de Féraudy et dont Justin Clérice avait écrit la musique. Elles ont été chantées plus tard et popularisées par Fragson.

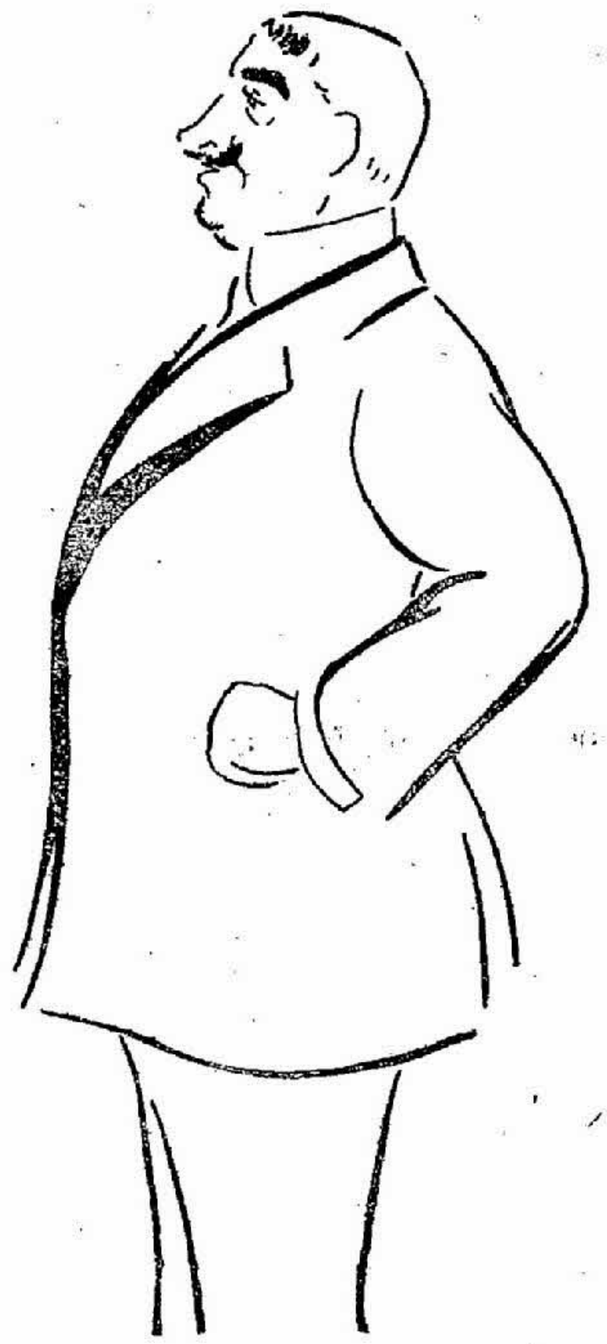
Brun ne fut pas un des types les moins curieux du cabaret célèbre.

Il était de Bordeaux, — de Bordeauxe, — comme il aimait à dire — et je crois que personne, même mon ami Lucien Boyer, l'auteur de tant de jolies chansons, ne fut, plus que lui, de Bordeaux. Très bel homme, il ressemblait, ce dont il tirait une juste vanité, à son compatriote Delmas. Peut-être, comme chanteur, aurait-il pu marcher sur les traces de ce grand artiste, car il avait un bel organe dont il se servait fort bien. Mais la nature méchante avait condamné sa voix au seul registre inférieur de la basse chantante. Les notes « élevées » lui étaient formellement interdites. Il s'en consolait par cette phrase superbe :

— Ma voix est bornée dans l'aigu, mais dans le grave *elle n'a pas de limites*.

Brun, qui était doué d'un esprit naturel des plus amusants, n'avait eu, malheureusement pour lui, qu'une instruction rudimentaire qu'il avait parfaite de son mieux en lisant et en écoutant beaucoup. Sa mère, marchande de marée au marché des Grands-Hommes (prononcez : grands-ômes), n'avait pas envisagé pour son fils d'autre carrière que celle de courtier en vins, carrière où, comme on sait, les naturels de la Gironde sont passés maîtres. De fait, Antoine Brun avait débuté selon les vœux maternels. Il était venu représenter à Paris la maison G... frères, de Mérignac, et, tout en plaçant ses « châteaux », il se mêlait le plus qu'il pouvait au monde des lettres et des arts. Comme le fameux Diaz de Soria, il chantait volontiers et avec talent des romances dans les salons, quitte à obtenir ensuite des maîtres du logis une importante commande. On peut même dire que, sous ce rapport, feu Massenet a de grands droits à la reconnaissance des viticulteurs girondins.

Ce qu'il y avait d'étrange dans le cas d'Antoine Brun, c'est que, pensant bien à tort que



Miguel Zamacoïs. Dessin de H. Geoffroy.

son métier pouvait le déconsidérer aux yeux de ses compagnons du Chat-Noir, il avait mis un tel soin à dissimuler son occupation de la journée que nul d'entre nous n'avait soupçonné la vérité. Comme, par une modestie excessive, il n'ouvrait guère la bouche que pour chanter, nous nous demandions — et Salis tout le premier — de quoi il pouvait bien vivre. En outre, nous l'avions pris je n'ose dire pour un imbécile, mais pour un simple, alors qu'il était, au contraire, fort intelligent et même spirituel. Seulement, toujours hanté par la crainte de dire une sottise et de faire figure d'ignorant, Brun, entre Goudezki, Zamacoïs et Montoya, gardait un mutisme tenace et craintif. Ce n'est qu'à la longue que nous distinguâmes ses réelles qualités et que nous le mîmes à l'aise; mais, auparavant, cette sorte d'incognito, que conservait jalousement le baryton-poète bordelais, avait amené entre Salis et lui une scène tragi-comique qui vaut d'être contée.

Le fougueux Rodolphe avait voué à son pensionnaire une haine sans cesse croissante. D'abord, parce qu'il avait toujours besoin, comme les grands nerveux, d'avoir quelqu'un à abominer. Et puis, parce que, comme nous tous, il se demandait quelles étaient les ressources de ce Méridional peu communicatif et qui s'enveloppait de mystère. Il ne l'appelait jamais autrement que *Monsieur*, — ce qui dans sa bouche, était l'expression du mépris le plus net. Son regard tombait sur Brun, pour employer l'expression de Shakespeare, comme sur quelque chose d'abject. Le fait que cet homme, toujours bien habillé et prenant ses repas dans des restaurants à cent sous (!!!) ne pouvait mener un train pareil avec les cinq francs qu'il lui allouait chaque soir, induisait Salis aux suppositions les plus malveillantes. Il avait d'abord insinué qu'il devait être « de la boîte », — entendez par là de la police; — puis, comme il le voyait souvent parler à des clients de choix et inscrire, après leur avoir parlé, des notes furtives sur son calepin, il en avait conclu qu'il prenait pour le compte d'un bookmaker des paris clandestins. Enfin, il en était arrivé à cette pensée qu'Antoine Brun devait recevoir de l'or d'une origine suspecte et qu'il pouvait être un espion à la solde de l'Allemagne. Pauvre Brun, qui croyait de bonne politique de dissimuler à tout prix sa qualité de brave et honnête marchand de vins!

L'aversion que le patron ressentait pour lui tournait à la phobie, et le terrible Scythe au poil roux, qui me prenait volontiers pour confident, m'avait exposé son ardent désir de « casser, un de ces jours, la figure à cet individu ». Il s'était naturellement servi d'un terme plus énergique. Cette fureur latente devait un jour éclater. Elle éclata, en effet, malgré les efforts que faisait le chansonnier pour ne jamais relever les paroles outrageantes de son directeur. Aussi bien ce rôle de tête de turc commençait à peser à cette innocente victime d'un malentendu.

Un soir, et devant moi, seul et unique témoin, dans le petit foyer des artistes, l'orage creva. Salis, ayant trouvé, comme d'habitude, une raison parfaitement injuste d'accabler son plastron coutumier des plus durs reproches, crut devoir ajouter à ses récriminations une insulte qui mit hors de lui le Bordelais, jusque-là si résigné.

— Enfin, avait hurlé le terrible Rodolphe, sais-je de quoi vous vivez?

Et, tout de suite, il avait lancé un vocable aussi fâcheux... qu'aquatique.

Antoine Brun, tout pâle, avait balbutié :

— Monsieur Salis!... Monsieur Salis!... Que voulez-vous dire?

— Ce qu'il vous plaira, môssieu! avait répondu Rodolphe.

Et, là-dessus, il s'était avancé, le poing tendu, tandis que l'excellent Antoine qui était de taille à lui répondre, se mettait prudemment en garde. Déjà, je m'étais élancé entre les deux adversaires comme la jeune Sabine du tableau de David, quand un coup de théâtre tout à fait inattendu se produisit.

Brun venait de prendre dans la poche intérieure de son veston un portefeuille qui paraissait bien garni et, l'ouvrant sous le nez de son directeur :

— Monsieur, fit-il dignement, il y a là-dedans quatre-vingt mille francs!

— Hein!... Quoi?... bredouilla Salis, abasourdi... Qu'est-ce que ça prouve?

— Cela prouve, monsieur, articula le baryton-poète, que j'ai là de quoi faire face à mes échéances de demain, et que j'ai même —

en voici la preuve — un compte-dépôt de cent mille francs au Crédit Lyonnais.

— Mais alors, dit le seigneur de Chat-Noirville, chez qui la colère faisait place soudain à une aménité bienveillante, vous êtes « dans le commerce »?

— Oui, monsieur. Représentant de la maison G... frères, de Mérignac (Gironde), depuis plusieurs années je me suis fait ici une clientèle choisie. Tenez, lisez ces cartes : des agents de change, des banquiers, des gens du monde et des artistes de l'Opéra... Lisez, je vous en prie.

— Assez! Assez! cria Salis, chez qui l'aménité devenait de l'admiration. Mon cher Brun!... Mon brave ami!... Je vous rends mon estime. Mais aussi pourquoi diable m'avoir caché si soigneusement votre qualité? Ne suis-je pas aussi marchand de vins!... Allons, donnons-nous la main et que tout soit oublié... Ce soir, vous dînez avec nous.

Et le soir même, en effet, Antoine Brun dînait à la table du patron et en profitait pour lui « coller » une barrique de sauternes et soixante bouteilles d'un château-fronsac dont il se défaisait, assurait-il, avec le plus amer désespoir, car c'étaient les dernières survivantes d'une récolte incomparable.

Voici, enfin, le mage Ag-yo-bé, astrologue, cabaliste, thaumaturge et poète. C'était une espèce de docteur Faust, un mystagogue barbu aux propos étranges, voire empreints d'une apparence de satanisme. Rassurez-vous! Sous les trois syllabes de ce nom médiéval, et sous cette barbe d'alchimiste, se cachait un garçon très doux et qui n'aurait pas envoûté une mouche. Je l'ai retrouvé quelques années plus tard, marié, père de famille et chef de bureau dans une grande administration. Enfin, dernier avatar, Ag-yo-bé est, aujourd'hui, le romancier et l'orientologue Ludovic Réhault, dont Ollendorff et Fasquelle ont édité des œuvres très remarquées, notamment *L'Art d'être Veuve* et *Le Fils de M. Camille*.

En ces temps déjà lointains, le Sar Péladan, le docteur Papus, Alcanter de Brahm et quelques autres « initiés » avaient mis la magie à la mode. Ag-yo-bé s'était donc intronisé lui-même Mage par un M majuscule, et il écrivait ses lettres avec des encres de cinq couleurs différentes. Il cherchait, nouveau Flamel, la pierre philosophale et jurait qu'il avait trouvé le moyen de faire de l'or.

Comme poète, il appartenait à l'école vers-libriste. C'était un Francis Jammes avant la lettre. Ses poèmes étaient charmants de sensibilité archaïque, enfantine et musicale. Il avait même écrit une bien jolie pièce de vers : *Les Fleurs de mon Pays*, qu'on ne pouvait lire sans être ému. Malheureusement, il fallait la lire; quant à l'entendre, lorsqu'il la récitait, on devait y renoncer. Le mage parlait très bas, d'une voix sourde, que venait encore voiler l'épaisseur de sa barbe. De plus, il avait un accent du Midi à croire qu'il le faisait exprès, qui mettait nos oreilles parisiennes à une rude épreuve.

Les spectateurs du Chat-Noir considéraient avec une curiosité sympathique la physionomie bizarre du poète et même ils applaudissaient fort justement ceux de ses vers qu'ils parvenaient à distinguer. Peut-être avaient-ils aussi la peur du sorcier et la crainte que le mage ne leur jetât un sort s'ils marquaient à son égard quelque indifférence. S'ils l'avaient mieux connu, ils eussent été vite rassurés.

C'était moi qui avais amené Ag-yo-bé au Chat-Noir. Cela me valait des sarcasmes de Salis, qui ne comprenait rien à la poésie ésotérique. Cependant, il conserva plus d'un an Ag-yo-bé dans sa troupe, parce que, disait-il, il avait une « trompette qui épatait les bourgeois ».

Voilà, posés du mieux qu'il m'a été possible, les Chat-Noiristes de 1893. Il ne me reste plus qu'à vous montrer la troupe de Rodolphe Salis, et Salis lui-même, en tournée. Vous pensez si le gentilhomme-cabaretier y maintenait haut et ferme le gonfalon de Montmartre et quelles aventures il y courait!

C'est ce que nous verrons dans les prochains chapitres.

VIII

Une Tournée du Chat-Noir en 1895

LA TROUPE avec laquelle Salis entreprit, en 1895, une vaste tournée — France, Suisse, Belgique et Hollande — n'était pas fort nombreuse. Elle comprenait (en plus du seigneur Rodolphe, de Goudezki, de Montoya, d'Antoine Brun, que je vous ai déjà présentés, et de Dominique Bonnaud, dont on m'excusera de ne rien dire) Vincent Hyspa, le baryton mondain Portejoie, le compositeur Albert Chantrier. Le personnel des ombres, sous la direction du dessinateur Jouard, groupait un chef machiniste très habile : Jolly, qui, de son métier, était piqueur de bottines (je n'invente rien) ; deux garçons du Chat, promus aux dignités d'accessoiriste et d'artificier, et un régisseur : l'illustrissime « docteur Pelet ».

Vincent Hyspa est trop connu de ceux qui suivent le mouvement chansonnier pour que j'insiste sur sa personnalité quasi populaire. Son talent, extrêmement fin sous une apparence de naïveté; son art, fait, à la fois, de malice et de bonhomie; sa diction placide et posée contrastant avec le pittoresque d'un irrécusable accent narbonnais; l'imprévu désopilant de ses réflexions, les « chutes » toujours irrésistiblement plaisantes de ses couplets, ont fait d'Hyspa un des rois de l'humour; de l'humour où l'on a voulu, je ne sais pourquoi, voir une importation anglaise, alors que, comme l'a magistralement démontré ce fin lettré qu'est Georges Docquois, la chose et le mot sont de chez nous et que c'est, tout au contraire, du sol français que le vocable émigra en Angleterre.

Sans entamer ici une dissertation sur l'humour, disons que tous nos vieux auteurs, Rabelais en tête, étaient surtout des humoristes. Vincent Hyspa continue la tradition des ancêtres en se doublant d'un poète dont je pourrais citer nombre de vers pleins de beautés :

... Le printemps, toujours vert et qui toujours sent bon,
Et l'hiver grelottant grand bouffeur de charbon,
L'été clair qui s'arrête à toutes les fontaines,
Et l'automne et ses mains ouvertes, toujours pleines...

Et ce délicieux petit poème au jet d'eau de la place Pigalle, qui se termine ainsi :

Ah ! petit jet d'eau puéril,
Où donc est ton âme légère
Et qui dansait dans la lumière?...
A quoi donc, à quoi rêve-t-il,

Ton esprit, ton esprit subtil ?
Au fond de ta vasque de pierre,
Tu n'eus jamais pour te distraire
Le plus petit poisson d'avril.

Tu languis, triste et solitaire ;
Plus malheureux que Bélisaire,
Tu pleures comme un cœur tout neuf.
Va, j'ai grand'pitié de ta peine.
Aussi, pour les Pâques prochaines,
Je te ferai cadeau d'un œuf !

Mais le petit jet d'eau, hautain :
« Garde ton œuf, ce sera sage,
Et ne me plains pas davantage.
D'abord, est-ce que je me plains ?

» Moi, de pleurer, c'est mon destin,
Et d'animer le paysage,
Tel un sourire le visage
Et telle une fleur le chemin.

» Je suis la joie et les alarmes,
Je suis la rosée et les larmes
Que la Terre porte en son cœur.

» Ainsi qu'aurait dit ce brave homme
Qui s'appelait Sully Prudhomme :
Je suis comme un bouquet de pleurs. »

L'aspect même de Vincent Hyspa ajoute encore à la force comique de son interprétation. Qui n'a souri en voyant apparaître ce masque de mandarin barbu aux yeux rieurs et bridés, au regard luisant de raillerie contenue, cette moustache de félin qui le fait, aujourd'hui que le temps l'a teintée de neige, comparer avec raison à un gros chat blanc?... Etrange destinée pour un pur enfant du Chat-Noir!

Le costume qu'arborait Hyspa en 1894 est demeuré légendaire : redingote à longs pans, gilet montant, cravate flottante. Mais la culotte en particulier, attirait l'attention. C'était le pantalon à la hussarde, de larges dimensions, et qui descendait en vastes plis accordéonesques et somptueux sur des bottines vernies et minuscules, dont une femme aurait tiré coquetterie. Je ne crois pas trahir un secret en disant que ces braies étaient l'ouvrage de Mme Vincent Hyspa, qui, voyant qu'aucun tailleur ne réalisait complètement l'idéal vestimentaire de son mari, s'était mise résolument à l'œuvre et avait produit cette merveille. Cela n'était ni la culotte débraillée du bohème, ni celle, africaine et guerrière, de l'officier de zouaves. C'était quelque chose de si caractéristique que l'on affuble encore aujourd'hui, comme l'a justement remarqué Edouard Lalo, le ténor de *Louise* de ce pantalon artistique, littéraire et essentiellement montmartrois.

Le camarade Portejoie, que nous avions surnommé « Portejoie-homme-du-monde », était un ami à moi, doté par la nature d'une voix chaude et agréable. Il aurait pu faire une carrière comme baryton d'opéra-comique, s'il n'eût occupé dans la librairie une importante situation. Aimant à la folie l'art et les artistes, fréquentant beaucoup le Chat-Noir, il s'était trouvé là quand Salis cherchait, pour cette tournée, un chanteur capable d'interpréter les partitions de Fragerolle. Enchanté de faire, en notre compagnie, ce voyage de deux mois, il s'était proposé, n'avait pas discuté une seconde les « conditions » de Rodolphe et avait été, séance tenante, engagé par lui. Disons bien vite que Portejoie, comme son nom l'indique, ne fut ni le moins gai ni le plus jeune de la bande. Seule, l'impeccable correction de ses manières et de ses costumes révélait qu'il était plus proche du boulevard que de Montmartre. Mais il se rattrapait par ailleurs.

Le compositeur Albert Chantrier, qui n'avait pas dix-huit ans alors, était déjà un musicien remarqué. Il a conquis depuis, une situation enviable comme compositeur et comme chef d'orchestre. Grand admirateur de Charpentier, qui débutait, et de Claude Debussy, qu'ignorait encore la foule, il était, en outre, et il est toujours, un garçon pétri d'esprit, d'un esprit d'observation qui se condensait en des formules d'une ironie très spéciale et très amusante. Il faisait passer dans son accompagnement beaucoup de cet esprit-là et, pour tout dire, il devenait alors pour nous un véritable collaborateur.

Quant au « docteur Pelet », régisseur, ou plutôt *rugisseur* de la Compagnie chat-noiresque, c'était une création d'Alphonse Allais. Allais, ce « fumiste de génie », comme l'a baptisé Donnay dans son discours même de réception à l'Académie, avait rencontré Désiré Pelet au bar du *Journal*. Il s'était pris d'affection pour lui et, remarquant qu'il signait ses articles D. Pelet, l'avait sacré « docteur ès joyeulx deviz ».

A dater de ce moment, Pelet devint, pour le Tout-Paris de l'époque : le Docteur. Comme, chez nous, on ne donne guère de ce titre qu'aux médecins, on voulut voir en lui un nouvel et mystérieux savant, un thérapeute inédit qui, par modestie ou pour toute autre raison, se refusait à exercer. Il fut bientôt assailli de lettres où l'on implorait, de son profond savoir le remède vainement espéré. Il reçut des visites de malades qui tenaient absolument à lui soumettre leur cas pathologique. Il avait beau jurer, par tous les dieux de la médecine, qu'il ignorait tout de l'art d'Esculape et qu'il n'était même pas « pharmacien de troisième », on persistait à le harceler de demandes de consultations, tandis que, dans la coulisse, l'auteur responsable de ce nouveau « Médecin malgré lui », le terrible Alphonse Allais, se délectait à constater la réussite de ce prodigieux « bateau ».

Pelet en vint à consigner sa porte à ces foules qui s'acheminaient vers son domicile de la rue de La-Tour-d'Auvergne comme des pèlerins vers un sanctuaire miraculeux. Par pitié pour ces malheureux qu'il lui était bien impossible de traiter, il publia, cependant, un *Almanach du Docteur Pelet*, auquel il renvoya ses malades, et qui contenait d'excellentes et inoffensives recettes pour combattre le coryza, la constipation, les taches de rousseur et les œils-de-perdrix. De cette incursion involontaire dans le domaine de la Faculté, il avait conservé une grande autorité de parole, un

immuable huit reflets et la cravate blanche des anciens médicastres. Aujourd'hui encore, et bien que plus de trente ans aient passé sur toutes ces choses, ce gai compagnon, qui a fait son chemin comme publiciste, est resté pour tout le monde le « docteur Pelet ».

Salis, qui appréciait son activité et son organe retentissant, l'avait chargé, notamment, des « cris, acclamations et commandements » dont se constellait l'Epopée de Napoléon. Je ne crois pas que personne, même Georges d'Esparbès, même mon ancien directeur Cunéo d'Ornano, ait poussé des : « Vive l'Empereur ! » d'une ampleur aussi convaincue.

Donc, le 3 mai 1895, au matin, le bruit se répandit, dans la gare de Lyon, que le général Boulanger, qu'on croyait mort depuis trois ans, venait de ressusciter et qu'il arrivait, pour prendre le train de Marseille, suivi d'un nombreux état-major. L'image du brav' général cher à Paulus était encore dans tous les yeux, et la ressemblance vraiment surprenante de Rodolphe Salis avec l'homme au cheval noir autorisait toutes les suppositions. Nous n'avions guère, il est vrai, nous autres chansonniers, l'allure de conspirateurs militaires préparant un *pronunciamiento*. Cependant, l'élégant Portejoie avait assez les apparences d'un officier de chasseurs en pékin.

D'autre part, les gigantesques caisses qui nous suivaient sur deux camions et qui contenaient toute la Grande Armée, de Caran d'Ache, portaient des inscriptions : *Cavalerie*, *Artillerie*, *Grenadiers*, *Garde Impériale*, lesquelles constituaient presque une présomption d'équipée césarienne... Ajoutez à cela les ordres donnés par le seigneur de Chat-Noirville de sa voix « enrouée et puissante » ; enfin et surtout, la remise des décorations à laquelle il procédait toujours, ainsi que je l'ai dit plus haut, au début d'une tournée, il n'en fallait pas plus pour causer dans la salle des Pas-Perdus une vive émotion qui ne se calma que lorsque nous eûmes franchi le guichet du contrôle.

▨

Le rapide du P.-L.-M. était très couru, ce jour-là, et nous nous précipitâmes, Rodolphe, Montoya, Hyspa, Portejoie, Chantrier et moi, dans la première voiture qui nous parût à peu près vide. Goudezki, plus vif encore, avait repéré dans un autre wagon un coin libre où il s'était immédiatement endormi, car, en bon noctambule, il ne s'était pas couché de la nuit, dans la crainte, disait-il, de manquer le départ. Quant au baryton-poète Antoine Brun, il s'était heurté sur le quai à de riches Argentins qu'il avait connus à Buenos-Aires et il était monté avec eux, dans l'intention évidente de leur placer un saint-émilion dont il ne restait qu'une barrique retenue par la Cour d'Allemagne, mais qu'il détournerait à leur profit de cette destination, — par patriotisme.

Le compartiment où nous fîmes une irruption aussi joyeuse que bruyante contenait déjà deux personnes, dont l'une (une Anglaise d'un âge certain et qui tenait un petit chien sur ses genoux) s'enfuit immédiatement avec une célérité épouvantée. L'autre voyageur, qui nous considérait avec des yeux étonnés, mais nullement hostiles, était un ecclésiastique à cheveux blancs, au teint fleuri, doué d'un aimable embonpoint, présentant le type classique du chanoine. C'en était un, en effet, comme je l'appris par la suite. Il appartenait au chapitre d'une collégiale de Corse et rejoignait son poste capitulaire. Le liséré amarante dont s'adornait le col de son camail induisit le cabaretier-gentilhomme à penser que ce pouvait être là un évêque. D'avoir peint, jadis, des chemins de croix, Salis — qui ne croyait ni à Dieu ni à diable — avait conservé un grand respect pour les choses et les hommes d'Eglise. Il arrêta donc d'un geste notre agitation tumultueuse et demanda au chanoine, sur un ton que je ne lui connaissais pas encore, si nous ne gênions pas « Sa Grandeur » et si « la fumée du tabac n'incommoderait pas Monseigneur ».

— Nullement, répondit le « prélat », en sortant de sa poche une immense tabatière où il se mit à puiser; nullement, car « j'en use » aussi. Ne vous gênez pas pour moi, mes enfants...

Et, sur ce mot paternel, il aspira sa prise avec délices et se plongea dans la lecture de *La Croix*.

Vincent Hyspa en 1896, par Charles Léandre.

Ces simples mots : « Mes enfants », nous avaient mis à l'aise.

— Fichtre, mon cher! avait murmuré Montoya, qui connaissait ses *Misérables*, mais c'est Monseigneur Bienvenu!

— En tout cas, répliqua Chantrier, c'est Monseigneur bienveillant.

▨

Cependant, chacun de nous s'installait de son mieux pour passer les quelques heures qui nous séparaient de Dijon, où nous devions jouer le soir. Les journaux étaient sortis de toutes les poches, et quand le train partit nous lisions dans un vacillement recueilli, bercés par le bruit rythmique de la marche. Bientôt même, comme tout le monde s'était levé de bonne heure, nous glissâmes tous, y compris l'évêque, dans une douce somnolence...

Cet embryon de sommeil fut interrompu à Melun par un coup de frein assez brutal pour déterminer un petit accident. J'avais, dans le filet et sur ma valise, placé en équilibre fort instable un sac en papier contenant des provisions, faites en hâte au buffet de la gare. Sous le choc, ce sac s'ouvrit, et les fruits qu'il contenait, oranges et bananes, se mirent à pleuvoir, par ordre de pesanteur, précisément tout autour du Monsignore. Un morceau de gruyère, qui complétait les provisions de bouche, tomba même directement sur les genoux de Sa Grandeur, qui le regarda avec étonnement et dit avec un sourire amusé :

— Ces choses-là sont habituellement apportées par un corbeau... Mais, hélas ! je ne suis pas un saint prophète !

Nous nous étions tous élancés, avec des excuses, pour ramasser les projectiles épars. La réflexion du prélat nous fit partir d'un rire si franc qu'il gagna Sa Grandeur elle-même. La conversation s'engagea et, très intrigué par nos manières, « Monseigneur Myriel », dont la curiosité semblait être le péché mignon, nous demanda ce que nous faisions dans la vie.

— Ces messieurs, dit Rodolphe Salis, sont des poètes célèbres, décorés, comme vous le voyez [il oubliait d'ajouter par qui], des ordres les plus honorifiques et qui chantent leurs chansons au Chat-Noir.

— Comment, fit l'ecclésiastique, en proie à la plus vive surprise, vous chantez des chansons à un chat ! C'est là une occupation bien frivole et, ajouta-t-il non sans malice, vous feriez mieux, à mon sens, de les réciter à vos contemporains.

De toute évidence, ce « dignitaire de l'Eglise » n'avait jamais été rue Victor-Massé, et il ignorait jusqu'à l'existence du cabaret montmartrois. Nous dûmes lui expliquer de notre mieux en quoi consistaient nos profanes occupations. Son étonnement grandit encore quand il apprit que nous donnions des « pièces » (*La Marche à l'Etoile* et *L'Enfant Prodigue*) tirées des textes évangéliques.

— Ce sont là, dit-il, des sujets très convenables.

— Mais, s'écria l'irascible Salis, emporté par sa nature véhémente, Votre Grandeur croit-Elle que nous chantons des cochonneries?

Il y eut un court silence gêné. Heureusement, l'impétueux Rodolphe corrigea :

— Monseigneur, vous excuserez ces paroles, mais vous saurez que nous ne nous adonnons en aucune façon à la pornographie. Nos chansons sont purement satiriques, et elles se bornent à railler le gouvernement que nous avons, mais que nous ne méritons pas [c'était un de ses clichés habituels].

— En ce cas, fit le prélat, qui songeait à Jules Ferry, vous faites une œuvre pie. Mais serait-il indiscret de demander à entendre quelqu'une de ces épigrammes ?...

Tous les regards se tournèrent vers Vincent Hyspa.

Celui-ci, qui venait d'apercevoir une banane restée dans le filet, était précisément grimpé sur la banquette et s'efforçait d'atteindre ce fruit, dans l'attitude classique de l'ours des cocotiers se livrant à sa gymnastique favorite...

Il redescendit en hâte de son arbre, et, sur le désir, nettement exprimé par tous, il régala Sa Grandeur d'une chanson où Félix Faure, son monocle, ses guêtres et sa profession initiale de tanneur étaient sans cruauté, mais abondamment persiflés.

— Vous m'excuserez, dit-il modestement, de tourner une aussi haute personnalité en ridicule.

— Mon enfant, fit doucement l'évêque, il faut rendre à César ce qui est à César.

Et il « en redemanda ».

Hyspa dut sortir la totalité de son répertoire. A mesure qu'il chantait, Sa Grandeur manifestait la gaieté la plus exubérante. Jamais Elle n'avait rien entendu de pareil. Son abdomen épiscopal était secoué par une hilarité incoercible ; Elle en arrivait à pleurer de rire.

— Monsieur, dit l'évêque avec une conviction profonde quand le chansonnier se tut,

monsieur, *vous êtes un bienfaiteur de l'humanité.*

C'est un des plus beaux compliments que Vincent Hyspa ait reçus dans sa carrière.

Lorsque la locomotive entra en mugissant dans la gare de Dijon, le chanoine et les chatnoiristes étaient devenus les meilleurs amis du monde. Portejoie lui avait chanté les motifs les plus sanctifiants de *La Marche à l'Etoile;* Chantrier lui avait promis d'écrire spécialement, pour les orgues de la cathédrale ajaccienne, une *Toccata* à la manière de Bach ; Montoya lui avait remis le manuscrit d'une tragédie sacrée intitulée *Dalila*, pour qu'il lui donnât son avis sur « le caractère religieux de l'œuvre » ; enfin, Antoine Brun, le baryton-poète bordelais, revenu parmi nous après avoir tiré de ses Argentins une commande magnifique, lui avait demandé quelques renseignements sur la « teneur en alcool » des crus de Chiavari. Il lui avait, en outre, recommandé un vin de messe qu'il ne trouverait que chez ses patrons, les frères G..., de Mérignac, « à condition qu'ils consentissent à s'en défaire, ce qui n'était pas certain ». Quant à Salis, très bibeloteur comme tous les artistes, il était tombé en arrêt devant la tabatière de l'ecclésiastique, un petit bijou du XVIII^e^, qui traînait sur la banquette, et nous crûmes, un moment, qu'il allait la mettre, par distraction, dans sa poche. Il demanda simplement à l'acheter, ce à quoi le digne prélat répondit qu'aussitôt rendu à son chapitre, il se ferait un plaisir de la lui envoyer. Je crois qu'il a tenu parole. Ce « prince de l'Eglise » avait la reconnaissance de la rate.

IX

Salis et sa Troupe en Tournée

L'ARRIVÉE dans la capitale de la Bourgogne de la Compagnie Chat-Noiresque n'aurait probablement causé qu'une émotion très relative si, par malheur, nous ne nous étions arrêtés au buffet de la gare dont la réputation gastronomique était mondiale. Il advint, tandis que nous absorbions le vermout-cassis, que le regard de notre directeur tomba sur un pot de moutarde de dimensions inusitées. C'était un de ces vases — imitation d'ancienne faïence de Dijon — où la célèbre maison Gogibus enfermait alors son onctueux produit. Ce récipient, avec son aspect d'antiquité, devait attirer l'attention de Salis. Il l'attira même tant et si bien que le seigneur Rodolphe enleva l'objet de l'espèce d'étagère où il était exposé à l'admiration des voyageurs, le mit ostensiblement sous son bras et sortit du buffet en jetant à la caissière ces simples mots:

— C'est pour moi...

Ce à quoi la dame du comptoir répondit tranquillement :

— C'est vingt-huit francs cinquante.

Salis, comme bien l'on pense, ne s'arrêta pas à une observation aussi déplacée. Il s'acheminait vers la sortie, emportant son pot de moutarde, quand un garçon, lancé à sa poursuite, le rejoignit et lui fit observer poliment qu'il avait oublié de payer son acquisition. Rodolphe le toisa d'un air d'inexprimable dédain.

— Va dire à ton maître, fit-il, que le fondateur du Chat-Noir le remercie de son magnifique cadeau et qu'il l'invite, ce soir, à assister, avec sa famille, au spectacle que va donner notre illustre Compagnie.

Cette apostrophe à la Mirabeau n'eut pas de prise sur le délégué du buffet qui n'entendait pas jouer les Dreux-Brézé. Il eut la sensation, d'ailleurs justifiée, qu'on se moquait de lui et, se plaçant devant le cabaretier-gentilhomme, il lui barra résolument le chemin en répétant :

— Monsieur, c'est vingt-huit francs cinquante.

Et, ayant dit, il porta résolument la main sur le pichet de faïence...

Heureusement pour ce dévoué serviteur, Sa Majesté Rodolphe Ier n'avait pas de francisque sous la main, sans quoi Elle eût assurément fendu le crâne du téméraire en s'écriant :

— Souviens-toi du vase de Dijon !

Le Clovis montmartrois se contenta d'allonger à son interlocuteur un coup de poing si vigoureux que le pauvre diable, sentant qu'il avait affaire à forte partie, se mit à hurler au voleur et à ameuter tout le personnel de la gare.

Nous nous étions groupés autour de notre « gonfalonier », certains qu'il se tirerait, à son habitude et sans dam, de ce pas hasardeux. Les employés et quelques voyageurs attardés nous encerclaient d'un air peu rassurant. Il y avait eu, en effet, quelques jours auparavant, sur la ligne de Lyon, deux ou trois attentats et toute une série de vols dont les auteurs demeuraient inconnus. De là à voir dans notre groupe une bande organisée, il n'y avait pas loin. Bientôt, les deux gendarmes de service, qui arboraient encore, à cette époque, le tricorne cher à Nadaud, accoururent au pas accéléré et nous demandèrent, avec le luxe de « nonobstant » et de « subséquemment » qui caractérise ce corps d'élite, de quel droit nous nous emparions ainsi de ce qui ne nous appartenait pas.

Sans doute Rodophe Salis, à l'instar du fameux Lekain, allait-il répondre :

Du droit qu'un esprit noble et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains...,

quand le buffetier, qu'on était allé querir, arriva tout essoufflé. Il n'eut pas plutôt aperçu l'auteur du rapt :

— Sacré Salis, s'exclama-t-il joycusement, tu n'en feras jamais d'autres!

Il se trouvait, en effet, par un de ces hasards miraculeux qui servirent tant de fois notre directeur, que ce buffetier avait tenu précédemment, à Paris, un restaurant très en vogue et qu'il connaissait assez Rodolphe pour le tutoyer.

— Messieurs, dit-il aux deux gendarmes déjà impressionnés par la rosette d'officier qu'arborait Salis, messieurs, ceci n'est qu'une plaisanterie.

Puis, s'adressant à Salis :

— Cette moutarde est à toi, conclut-il. Et tu me permettras d'offrir à chacun de tes camarades un spécimen de cette spécialité dijonnaise.

Quelques minutes plus tard, nous franchissions la sortie, tenant chacun à la main un pot de moutarde auquel le buffetier superbe et généreux avait joint une petite bouteille-échantillon de cassis double crème. Il tint même à nous conduire jusqu'à l'omnibus de l'hôtel du Bourdon. Là, tandis que s'échangeait une dernière poignée de main entre l'homme du buffet et son confrère le gentilhomme-cabaretier, le compositeur Albert Chantrier nous fit former le cercle et, se plaçant au centre de cet orphéon improvisé :

— Mes amis, fit-il, entonnons à la gloire de ce Mécène bourguignon cet hymne dont Montoya vient d'improviser les paroles.

Et tous, en chœur, sur l'air populaire franc-comtois des *Brigands Pendus* (*Nous étions près de trente bandits dans une bande*), nous attaquâmes ce petit couplet à la gloire de Dijon, de sa moutarde et de son buffet :

Qu'à tout jamais Dieu garde
Dijon et sa moutarde.
Quant à son buffetier,
C'est vraiment un..., vous m'entendez ?
Quant à son buffetier,
C'est un... grand moutardier.

Aucun incident digne d'être noté ne marqua notre séjour à Dijon. Cependant, il se produisit, au cours du déjeuner à l'hôtel, une chose singulière. Sans doute, — et bien que nous fussions encore loin du 14 juillet, — quelque général inspecteur passait en revue la garnison, car, entre le fromage et la poire, une « clique sonore » nous régala de toutes les batteries et de toutes les sonneries régimentaires : *Au Drapeau, Les Quatre Appels, Le Réveil, La Charge* et — quoiqu'il fût à peine trois heures — *L'Extinction des Feux !* Tambours et clairons s'en donnaient à cœur joie. C'était au point qu'on ne s'entendait pas manger. Nous nous demandions tous — sauf Albert Chantrier, qui avait mystérieusement disparu au milieu du repas — ce que ce vacarme tenace pouvait signifier, quand l'hôtelier en personne fit irruption dans la salle et, s'adressant à Salis :

— Monsieur, parvint-il à crier, monsieur, faites cesser ce tapage. J'ai des clients arrivés par les trains de nuit et qui voudraient bien se reposer...

— Je crains, répondit Salis, que vous ne me preniez pour mon frère jumeau, le général Boulanger, qui, d'ailleurs, est trépassé en 1891. Mais vous m'attribuez une autorité militaire dont je ne dispose pas... Allez dire ça au gouverneur de la Place...

— Il s'agit bien de général et de gouverneur, reprit aigrement le patron de l'hôtel. C'est au 19 que l'on fait ce tintamarre..., dans la chambre occupée par un des vôtres, M. Chantrier, je crois.

Le Général Boulanger et Rodolphe Salis.
D'après un dessin de Steinlen.

— Il est impossible, fit Salis, qu'il produise à lui tout seul un bruit pareil. Néanmoins, j'y vais voir.

Et, bientôt, il découvrait dans la chambre 19 le compositeur Albert Chantrier qui, scrupuleux exécuteur de sa tâche habituelle, avait racolé dans les rues de Dijon six tambours et autant de clairons du n^e de ligne, alors en garnison dans la patrie de Rude, et qui leur faisait répéter les sonneries de *L'Epopée de Napoléon*.

L'année suivante, quand nous repassâmes par le chef-lieu de la Côte-d'Or, il se trouva, comme par hasard, qu'il n'y avait à l'hôtel du Bourdon aucune chambre de libre.

Lyon constituait la deuxième étape de notre voyage. Je n'ignore rien des critiques qu'un certain nombre de Parisiens croient devoir adresser à cette cité humide et vénérable, et j'avoue qu'elles m'ont toujours surpris et même indigné. J'aime Lyon. J'aime son indélébile cachet de vieille France que rien n'effacera jamais, ni les constructions neuves (qui, d'ailleurs, y sont rares), ni les lourds tramways trépidants, ni les multiples empiétements des inventions modernes. J'adore ses larges quais ombreux et ses deux beaux fleuves qui lui font, comme à quelque immense nef, une ceinture colorée et mouvante. On y voit, de Bellecour à la Croix-Rousse et de Perrache à la Guillotière, mille tableaux analogues à ceux de ces vieilles et naïves estampes que les collectionneurs appellent des « vues panoramiques ». Toute l'âme du passé est vivante encore entre ses hautes maisons et dans ses rues étroites. Tout cela vous laisse une impression dont je goûte chaque fois davantage le charme intime et doucement mélancolique. Tandis qu'en notre grand Paris, les sites que n'ont pas encore abîmés les impitoyables démolisseurs deviennent de jour en jour plus rares, Lyon garde intacte l'empreinte des XVII^e et XVIII^e siècles, et celle surtout du premier Empire. On peut s'y croire encore, sans grand effort d'imagination, à l'époque révolutionnaire, à ces heures terribles où l'ingénieur conventionnel Dubois-Crancé et le général Kellermann entreprenaient le siège de la cité révoltée et préparaient pour Couthon et Fouché les mitraillades des Brotteaux. On ne s'étonnerait pas d'y rencontrer le ci-devant Précy, l'âme de la résistance, groupant, pour une sortie désespérée vers les vallées savoisiennes, les derniers défenseurs de la ville insurgée. Lyon est une grande page de notre Histoire. Si le séjour en peut paraître un peu grisâtre aux gens pressés et superficiels, il aura toujours un attrait profond pour les philosophes méditatifs, les artistes et les poètes.

C'est assez dire que notre petit groupe de chansonniers atteignait le chef-lieu du Rhône avec une joie non dissimulée. Le Chat-Noir ne comptait à Lyon que des amis. Parmi ces derniers, l'un des plus chers était, à coup sûr, ce spirituel et léger beaujolais, ce vin frais et parfumé, animateur des savoureux dialogues de Guignol et de Gnafron. Nous étions tous jeunes, nous avions tous des estomacs d'acier et, pour employer l'expression du père Hugo, des appétits vermeils. Or, nul n'ignore que la cuisine lyonnaise est une des premières, — la première, peut-être, — du monde. Devant nous s'ouvrait un paradis gastronomique où le brochet de la Saône alternait avec les écrevisses de Nantua, et où le gras-double traditionnel faisait, si j'ose dire, vis-à-vis à la poularde de Bresse. Jamais je n'ai si bien compris Sancho Pança que dans cette métropole de la gourmandise.

Les Lyonnais, dont l'abord est un peu froid, sont des gens qui se passionnent plus qu'on ne le croit pour les choses qui ont su leur plaire. Je ne dirai pas, avec Albert Chantrier, qu'ils gagnent à être « canuts »; mais ils sont, une fois conquis, des amis fidèles. Le Chat-Noir n'était nulle part mieux accueilli et plus fêté que chez eux.

Lyon a toujours aimé la chanson. Le Caveau Lyonnais a balancé la fortune du Caveau Parisien. Sans parler de Pierre Dupont, le plus glorieux de ses bardes, la capitale lyonnaise a fourni aux cabarets artistiques de Paris deux chansonniers célèbres à des titres divers : Xavier Privas et Yon-Lug.

Yon-Lug — dont Oullins, sa ville natale, vient précisément de donner le nom à une de ses rues — fut certainement le dernier bohème de Montmartre au sens absolu du mot. Le chansonnier chevelu, barbu avait, dans les plus beaux yeux humains que l'on pût voir, toute la folle insouciance et aussi toute la candide bonté d'un enfant et d'un ménestrel. Je n'ai jamais connu d'être meilleur et moins irrité contre la vie, même quand elle était faite pour lui de privations et de misère. Très amateur de ces petits vins que les poilus de la grande guerre ont englobés sous la désignation générique de « pinard », il avait pour le jus de la vigne un culte au moins égal à celui qu'avait professé Pierre Dupont. Il en abusait même, quelquefois, et les sergents de ville de Montmartre se faisaient souvent un pieux devoir de le reconduire, à l'aube naissante, vers son modeste logis. Ils l'escortaient avec mille égards, car ils adoraient ce poète sans morgue qui les avait célébrés dans une chanson restée légendaire :

Les agents sont des brav's gens,
Qui s' baladent, qui s' baladent...

A ceux qui, comme moi, tentaient d'enrayer un peu son penchant pour la bouteille et qui lui conseillaient de laisser sur le comptoir des marchands de vins un peu moins du numéraire qu'il gagnait, il répondait, non sans esprit :

— Mais, mon vieux, je fais des économies. Je place mon argent à *zinc pour cent*...

Je ne l'ai vu qu'une fois en colère, et c'était contre un impresario qui était venu lui proposer d'aller chanter dans une ville d'eaux...

X

Yon-Lug et les Cinq Cents Millions de la Begum

CET EXCELLENT Yon-Lug, qui avait emprunté aux deux noms — latin et français — de sa ville natale le pseudonyme dont il masquait son nom véritable et prosaïque de Jacquet, était, hier encore, le plus pittoresque échantillon de l'ancienne bohème montmartroise. Plus même que Marcel Legay, plus que le dessinateur-maire de la « Commune libre » Dépaquit, Yon-Lug fut le dernier Mohican de la Butte. Marcel Legay, qui ne connut jamais la valeur de l'argent, possédait néanmoins un ménage régulier, un domicile fixe et même assez confortable. Dépaquit avait, à Sedan, une famille aisée où il allait se retremper, de temps à autre. Yon-Lug, lui, était une espèce de philosophe cynique (au sens errant et fataliste de l'expression), détaché profondément de tous les soucis qu'impose la vie bourgeoise, et toujours souriant. Jamais il ne demanda rien à personne. Il ne voulait être ni plaint ni secouru. Il s'en rapportait au Dieu des petits oiseaux pour lui assurer la « croûte ». Il n'en demandait pas davantage, et même si la croûte était dure, pourvu qu'il la pût arroser de vin clair, il se déclarait parfaitement heureux. Il avait l'insouciance de La Fontaine, et, s'il n'en eut pas le génie, il n'en fut pas moins un gentil poète et surtout un chansonnier bien doué. Ses couplets portent sa marque. Les œuvrettes qu'il composait, paroles et musique, sont typiques, et la plupart sont devenues rapidement populaires. Elles sont, il est vrai, peu nombreuses, mais elles amusent tout le monde, petits et grands, ignorants et lettrés, par leur caractère bon enfant, d'une gaieté saine et franche. Il a vécu de 1890 à 1924, sur cinq ou six productions que les habitués des cabarets artistiques ne se lassèrent jamais d'entendre. C'est même un des jolis traits du public parisien que la patience fidèle et presque attendrie avec laquelle il écouta, pendant trente-cinq ans, Yon-Lug lui servir les mêmes refrains. La grande ville garde souvent ainsi, à celui qui a eu la chance de l'amuser, ne fût-ce qu'une fois, une reconnaissance affectueuse que rien ne peut périmer.

Yon-Lug se laissait donc vivre au hasard des jours bons ou mauvais que le sort lui réservait. Quand il était un peu usé dans un cabaret, il passait dans un autre et fréquentait autant la rive gauche, où les étudiants l'adoraient, que les hauteurs de Montmartre. De temps à autre, un impresario l'emmenait en tournée, ou bien il s'en allait faire un séjour en des « Chat-Noir » de province, de préférence dans les pays à vignobles. C'est au cours d'une de ces pérégrinations qu'échut à ce Roger Bontemps une aubaine dont il parlait toujours avec émotion, tant elle représentait dans sa vie le souvenir de formidables beuveries et de « bombes » inattendues.

L'année où se passa cette histoire extraordinaire, Yon-Lug était à Nice. Il y promenait, parmi les élégances de cette ville de luxe, sa face poilue de moujik, son regard de bon toutou et son inséparable redingote dont il éclairait le col de velours un peu râpé par le port d'une vaste cravate lavallière *en soie blanche* (!). Comme vous pensez, ce n'était pas le désir de se conformer aux us et coutumes des déplacements mondains qui avait amené sur le littoral ce Diogène de la chanson.

Yon-Lug, par G. Secrétan.

Un cafetier niçois, qui venait d'ouvrir aux alentours de la place Masséna un cabaret « genre montmartrois », s'était assuré le concours de Yon-Lug. Il avait même orné la façade de son établissement d'une grande affiche, œuvre d'un artiste local, où le barde lugduno-lutécien étalait toute la prodigieuse luxuriance de son système pileux. Aussi, beaucoup de gens pensaient-ils qu'on exhibait là un homme-chien, et si nombre de clients venaient entendre le chansonnier, nombre d'autres accouraient pour considérer le « phénomène ».

Cet hiver-là, la reine de la colonie étrangère, la haute personnalité dont on s'entretenait de Cannes à Menton était une richissime princesse indienne : la Begum de Bijapour, sœur d'un rajah aussi fameux à cette époque que l'est, aujourd'hui, celui de Kapurthala. Cette Begum, dont la suite nombreuse animait de son exotisme pittoresque les rues de Nice, résolut, un jour, d'organiser, pour quelques-uns de ses compatriotes du littoral, une soirée artistique qui fît époque. Elle chargea donc son intendant de recruter les plus célèbres étoiles des casinos de la Côte d'Azur. De plus, comme elle avait été frappée, au cours de ses promenades, par le panneau-réclame où Yon-Lug était représenté et annoncé, ainsi qu'il était juste, comme une des gloires de Montmartre, elle exigea qu'on ajoutât cette attraction à celles qui devaient constituer son programme.

Le factotum de la princesse, un babou de Calcutta qui parlait toutes les langues, eut vite fait (car on était en pleine saison) de trouver les étoiles réclamées. Il réunit un ténor illustre, une sociétaire de la Comédie-Française qui disait des fables, un tragédien de l'Odéon, un « romancier » de concert, une divette fameuse et un humoriste du Chat-Noir qui se trouvait être votre serviteur. Ceci fait, il se rendit au cabaret niçois pour y engager Yon-Lug.

Celui-ci fut agréablement surpris de cette visite. Il objecta seulement qu'il ne chantait pas en indoustani, ce à quoi le délégué de la Begum répondit que la princesse, bien qu'elle ne comprît pas un mot de français, laissait les artistes libres de s'exprimer dans leur idiome natal. La question du cachet fut vite réglée : elle était laissée à la volonté de l'artiste, car la sœur du rajah faisait bien les choses. Yon-Lug eut une espèce d'éblouissement en s'entendant offrir vingt-cinq louis, qu'il accepta, sans songer une minute qu'il n'avait qu'à parler pour en obtenir cinquante.

Le décor où se déroula cette soirée curieuse était le grand salon d'une fort belle villa que la Begum avait fait meubler à l'orientale et « indianiser », si j'ose ainsi parler, du mieux qu'il avait été possible. On y voyait un singulier amalgame de magnifiques tapis de Perse ; de merveilleux brûle-parfums, chefs-d'œuvre des ciseleurs de Golconde ; d'inestimables porcelaines de Chine et d'objets à dix-neuf sous, achetés dans les baraques foraines par cette princesse éclectique. Un splendide Bouddha, taillé dans un bloc de jade et sortant du calice d'or d'un lotus, regardait de ses yeux en losange, comme indigné d'un pareil contact, un pauvre diable d'ours en peluche gagné à la fête du boulevard Garibaldi. Un trône du plus pur style hindou, incrusté de pierres splendides, s'érigeait sur une espèce d'estrade. C'est là que vint prendre place — idole vivante — la Begum, toute petite personne menue, menue, entourée de sa cour. Aucune chaise n'était mise à la disposition des invités, tous sujets de Sa Majesté et à qui le protocole interdisait de s'asseoir en présence de leur souveraine. Un piano à queue trop neuf, acheté visiblement pour la circonstance, attendait les accompagnateurs, et son tabouret était, en

dehors du trône déjà mentionné, l'unique siège de cette pièce.

Les artistes avaient été groupés dans une petite chambre voisine, transformée en foyer, où l'intendant de la Begum, à qui on avait dû les représenter comme des ivrognes invétérés, avait accumulé un nombre fantastique de bouteilles de champagne et de liqueurs les plus imprévues. Les hommes étaient, naturellement, en habit noir et les dames en « décolleté ». Seul, Yon-Lug gardait sa redingote, qu'il avait fait dégraisser en hâte, mais que cachaient, heureusement, sa longue barbe et une lavallière en soie blanche de dimensions inusitées, achetée pour la circonstance aux Galeries de l'avenue de la Gare.

Bientôt, l'organisateur vint annoncer que la princesse était disposée à nous entendre, et le défilé commença.

J'aime autant vous avertir tout de suite qu'il n'eut rien de glorieux. La Begum, qui n'entendait goutte à ce qu'on lui débitait, manifesta son ennui en priant successivement par l'intermédiaire de son interprète, l'illustre ténor d'interrompre son grand air à la sixième mesure ; la sociétaire de la Comédie-Française, de couper net, au troisième vers, sa fable de La Fontaine, et le tragédien de l'Odéon de ne pas pousser *La Conscience*, de Victor Hugo, plus loin que « l'homme sombre arriva ». Quant à moi, ma première chanson, où je croyais devoir entretenir Sa Majesté de la réception de Pierre Loti à l'Académie Française, parut une plaisanterie de mauvais goût à l'auguste auditrice, dont je perçus, à la fin du couplet initial, le zézaiement aigu et lointain. On me fit comprendre qu'il était inutile d'insister. Pour ce qui est de la divette et du « romancier », ils connurent là, comme leurs camarades, un des plus beaux insuccès de leur carrière.

La chose tournait au désastre, et l'infortuné babou, organisateur de ce four noir, semblait en proie à la plus humiliante désolation quand Yon-Lug fut appelé à paraître devant la capricieuse et impatiente souveraine.

...Yon-Lug espoir suprême et suprême pensée !

Nous nous étions groupés derrière la porte entre-bâillée pour voir l'effet catastrophique qu'allait, selon toute évidence, produire sur la dame de Bijapour le répertoire du brave garçon qui, décontenancé par nos échecs précédents, marchait au supplice comme un martyr antique, les yeux au ciel et résigné d'avance à la dent des fauves. Il avait, heureusement pour lui, vidé trois bouteilles de champagne, ce qui lui donnait quelque assurance et ne nuisait pas encore à son équilibre. Il attaqua son programme par une sorte de balançoire qu'il avait lui-même baptisée : *Idiotie ou Idiot-Scie* et dont les couplets, extrêmement courts, se composaient de quatre vers. L'un d'eux, qui me revient en mémoire, donnera le ton de cette production simpliste :

Quand on n'a pas d' lumière,
Le mieux à fair', ma foi,
C'est d' prendre un réverbère
Et d' l'emporter chez soi.

Chacun de ces petits quatrains, qui eussent indigné Pibrac, était régulièrement suivi d'un refrain où Yon-Lug imitait le gloussement d'une clarinette, par une série de youp-you, you-you, youp-youp qui, sortant comme un vol de canards de cette barbe de prophète, ne laissaient pas d'être comiques. Ces onomatopées suraiguës, qui n'avaient de nom dans aucune langue, — chose fort heureuse en l'occasion, — plongèrent soudain la Begum dans de véritables convulsions d'hilarité. Ce que voyant, l'entourage de la souveraine crut devoir rire servilement et l'*Idiot-Scie* s'acheva au milieu des acclamations. Le barde chevelu voulut alors donner une note « supérieure » et attaquer sa fameuse ballade :

Les agents sont des brav's gens...

Mais, immédiatement, la Begum lui dépêcha son fidèle babou pour le prier de recommencer ces youp-youp, qu'elle ne se lassait pas d'entendre. Le brave garçon dut chanter sa balançoire cinq fois de suite. Après quoi, on lui fit savoir que son cachet était doublé et qu'il était, seul d'entre nous, prié de rester à souper, — quitte à refaire, après le repas, son imitation de clarinette. Nous nous retirâmes avec dignité, refusant avec hauteur d'emporter les bouteilles de vin dont le secrétaire de la Begum voulait absolument nous charger, mais emportant, par contre, sous une enveloppe parfumée, ce que je baptiserai le pansement de notre amour-propre blessé. Quant à Yon-Lug, on ne le revit pas de huit jours à son cabaret artistique : il avait passé ce temps à dilapider ses cinquante louis en d'autres cabarets qui n'avaient rien d'artistique, mais où les vins étaient à sa convenance. Quand je le rencontrai sur la promenade des Anglais, je lui témoignai toute la joie que m'avait causée son succès inattendu et je lui conseillai d'en fixer le souvenir dans un article qu'il pourrait intituler, à la manière de Jules Verne : *Les Cinq Cents Millions de la Begum.*

— Ma foi, me répondit le digne garçon, je le ferai, cet article, mais je l'intitulerai : *Les Cinq Cents Saint-Emilion de la Begum...*

XI

Le Prince de la Chanson : Xavier Privas

XAVIER PRIVAS se trouvait précisément à Lyon, lorsque nous débarquâmes dans sa ville natale, et son visage ami fut l'un des premiers que nous aperçûmes sur la place des Jacobins. Il nous fit, en poète et en archéologue, les honneurs de la cité de la Soie. Par lui, nous pénétrâmes jusque dans les demeures où les canuts, ces artisans-artistes qui ont fait la gloire de Lyon, continuent la tradition de leurs laborieux ancêtres et conservent le délicieux accent de Guignol.

Ceux de mes lecteurs qui ont atteint l'âge mûr se rappellent qu'en 1899, Xavier Privas fut élu par ses pairs prince des chansonniers. Il le fut à l'unanimité, et il en serait de même aujourd'hui, si l'on redemandait aux bardes montmartrois de se choisir un chef. Mais on sait que ces fonctions honorifiques confèrent l'inamovibilité. C'est là un privilège que la chanson partage avec la Cour des Comptes. Peu après, le poète fut décoré par le ministre de l'Instruction Publique, qui était Aristide Briand. Ce dernier rendait ainsi un juste hommage à l'œuvre du poète et au caractère hautement humanitaire de beaucoup de ses compositions. Ce titre de « prince » valut même à Xavier Privas des aventures dont se divertirent sa jeunesse et la nôtre et qu'on me permettra de rappeler.

▨

On me dira que ces souvenirs errent un peu sans ordre, de droite et de gauche, et vagabondent, sans respecter toujours l'ordre chronologique des événements. A cela, je répondrai, avec Charles Nodier, que la mémoire est volontiers diffuse quand elle remonte à travers le passé, le fil des jours écoulés, « trouvant tout bon pour se fixer, parce qu'il n'y a point de fait si mesquin, dans le fatras des réminiscences, qui n'ait été, en son lieu, une des pièces essentielles de la vie ou l'un des traits caractéristiques d'une époque ».

Donc, on venait de proclamer Privas « prince de la Chanson ». Toute la presse avait commenté, favorablement d'ailleurs, cette élection, et les revues de fin d'année la plaisantaient sans fiel. Le portrait du prince avait paru dans les illustrés, permettant au public de constater l'étonnante ressemblance qui existait alors entre le barde lyonnais et Anatole France. C'était au point que les étalagistes des quais s'y trompaient fréquemment. Comme Xavier Privas était, lui-même, un grand fureteur de boîtes à bouquins, les bibliophiles ambulants, qu'il avait beaucoup de peine à tirer de leur erreur, lui demandaient parfois des consultations. Bref, le chansonnier fut l' « homme du jour » pendant près de trois mois, ce qui constitue dans ce grand Paris, inconstant et fébrile, un joli record de durée. Cette vogue persistante devait frapper l'imagination des directeurs de théâtre et valoir à Xavier Privas des offres d'engagement qui ne tardèrent pas, en effet, à se produire.

▨

A ce moment, le music-hall qui venait de se bâtir sur les ruines du Cirque d'Eté — et qui est devenu, depuis, le théâtre Marigny — avait pour directeur un homme dont le nom est depuis longtemps oublié. Ce Bordenave avait été, à ses débuts, quelque chose comme garçon de bains, et sa culture intellectuelle se ressentait de son origine. Ses pataquès étaient célèbres. C'est lui qui répétait au décorateur qui lui soumettait la maquette d'une « fête à Venise » :

— Eclairez-moi ça, sapristi ! F..tez-moi des *lapandaires* partout.

Il affectait, dans les assemblées de directeurs, d'appeler Pedro Gailhard « mon cher Perdreau », ce qui mettait le fougueux Toulousain dans une « rogne » épouvantable. C'est enfin lui, je crois, et bien que le mot ait été attribué à d'autres, qui télégraphiait à une agence (laquelle n'arrivait pas à lui trouver des chanteuses suffisantes, sous le prétexte qu'il y avait « pénurie » dans ce genre d'artistes) : « *Envoyez Pénurie.* »

▨

Ce directeur n'eut pas plutôt lu dans les journaux que les chansonniers venaient de se donner un roi qu'il vit dans ce dignitaire imprévu une attraction de premier ordre pour son établissement. A ses yeux, le prince de la Chanson apparaissait comme une sorte de Bobèche hilare, de « comique gambilleur » et — pour tout résumer — de clown d'une espèce encore inédite. Il envoya donc, car il ne se dérangeait pas facilement, un de ses employés tâter Xavier Privas, qui, tout d'abord, refusa nettement l'offre directoriale. Mais si l'on veut songer à ce que représentait alors une somme de trois cents francs, qui en font plus de mille aujourd'hui, on jugera de la perplexité du poète quand l'émissaire abattit comme un atout maître l'offre éblouissante de quinze louis par soirée, — et ce pour une période d'un mois, « renouvelable ». Privas demanda à réfléchir et soumit le cas aux camarades : Sécot, Varney, Georges Baltha et le compositeur Lassailly, qui venaient de fonder avec lui le *Cabaret des Arts*. Tous lui conseillèrent d'accueillir favorablement les offres d'Artaxerxès, sous la condition, bien entendu, que les premiers quinze louis seraient consacrés à un « gueuleton commémoratif »... Deux jours après, l'auteur de la chanson des *Heures* et du *Noël de Pierrot* débutait sur la vaste scène du music-hall...

▨

L'établissement dans lequel le prince des chansonniers allait se produire, muni d'un large pourtour où pérambulaient d'accueillantes promeneuses, était, à cette date, surtout un rendez-vous d'étrangers. Ce qui se déroulait sur le « plateau » n'était pour ces gens qu'une partie bien accessoire du spectacle. Quelques attractions acrobatiques retenaient seules, de-ci de-là, l'attention de ce public de métèques, que sollicitaient, par ailleurs, les nombreux bars répandus dans le promenoir. C'est devant cet auditoire singulier que, courageusement, Xavier Privas, qui s'accompagnait lui-même, vint prendre place devant son piano et que, tandis que, du cintre, on lui projetait en pleine figure un aveuglant faisceau de lumière, il attaqua l'une de ses plus délicieuses chansons, dont le dernier couplet vibre encore dans ma mémoire :

Livre toi donc, amie, aux caprices des songes
Qui pour toi vont ouvrir leurs édens enchantés,
Car ici-bas, vois-tu, mensonges pour mensonges,
Les rêves sont plus doux que les réalités.

▨

Tandis que s'envolaient ainsi les strophes ailées et sentimentales du poète, une troupe de poneys, qui venaient, dans le numéro précédent, d'exécuter sur la scène-piste des exercices divers, s'ébrouaient avant de regagner leur écurie et l'on entendait, comme au dernier acte de *Faust*, ces intéressants quadrupèdes

De leurs pieds sonores
Frapper le pavé...,

tandis que deux otaries savantes, qui devaient succéder au prince des chansonniers dans l'ordre du programme, préludaient à leur apparition par ce cri rauque qui leur est particulier et qui donnerait à croire que les phoques sont tous atteints de laryngite congénitale.

Ces bruits, que n'arrivait pas à couvrir la voix cependant généreuse du chansonnier, ne constituaient déjà pas un accompagnement agréable. Ajoutez à cela que les rastaquouères et les péripatéticiennes du pourtour n'étaient guère à même d'apprécier les perles ainsi répandues devant eux.

Ce public spécial avait cru, d'abord, que le personnage en habit noir qui venait de s'asseoir, gravement, devant le clavier, allait faire le double saut périlleux par-dessus son instrument, plonger dans le couvercle machiné du piano et sortir par la table d'harmonie, à la manière de Grok. Il fut plutôt déçu en l'entendant exprimer des sentiments et des états d'âme auxquels il n'était pas fichu de comprendre goutte. Au bout d'un instant, tout ce joli monde fut, non pas conduit au dépôt, mais conduit par son instinct à se réfugier dans les bars du déambulatoire comme en un lieu d'asile contre ce flot débordant de lyrisme...

▨

Cependant, l'impresario avait suivi du fond de sa loge directoriale l'aventure de son pensionnaire. L'ancien garçon de bains, bien qu'il eût fait une jolie fortune dans le commerce du music-hall, savait néanmoins calculer, et la pensée qu'il allait avoir à verser, pendant un

mois, trois cents francs par jour pour un numéro qui ne « rendait pas » lui était particulièrement douloureuse. Il alla trouver Xavier Privas et lui fit valoir qu'il « vaudrait peut-être mieux », qu'il « serait sans doute préférable » de rompre son contrat. Malheureusement, il tomba, comme on dit aujourd'hui, sur un bec de gaz. Avec son sourire le plus aimable, le prince lui fit cette réponse conforme à la saine raison :

— Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher.

Et il lui tourna le dos.

Alors, le Bordenave des Champs-Elysées mit en œuvre tout un monde de vexations machiavéliques pour dégoûter le chansonnier de ce qu'il appelait pittoresquement son « travail ». Ce fut une suite de petites saletés et de menues persécutions dont, au reste, l'olympienne sérénité de Xavier Privas ne s'émut jamais. D'abord, de la situation de vedette qu'il occupait primitivement, l'auteur des *Chimères* se vit ramener à une place moins avantageuse. Bientôt, on le fit passer en numéro hors série, ou plutôt on l'escamota comme une muscade entre la petite marche-ouverture de l'orchestre et une « gommeuse à voix » qui était devenue complètement aphone. A cette heure, la salle était à peu près vide, et les ouvreuses — qui, elles, du moins, comprenaient le français et savaient par cœur les chants du poète — lui composaient un auditoire réduit, mais beaucoup plus intéressant que l'autre. Ce truc n'ayant pas réussi, on donna au prince, comme voisin de programme, un montreur de chiens savants, dont les sujets aboyaient avec fureur dix minutes avant leur entrée en scène. A cette meute, le directeur adjoignit même des sonneurs de trompe qui répétaient dans la coulisse leurs fanfares de chasse, tandis que le chansonnier déroulait ses strophes harmonieuses... Sous prétexte, enfin, de préparer les agrès destinés aux gymnastes, on laissa choir autour du barde irréductible des cordages, des trapèzes volants et jusqu'au filet protecteur qui, certain soir, l'enveloppa complètement, lui et son piano, dans ses mailles, comme le lion de la fable. Aucune de ces mille et une vexations n'altéra la robuste bonne humeur du poète, et toute la cautèle du mercanti théâtral se déploya en pure perte.

Des hauteurs de Montmartre, nous suivions, prodigieusement intéressés, ce duel où, contrairement à la tradition, ce fut la Muse qui triompha de l'homme d'affaires. Le jour de son départ, Privas eut même l'ironie charmante de demander à son directeur si, comme il pouvait le faire, il désirait prolonger la durée de son contrat. L'ancien masseur faillit en tomber comme une masse.

Je dois ajouter que, sur la Butte sacrée, le prince des chansonniers faisait de cette fortune inattendue le plus noble usage, se laissant « taper » avec bonté par les « copains un peu gênés », tenant table ouverte et recevant des artistes avec le faste généreux d'un Médicis ou d'un cardinal Bembo. Par un surcroît de chance, un cocher-poète, qui conduisait, pendant le jour, un médecin dans son coupé de grande remise, offrit à Xavier Privas de le promener de sept heures à minuit, moyennant une rétribution des plus modestes. Le fait qu'un chansonnier avait ainsi sa voiture « au mois » fit une énorme sensation de la place Pigalle à la place Blanche. Tous les soirs, une foule se formait devant le *Cabaret des Arts* pour voir partir dans son équipage le prince de la Chanson, emmenant — car c'était le printemps — vers les frondaisons du Bois autant de camarades que les ressorts du véhicule en pouvaient supporter...

Les jours que la Compagnie du Chat-Noir passa dans la seconde ville de France furent des jours heureux; c'est dire qu'ils n'ont pas d'histoire et qu'aucun incident digne d'être relaté ne les troubla. Puis, ce fut l'exode vers Roanne, Saint-Etienne, et la descente sur le Midi, avec arrêt à Valence, la ville des courants d'air et de Bonaparte, lieutenant d'artillerie. Bref, la vie errante nous reprit avec son mouvement endiablé d'arrivées tumultueuses, de départs hâtifs et de changements de trains..., vie de nomades dont s'accommodaient notre amour des aventures et notre goût juvénile des horizons nouveaux...

Xavier Privas, d'après un dessin de Jean Tild.

L'existence d'une troupe en tournée n'est, en somme, pas dénuée d'agrément, pourvu que l'organisateur ait bien calculé les étapes et n'oblige pas la caravane à sauter d'un bond de Dunkerque à Vichy ou de Grenoble à Cherbourg. C'est un art où le fameux Baret est passé maître. Mais à cette époque Baret n'exerçait pas encore.

Heureusement, Rodolphe Salis avait trouvé dans sa femme une organisatrice de tout premier ordre et qui le secondait admirablement. M^me^ Salis tenait toute la correspondance formidable que peut exiger la préparation d'une expédition de deux mois à travers la France, la Belgique et la Hollande. Ses itinéraires — et je ne crois pas être contredit sur ce sujet par Baret lui-même — étaient des modèles du genre. Tout se faisait donc aisément, sans fatigue excessive, et, bien que cette réflexion ne soit pas, à première vue, des plus galantes, j'ajouterai que l'absence totale, dans notre troupe, de l'élément féminin facilitait encore les choses. J'entends par là que les *impedimenta* de toutes sortes auxquels ne saurait renoncer une femme en voyage nous étaient épargnés et que les exercices de mobilisation que constituaient nos départs et nos arrivées s'effectuaient avec une rapidité et une régularité toutes militaires...

Oh! ces départs au petit jour, dans la gare à peine éveillée! Le café au lait tiède servi dans le buffet, qui vient de s'entr'ouvrir, par les garçons aux yeux encore gros de sommeil! L'odeur appétissante des croissants chauds et cet air, cet air vif du matin dont la fraîcheur ranimante semble chasser tous les soucis, toutes les fatigues de la veille et présager des lendemains de bonheur et d'espoir! La petite ville où tout repose encore, la ville endormie où le soleil qui se lève vient dorer le faîte des arbres du mail!

Et les toits répandant de charmantes
[fumées !

L'attente sur les quais, par groupes joyeux où l'on échange ses impressions sur le confortable des hôtels et la qualité des spectateurs!... L'apparition, à l'ultime seconde, du pianiste-accompagnateur (pourquoi les musiciens sont-ils toujours en retard et n'appliquent-ils qu'à leur art la régularité et l'exactitude métronomiques? Mystère que je ne me charge pas d'approfondir) !... L'entrée en scène, enfin, de la locomotive qui paraît toujours devoir dépasser la station, tant elle arrive en vitesse, à cause de l'interminable convoi qu'elle traîne à sa suite..., la lourde machine qui vous envoie au passage le souffle brûlant de sa respiration!... Et puis le départ, l'adieu, ou plutôt l'au revoir, lancé par les fenêtres des wagons à la brave cité provinciale qui ne nous laisse qu'un souvenir agréable et reconnaissant, — puisque nous n'avons pas eu le temps, amants volages, de nous lasser de ses charmes à peine entrevus!... Le paysage, enfin, toujours neuf, même lorsqu'il réédite celui de la veille, parce que l'aube naissante y met ses jeux de lumière et qu'une aurore ne ressemble jamais à une autre aurore!... Tout cela, fort heureusement, compose, dans la vie des comédiens ou des chansonniers errants, des sensations d'une qualité rare et qu'on se plaît à évoquer quand la grand'ville nous a repris dans son étau. Le vers mélancolique de Charles Cros est probablement l'expression de ce sentiment et de ce souvenir :

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares...

XII

Le Commis Voyageur Antoine Brun

Numa Blès, ou le Triomphe de la Vache Enragée sur le Veau Gras

SI LE DÉPART s'opérait dans la hâte d'un joyeux tumulte, le voyage même de la caravane chansonnière s'effectuait, en revanche, dans un calme reposant. A peine le train démarrait-il que chacun s'arrangeait de son mieux et selon ses goûts, pour passer les quelques heures du trajet. Rodolphe Salis et Goudezki, qui se couchaient toujours fort tard et préféraient, la plupart du temps, ne pas se coucher du tout, réparaient, en cette occasion, la fatigue des nuits blanches. Ils s'étendaient sur la première banquette venue, rabattaient sur leurs yeux les ailes de leurs larges feutres et tombaient instantanément dans un sommeil de plomb, dont nous avions beaucoup de peine à les tirer à l'arrivée. Vincent Hyspa, soigneux et méthodique, se préparait, dans le coin qu'il avait choisi, une installation confortable. Montoya, bien qu'il eût regagné comme nous sa chambre d'hôtel en sortant du théâtre, et bien qu'il y eût « fait » prosaïquement sa nuit, nous laissait sous-entendre qu'il avait dû se rendre à des rendez-vous qu'avaient implorés de lui de ferventes admiratrices. Il se plaignait même — mais faiblement — de l'insistance de ces dames.

— Elles sont trop! disait-il.

Là-dessus, il s'offrait à nous lire son dernier sonnet, sa dernière pièce en vers, sa gazette rimée du *Courrier Français* et à peu près tous ses poèmes. Cette menace déterminait généralement une fuite prudente, un essaimage préventif de tous ses camarades vers les compartiments voisins. Resté seul et sans se formaliser davantage de cette panique malséante, le bon chansonnier, disposant l'un sur l'autre les matelas des deux banquettes, s'allongeait sur l'épaisseur reposante de cette double literie. Deux minutes après, profondément endormi, il commençait — pour ne l'achever qu'au point terminus du voyage — un concert de ronflements qui eussent fâcheusement désillusionné, si elles avaient pu entendre ce formidable solo de trombone, ses adoratrices éthérées.

Mais le héros, le *deus ex machina* des trajets en chemin de fer, l'homme providentiel de nos voyages était assurément le barytonpoète et placier en vins Antoine Brun. Le spirituel Bordelais avait sur nous cet avantage qu'il était, en matière de déplacements, un véritable professionnel. Entendez par là que, depuis près de quinze ans, il était Voyageur, par un grand V, *voyageur de commerce*, et qu'il appartenait à l'importante corporation des commis voyageurs. Il possédait toute la série des papiers, des cartes spéciales et des petites brochures qui permettent à ces messieurs les « représentants » de bénéficier, dans leurs éternelles pérégrinations, de multiples avantages. Ces avantages, au reste, l'excellent camarade n'entendait pas les garder pour lui seul, et quand nous arrivions à l'hôtel, après avoir exhibé ses pièces d'identité, il ajoutait, en nous montrant du geste à la caissière :

— Ces messieurs sont de la représentation.

Cette phrase magique était cause que l'on nous appliquait des tarifs légèrement réduits et des traitements de faveur. Aussi suivions-nous fidèlement notre guide bordelais dans les caravansérails qu'il nous indiquait et qui étaient toujours les meilleurs. Parfois, quand nous quittions le Grand Hôtel du Globe et des Etrangers Réunis, le patron glissait sournoisement à Brun :

— Mais... ces messieurs sont ceux que j'ai entendus hier, au théâtre... Pourquoi me les avez-vous présentés comme des voyageurs de commerce?...

— Pardon! répliquait le baryton-poète, je vous ai dit qu'ils étaient de la représentation... J'ai seulement oublié d'ajouter : théâtrale...

Nul ne connaissait comme Antoine Brun l'art de lire ce grimoire qui s'appelle *L'Indicateur des Chemins de Fer*. Il se débrouillait dans cet algèbre avec l'aisance d'un Henri Poincaré. Il semblait qu'il fît dire à ce Livret Chaix ce qu'il voulait y trouver. Jamais il n'était pris de court. Il découvrait des trains insoupçonnés, des horaires prodigieux, il composait des trajets inespérés, raccourcissant le voyage de deux heures, réduisant au minimum les changements de trains et les attentes énervantes dans les petites gares de croisement. Etions-nous menacés d'un voyage de nuit, — et cela par la bouche même d'un chef de gare, — il démontrait à cet oracle galonné que nous pouvions bénéficier d'un train du matin qui devait être formé le lendemain à propos d'une foire ou de l'ouverture de la chasse, et qui n'existait *que ce1 unique jour de l'année*... Quant aux buffets, il en connaissait toutes les ressources, nous signalait ceux où la bière était tiède et le vin aigrelet. Il en était arrivé à savoir l'heure exacte passé laquelle le café n'était plus buvable à Pont-sur-Marne ou à Saint-Amadour. Jamais il ne se trompait sur la station où nous trouverions — enfin! — les journaux de Paris. Une erreur se produisait-elle, il démontrait preuves en main, au fonctionnaire de la ligne, que c'était *L'Indicateur* qui nous avait trompés et que, soutenu par la puissante Association des Voyageurs de Commerce, il allait intenter un procès à la Compagnie. Sur quoi, l'employé à casquette, soucieux d'éviter « des histoires », nous embarquait dans un train de luxe, voire dans un « international », et n'hésitait pas à faire ajouter un wagon de voyageurs au premier convoi de marchandises susceptible de nous amener en temps voulu, à destination.

Enfin, la grande expérience de notre camarade nous évitait, à la sortie de la gare, la terrible « marinade » dans l'atmosphère étouffante des omnibus d'hôtel. Ces derniers vous laissent, en général, cuire sous le soleil de feu d'une place de province, tandis que le cocher n'en finit plus de charger une invraisemblable quantité de ces malles d'échantillons que les placiers appellent des « marmottes ». Cette insupportable attente, les voyageurs l'éviteraient, s'ils se doutaient une seconde que l'hôtel est exactement à cinq minutes, à pied, de la station. Mais ces victimes ne le savent pas, et les employés ont grand soin de ne jamais leur révéler cette particularité.

Comme il est juste, nous ne décidions rien, en matière de logement, de nourriture ou de café, sans en avoir référé à l'oracle girondin. Brave et cordial Antoine Brun, dont la carrière mouvementée, après avoir traversé le commerce, la littérature, le théâtre, la chanson et même l'industrie, s'acheva, en 1916, au célèbre Chapon-Fin de Bordeaux, dont, en 1915, l'illustre Mandiondo lui avait confié la gérance!

De même que nous avions trouvé Privas à Lyon, nous allions rencontrer, à Marseille, le poète Numa Blès, qui devait, plus tard, en 1903, fonder avec moi *La Lune Rousse*, — ce *Logiz* où nous réussîmes à garder un peu de la flamme précieuse et de l'âme du Chat-Noir.

Ce n'est pas sans une émotion bien excusable que je parle ici de ce collaborateur qui me remplaça chez Salis en 1894, et avec qui, de cette date jusqu'en 1913, j'ai écrit tant de chansons, de pièces d'ombres et de revuettes. Je revois toujours la haute et mince silhouette de ce grand bohème au teint mat et aux cheveux de jais, dont l'indomptable ardeur méridionale et la culture de parfait lettré m'ont si vaillamment soutenu. Sa foi dans l'avenir de Montmartre et dans la pérennité de la formule « salistique » égalait presque celle de Salis lui-même. Il avait contribué à fonder à Marseille, en 1891, un cabaret artistique — heureuse réunion de littérateurs et de chansonniers locaux — qui s'appelait déjà la Lune Rousse et qui possédait même un journal dont les numéros, aujourd'hui introuvables, contiennent de fort jolies choses.

Ce cabaret, Numa Blès avait dû s'y intéresser en cachette et en prenant mille précautions pour dissimuler aux yeux des siens une occupation aussi scandaleuse.

Il appartenait, en effet, à une famille des plus honorables, mais aussi des plus étroitement dévotes de Marseille. Si l'on avait su chez lui que, sous le pseudonyme de Numa Blès, le jeune étudiant, dont on espérait faire un prêtre, fréquentait de pareils milieux, il y aurait eu, comme on dit, du vilain. Il y en eut, d'ailleurs, lorsque, à la suite d'un événement qui mérite d'être rappelé, la famille du chansonnier découvrit enfin le pot aux roses...

Sans se douter — Seigneur! — que son fils s'était pris d'une telle passion pour la littérature montmartroise, le père de Numa Blès remarquait, néanmoins, chez son fils, quelque chose qui l'inquiétait pour son avenir sacerdotal.

C'était un homme aussi autoritaire qu'énergique et qui n'admettait point qu'on discutât les ordres du chef de famille. Il décida que le futur abbé partirait immédiatement pour un séminaire qui se trouvait sur la frontière italienne, aux environs de Vintimille. On vit donc, un beau matin, le jeune Numa, vêtu de la soutane des néophytes, prendre le train à la gare Saint-Charles et se diriger, sans chercher à dissimuler ses regrets, vers de plus édifiantes destinées. Fils obéissant, le chansonnier demeura six mois sous la coupe de graves ecclésiastiques, qui firent de leur mieux pour en faire une gloire de l'Eglise, — six mois pendant lesquels, avec la vive intelligence qu'il possédait, cet autre Des Grieux s'assimila toute une instruction religieuse qui devait laisser quand même une empreinte dans son cerveau.

Plus tard, je l'entendis souvent, en effet, discuter avec le terrible Léon Bloy, qu'il hébergeait fréquemment, de la façon dont les curés des paroisses parisiennes disaient leurs messes et s'associer, en toute connaissance de cause, aux critiques que le « *Mendiant Ingrat* » se plaisait à leur adresser, — avec quelle truculence d'expressions!

▨

Malheureusement pour les projets paternels, le séjour de Numa Blès au séminaire s'acheva dans une catastrophe. Le Père directeur ne tarda pas à observer chez ce jeune homme des distractions alarmantes, et cet autre abbé Lanteigne crut de son devoir de suivre de plus près les faits et gestes de cet élève intelligent, certes, mais dont la pensée semblait errer ailleurs. Il explora le pupitre où Numa Blès entassait des papiers mystérieux. La première chose qu'il y trouva fut une petite brochure qui n'était autre que la *Phryné*, de Maurice Donnay. Inutile d'ajouter que l'abbé ignorait jusqu'au titre de ce petit chef-d'œuvre de fantaisie et de grâce amoureuse. Il ouvrit donc la brochure...

Le malheureux Père directeur eut comme la vision soudaine du Diable... avec tout son noir cortège de péchés mortels. Il referma brusquement le petit volume et le mit dans sa poche.

▨

Cependant, un papier où des vers étaient tracés de la main même du jeune lévite attira son attention... Il y jeta un œil effrayé et put lire ces tercets :

Puis, quand, pour la folle équipée,
Vient la séduisante poupée...,
Comme aurait dit François Coppée,

Qu'ils sont doux à nos sens grisés,
Qu'ils sont doux les premiers baisers
A travers la voilette — osés...

Ces vers charmants de son élève — car c'était bien là, hélas! l'œuvre et l'écriture du jeune prestolet — mirent le comble à la colère du digne ecclésiastique. Sa décision fut vite prise. Un quart d'heure après, il faisait venir dans son bureau le poète-séminariste.

— Monsieur, dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique, vous ne pouvez pas rester dans cette maison. Il y a un train pour Marseille à cinq heures. Vous le prendrez.

— Mais..., essaya d'articuler le coupable... Qu'ai-je fait pour...?

— Voici qui me dispense de vous répondre, fit le Père directeur.

Et, du geste, il lui montra, sur un guéridon, la brochure de *Phryné*, qui étalait, parmi des livres de piété à reliures grises, le jaune éclatant et subversif de sa couverture...

Numa Blès, accablé, courba la tête.

— Vos bagages sont faits, reprit le prêtre. Le préfet des études va vous conduire à la gare. Il est inutile que vous revoyiez des camarades pour qui vous ne sauriez être qu'un sujet de honte et de scandale. J'oubliais. Vous remettrez ce pli que je vous confie à M. votre père. Allez, monsieur!

▨

Le soir même, Numa, encore revêtu de l'habit du séminaire, frappait à la porte de la

Numa Blès, par C. Léandre.

maison familiale. Je vous laisse à imaginer la réception qui lui fut faite. Son père, je l'ai dit, était aussi violent qu'inflexible. Dès qu'il eut lu la missive du Père directeur :

— Approche, dit-il à son fils.

Et, d'une main vigoureuse, il appliqua sur le visage de ce garçon de vingt ans une gifle terrible, une gifle inoubliable, une gifle à tuer un homme.

— Et maintenant, ajouta-t-il, va-t'en! Je te chasse.

Evidemment, cette parole était cruelle. Mais, comme le constate la chanson,

Ce sont des choses qu'on dit
Et qu'on ne fait pas...

Le père, irrité, s'attendait à une brusque amende honorable, à une chute sur les genoux, à des implorations désespérées. Il n'oubliait qu'une chose : c'est que son fils tenait de lui le même caractère de sauvage énergie. Numa Blès, qui ne me parlait encore, quinze ans plus tard, de la giroflée paternelle qu'avec des larmes dans les yeux, eut une rébellion de tout son être.

— C'est bien, fit-il, je m'en vais.

Là-dessus, sans hésiter, et malgré les lamentations de tous les siens, il gagna la rue et disparut dans la nuit. Il courut chez un de ses camarades de la « Lune Rousse » marseillaise, lui emprunta un costume laïque et la somme strictement nécessaire pour son voyage à Paris. Le lendemain, il débarquait à la gare de Lyon, courait droit à ce Montmartre dont le mirage l'attirait depuis si longtemps, et, seul dans cette grande ville où il ne connaissait personne, il s'affalait sur un banc de l'avenue Trudaine. Il avait devant lui l'avenir et, dans sa poche, trente-cinq centimes...

Il considéra longuement, d'un œil amusé, le spectacle nouveau pour lui du Paris qui s'éveille. Devant lui, les rues escarpées grimpaient vers le sommet de la Butte où le soleil naissant teintait de rose les coupoles, encore trop blanches à cette époque, de la basilique, — sœur jumelle et byzantine de sa cathédrale phocéenne. Des groupes de noctambules regagnaient à regret leurs demeures. Un peu plus loin, vers la place Pigalle, rutilait, vieux souvenir, le bariolage du marché aux modèles. Italiens et Italiennes offraient là aux rapins du quartier le choix complet des modèles classiques, depuis le bambino aux cheveux frisés jusqu'au Père Eternel à barbe neigeuse, et depuis la Vierge botticellesque jusqu'à la brune et impudente chanteuse des carrefours napolitains...

Ces tableaux enchantaient le regard de l'ex-séminariste. Ils devenaient pour lui le décor merveilleux où allait se dérouler l'existence qu'il avait rêvée. A ce moment, il s'aperçut qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

▨

Avec les sept sous qui constituaient toute sa fortune, on pouvait, dans ces temps abolis, s'offrir une tasse de chocolat et un large quignon de pain frais et blanc. Il s'offrit l'un et l'autre sous une porte cochère et, débarrassé enfin de tout souci d'argent,

Léger d'esprit et de pochette,

il reprit sa promenade à travers le Montmartre des poètes, des artistes, des midinettes et des gueux. Il s'arrêta longuement devant le Chat-Noir, dont les garçons venaient d'ouvrir toutes grandes les larges fenêtres, regardant de loin, avec une sorte d'ivresse, les toiles de Willette, le vieux lutrin à l'aigle d'or où s'étalait un dessin de Caran d'Ache et les mille et un croquis suspendus aux murailles. Quand il en eut assez de cette contemplation, il monta vers le Sacré-Cœur, il erra dans l'antique village, anachronisme vivant, qui étalait au-dessus de la cité moderne ses ruelles inégales, ses jardins herbeux et ses masures de banlieue. Cette flânerie le conduisit jusqu'au soir. Alors, il regagna le boulevard où éclataient les mille fanfares de la fête de Montmartre. La faim recommençait à le tenailler. Il se grisa du bruit des musiques foraines et des mugissements des orchestrions; puis, finalement, quand ces bruits s'éteignirent, il sentit qu'un sommeil irrésistible le gagnait. Dans les larges caisses que les forains suspendent sous leurs voitures, il vit que des vagabonds comme lui, pourchassés de banc en banc par les gens de police, trouvaient, çà et là, un refuge, et parvint à s'étendre dans un de ces dortoirs suspendus dont le gardien (un brave épagneul) ne montra les crocs que pour la forme.

La nuit était chaude. Il dormit d'un trait jusqu'à l'aurore. Alors, il se leva, trouva devant lui une wallace accueillante, but trois larges gobelets d'eau fraîche et se débarbouilla sommairement au filet de la source municipale. Il repartit ensuite vers l'inconnu et traîna ses guêtres jusqu'à la tombée de la nuit.

A ce moment, son estomac poussa, si j'ose dire, un si terrible cri d'alarme, qu'il décida d'agir. Un de ces cabarets qui poussaient dans Montmartre comme autant de rejetons autour du chêne chat-noiresque étalait sous ses yeux sa façade peinte. Cette boîte pittoresque s'appelait « Les Eléphants », et elle avait pour directeur le chansonnier Eugène Lemercier. Numa Blès s'enhardit à pousser l'huis de cet établissement et trouva précisément Lemercier, qui veillait aux préparatifs de sa soirée « artistique et littéraire ».

— Monsieur, dit-il avec un léger tremblement, vous n'avez pas besoin d'un chansonnier?

Eugène Lemercier regarda ce grand diable, cet enfant du Midi dont le type et l'accent, les cheveux noirs, plats et luisants, faisaient un contraste frappant avec son type à lui, exclusivement montmartrois et représentatif du « Titi » parisien. Sans doute l'examen fut favorable, car, après l'avoir prié de lui dire un de ses poèmes, il l'engagea séance tenante.

— Seulement, ajouta-t-il, nous débutons, les temps sont durs. Je ne peux vous assurer que cinq francs par soirée..

Et, tout à coup, le chansonnier des « Eléphants » s'arrêta. Numa Blès venait de s'affaler sur une chaise; une pâleur affreuse accusait encore la matité de son teint. Il était à bout de forces.

Lemercier, qui avait la perspicacité charitable de son cousin Gavroche, comprit le pourquoi de cette syncope. Il fit boire au jeune transfuge marseillais un porto qui le ranima. Après quoi :

— Vous serait-il agréable, fit-il, que je vous donne vos cent sous d'avance? Bien. Alors, les voici... Allez dîner... Il y a en face, chez la mère Pelletier, un endroit où l'on mange de bonnes tripes... Soyez là, bien exactement à neuf heures.

Numa Blès sortit du cabaret des Eléphants, transfiguré. Montmartre, Paris, le monde étaient à lui!... Un an plus tard, il me remplaçait chez Salis et, dix ans après, nous fondions la Lune Rousse. En 1913, le fils maudit possédait une ravissante maison de campagne à Pomponne, une bibliothèque célèbre dans Montmartre et un compte en banque assez éloquent. Ce fut même ce qui lui permit d'adoucir les derniers ans du père inflexible qui l'avait chassé.

Je regrette que cette histoire ressemble si peu à l'admirable parabole de l'Evangile et qu'elle soit même tout le contraire de l'Enfant Prodigue, mais je n'y puis rien.

XIII

Rodolphe Salis à Marseille

Représentations Mouvementées

C'EST A MARSEILLE que j'ai vu se manifester le mieux l'autorité de Salis sur le public. Il est vrai que ce public représentait l'élite de la ville. La tourbe cosmopolite qui s'agite autour du vieux port et les *nervi* des bars phocéens n'auraient rien compris à cet échantillonnage de l'esprit montmartrois. Les spectateurs habituels de nos séances appartenaient à ce haut commerce marseillais, à demi parisien de goûts et d'habitudes, et qui se pique d'autant plus d'atticisme que les noms grecs y sont nombreux. De plus, la cité de Puget et de Monticelli a toujours possédé un imposant noyau d'artistes à qui notre spectacle avec son atmosphère d'atelier ne pouvait déplaire.

Tout de même, quand, le soir de nos débuts sur la scène des Variétés, je vis qu'à neuf heures — heure fixée pour le lever du rideau — Salis était absent et que la salle commençait à s'échauffer, je conçus quelques inquiétudes. L'exactitude est la politesse des rois, et elle était toujours, en pareil cas, celle du sire de Chat-Noirville. Il ne supportait jamais une attitude ou une interpellation déplacée chez nos auditeurs, et personne, je crois, n'a su clore le bec, avec plus d'à-propos et d'esprit, aux interrupteurs et aux plaisantins, mais il tenait, de son côté, à déployer à l'égard des spectateurs une courtoisie presque exagérée. Ce retard inexplicable autant que malencontreux risquait d'impatienter ces Méridionaux à la cervelle chaude, venus d'abord dans les meilleures dispositions et qui s'étaient mis à faire, comme dans *L'Etourdi* de Molière :

Un bruit, un trique-trac de pieds épouvantable.

La demie de neuf heures sonnait quand Rodolphe parut dans le vaste guignol qui servait à la fois de cadre aux pièces d'ombres et de paravent aux chansonniers. Une bordée de sifflets l'accueillit; un chœur de : « Hou! Hou! » s'éleva, coupé de cette exclamation mille fois répétée, *avè l'assent du pays* :

— Il est *trannte!* Il est *trannte!*

Il était, en effet, neuf heures *trannte*, et même plutôt *quarannte*. Cependant, Salis, que rien ne démontait, au lieu d'attaquer sans tarder son boniment d'ouverture, s'assit délibérément sur le tabouret du piano, toisa de son regard d'aigle la foule hurlante et, profitant de la petite accalmie produite par son arrivée, tira sa montre, y jeta un coup d'œil et déclara avec la plus grande tranquillité :

— Messieurs, j'attends qu'il soit neuf heures...

Cette bravade lui valut aussitôt mille protestations indignées. Des bras se tendaient menaçants. Un vol de petits bancs imminait dans l'espace, quand Rodolphe se leva enfin et, d'une voix tellement impérieuse et dom... trice que le silence se fit du coup, il articula cette phrase que le Roi-Soleil n'eût pas inventée :

— Il sera neuf heures QUAND JE LE VOUDRAI!...

La stupeur du public oscilla un moment entre le cri de colère et le franc éclat de rire. C'est à ce dernier parti que se rallièrent les Marseillais, faisant en cela preuve d'esprit. Et la représentation commença.

C'est à Marseille encore que je vis l'illustre bonisseur montmartrois se tirer à merveille d'une catastrophe dont la faute remontait, cette fois, à ses machinistes. Ceux-ci n'étaient autres, comme on sait, que les garçons mêmes de son cabaret. C'était à eux qu'incombait le soin de préparer à l'avance, et dans l'ordre du programme, tout le matériel en zinc découpé des pièces d'ombres. Ce jour-là, Jolly, leur chef, s'était trouvé en proie à un malaise auquel une ingestion immodérée de bouillabaisse n'était certes pas étrangère. Le docteur l'avait consigné à la chambre et nos deux gaillards s'étaient trouvés livrés à eux-mêmes. Or, ces braves gens, qui, à Paris, se montraient ordinairement sobres, considéraient sans doute qu'en voyage, l'intempérance était de rigueur. Quand nous arrivâmes au théâtre des Variétés, nous les trouvâmes, l'un et l'autre, dans l'état auquel la bourrique à Robespierre doit une regrettable célébrité. Néanmoins, et bien qu'assez mal assurés sur leurs jambes, ils se livraient à leur occupation habituelle, qui consistait à ranger sur des tables le contenu des caisses que nous transportions avec nous.

Or, ces caisses étaient bien affectées à des pièces déterminées : celle-ci au *Sphinx*, celle-là au *Roy Débarqué* de Louis Morin, cette autre encore à *L'Enfant Prodigue* et à *L'Age d'Or* de Willette. Enfin, trois gigantesques édifices de bois recélaient dans leurs flancs monstrueux les vingt-deux décors et l'armée innombrable des figurines de Caran d'Ache, — c'est-à-dire l'inoubliable *Epopée*. C'étaient là les œuvres capitales, les « morceaux de résistance » du programme. Mais les pièces qui ne comprenaient qu'un décor et quelques personnages, celles que Salis utilisait comme levers de rideau, gisaient dans une boîte spéciale, avec les ombres de *Pierrot Pornographe* et de *La Marche à l'Etoile*. On leur adjoignait aussi quelques maréchaux de France et deux batteries d'artillerie attelée, qui ne paraissaient qu'aux grands jours dans l'espèce de prélude que Caran avait composé pour sa fresque napoléonienne et qu'il intitulait : *La Revue de la Garde au Carrousel*.

Par quelle suite de circonstances nos deux machinistes avaient-ils, au lieu de les disposer dans l'ordre de leurs numéros, fait de tous ces découpages, une salade épouvantable? On ne le devine que trop! Par malheur, quand Salis parut, il ne vit que les « zincs » étalés comme de coutume et les deux compères qui attendaient à leur poste, en proie à une douce hébétude, que le « patron » commençât.

Justement, le tonitruant Rodolphe offrait comme « première entrée », aux amateurs marseillais, mieux qu'une rapide pochade, la ravissante fantaisie : *Pierrot Pornographe*, où le crayon de Louis Morin tirait une spirituelle vengeance des rigueurs d'une censure alors trop prompte à s'alarmer et dont Willette et lui-même avaient connu les persécutions. C'était l'odyssée d'un peintre : Pierrot, qui, pour quelque croquis un peu osé, se voyait, sous l'inculpation d'outrage aux bonnes mœurs, arrêté, jugé, condamné et conduit à la potence!

Adspice Pierrot pendu!

Fort heureusement, les juges, auxquels l'artiste avait donné les silhouettes reconnaissables de feu Bérenger et des éminents moralistes Jules Simon et Frédéric Passy, se prenaient d'une vive sympathie pour Colombine, la madrée compagne du délinquant. Ils la lui témoignaient d'une façon qui ne laissait aucune place à l'équivoque, et l'alerte commère, se jouant des Brid'oisons enamourés, délivrait son pâle camarade et s'enfuyait avec lui à la barbe du bourreau, des chats fourrés et des exempts. Salis présentait cette histoire dans un boniment étincelant, plein d'improvisations savoureuses et d'allusions aux événements du jour. Il débutait, avant que le minuscule rideau du théâtre d'ombres fût levé, par une biographie de l'auteur, dans le genre de celles que nous offrent *La Vie des Peintres Célèbres* et autres compilations anecdotiques.

— Luigi Morini, disait-il, dont nous avons fait Louis Morin, fut un célèbre peintre vénitien du XV^e^ siècle, élève du Titien et de « Mossieu » Carolus Duran. Banni en 1526 par le Conseil des Dix, qui l'accusait de vouloir marier la République de Venise avec le Grand Turc et de mener une existence « dissolue », il se réfugia à Montmartre, où il composa l'œuvre que je vais présenter à vos tyrannies électorales. Louis Morin est un peintre admirable, un *Zeuxis* comme nous n'en avons pas à remuer à l'*Apelle* et que les mères désignent avec admiration à leurs petits enfants, quand il traverse cette place Pigalle, que bornent, d'un côté, l'Elysée (des Beaux-Arts) et, de l'autre, ce restaurant dont la devise est : « Tout est frais et joli comme le titre : Au Rat-Mort. »

A ce moment, très lentement, la petite toile qui masquait l'écran se leva.

— Le décor que vous allez voir, reprit le gentilhomme-bonimenteur, représente la rue

Laffitte. C'est là que de riches marchands, aux nez accentués, et dont je n'essaierai pas de préciser la nationalité, exposent à leurs vitrines les chefs-d'œuvre que « Mossieu » Bouguereau exécute avec du cold-cream, et que « Mossieu » Bonnat peint avec du cacao. En la boutique de droite sont exposés deux tableaux anciens, dus au pinceau du célèbre Pater, et entre lesquels s'offre à nos yeux une toile de Cabanel : deux pater et un navet...

A cet instant précis, le regard de Salis tomba sur l'écran et il constata avec stupeur que ses acolytes avaient tranquillement dressé le premier tableau de *La Marche à l'Etoile :* une plaine nue de la Palestine se fondant, au lointain, dans un ciel criblé d'astres. Cette constatation ne l'arrêta pas une seconde.

— Ce que vous voyez, clama-t-il, est, en effet, la rue Laffitte telle qu'elle apparaîtra quand on aura percé le boulevard Haussmann. C'est dans ce désert sans bornes que Pierrot, qui tient sous son bras une toile pour laquelle Colombine a posé dans le plus simple appareil, erre à la recherche d'un acheteur. Il espère rencontrer le Mécène intelligent — le « Mécène à faire », dirait notre Oncle — prêt à donner cent sous de ce chef-d'œuvre, qu'il revendra cent mille francs...

Ici, le ton du commentateur se fit plus assuré. Pierrot venait, en effet, de se silhouetter sur le carré blanc de la toile, et, tandis que les « ombromanes » le faisaient virevolter de gauche et de droite, Salis repartit :

— Hélas ! ce n'est pas Mécène qui se présente, mais bien un huissier du grand Châtelet, que stimulent et que suivent ces trois anabaptistes de la Pudeur nationale : Bérenger, Jules Simon et Frédéric Passy...

A ces paroles, un rire de surprise secoua la salle. Salis jeta de nouveau les yeux sur l'écran et y constata la présence d'un maréchal de France, calme sur un cheval fougueux, et d'une batterie d'artillerie montée. Il n'hésita pas.

— Messeigneurs, hurla-t-il, saluons ici le maréchal Berthier, prince de Wagram et de Neufchâtel, major général des armées impériales. Oui, saluons-le du cri mille fois répété de : « Vive l'Empereur! »

Et tandis qu'emportés par ce mouvement, les spectateurs, abasourdis, répétaient ce cri séditieux, il se pencha vers le petit trou du guignol par où on pouvait communiquer avec les infortunés machinistes et leur vociféra :

— Tas de sagouins! Tas de saligauds! Je vais aller vous botter le derrière.

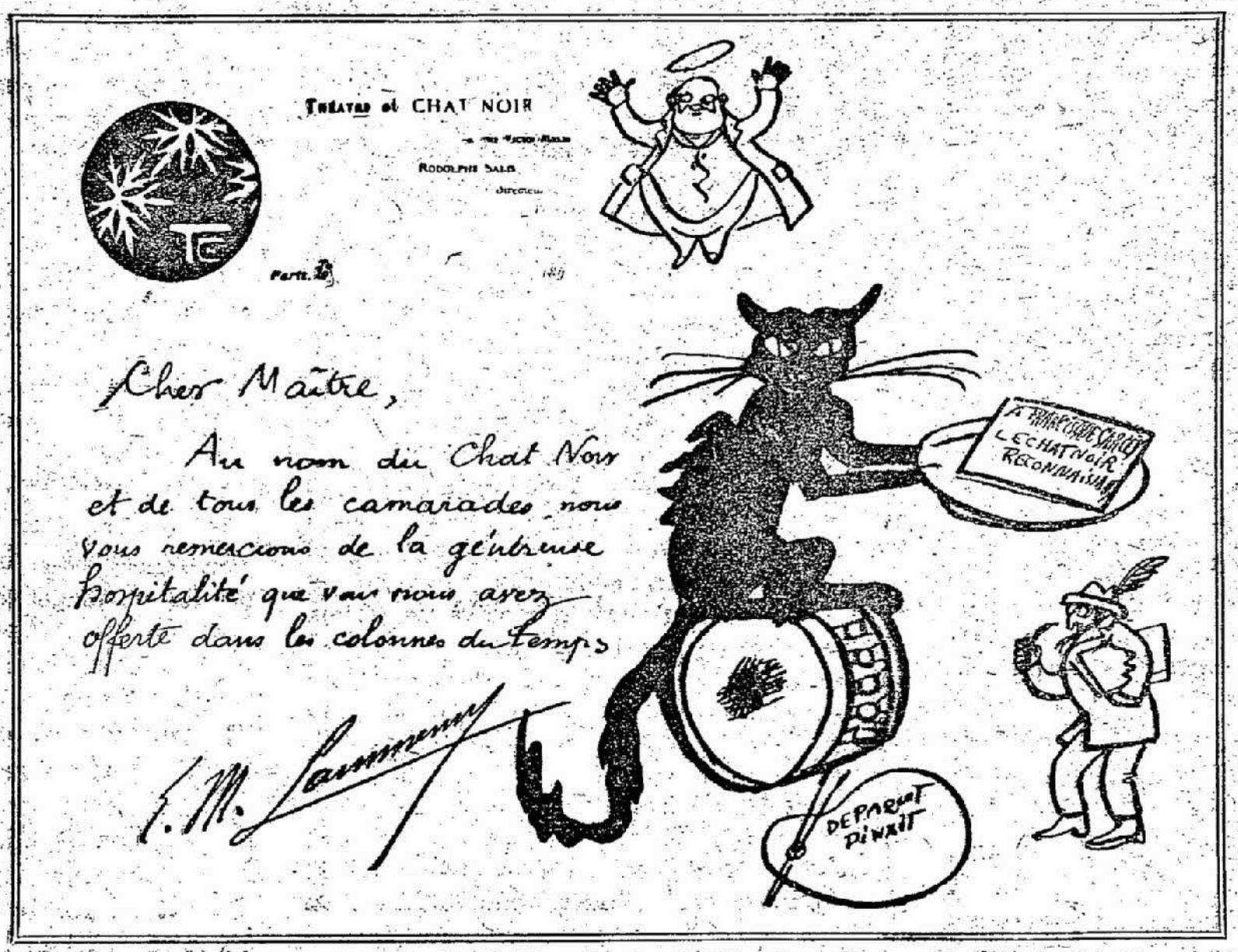
Et, se retournant, face au public :

— L'illustre soldat, expliqua-t-il, avec une emphase pleine de respect, le glorieux maréchal, a rencontré en route Bérenger, Passy et Simon (Jules). Les estimant nuisibles à l'humanité, il les a fait fourrer par ses fidèles canonniers dans un caisson d'artillerie. Pierrot lui en exprime toute sa reconnaissance et sort avec le maréchal, devenu son meilleur ami...

Ici, la scène demeura vide un long moment. Les machinistes, abrutis de terreur et de vin, barbotaient, évidemment, dans leurs figurines mélangées.

— Et voilà l'heure tranquille, continua l'imperturbable Salis, non pas où les lions vont boire, mais où Colombine descend à son tour vers la rue Laffitte pour y faire quelques emplettes. Elle trotte, gracieuse et frêle, pensant à son cher Pierrot qui..., que...

Cette fois, *vox faucibus hæsit*, Salis resta court. Au lieu de la mignonne enfant annoncée, un grand monsieur, très distingué, coiffé d'un haut de forme impeccable et possesseur d'une immense barbe blanche taillée en carré, se profilait sur l'écran. Tout le monde avait reconnu la silhouette, extrêmement populaire à cette époque, de Léopold II, roi des Belges.



Lettre agrémentée de dessins de Dépaquit, adressée à Francisque Sarcey, en remerciement d'un article publié dans *Le Temps*.

■

La salle accusait des mouvements divers. Le compositeur Chantrier avait attaqué l'hymne national de nos vaillants voisins. Cette heureuse initiative permit à Salis de se repêcher.

— Sa Majesté Léopold II!... tonna le gentilhomme cabaretier... Sa Majesté Léopold II, protecteur éclairé des arts et qui vient, lui aussi, soutenir la cause de Pierrot... Messieurs, entonnons *La Brabançonne*...

Et, tandis que la salle, docile, accompagnait de son mieux l'air martelé sur le piano, Rodolphe interpella de nouveau ses deux garçons à travers le décor :

— Tas d'idiots! Qu'est-ce que je vais vous passer, dans cinq minutes!

Et, reprenant le fil de son boniment :

— Nous voici, maintenant, expliqua-t-il à l'assistance, de plus en plus surprise, à Montmartre même, dans la chambrette de Colombine, au huitième étage... Humble et modeste asile.

Hélas! trois fois hélas! les deux compères, complètement perdus dans leurs « zincs », présentaient au public, au lieu de la mansarde annoncée, la masse tragique du Golgotha, l'apothéose finale de *La Marche à l'Etoile*... Dans le ciel, au milieu des nuages teintés de rose, un immense chœur d'anges et de séraphins se dessinait peu à peu. Chantrier, éperdu lui-même, ne sachant à quel saint se vouer, exécutait l'air du cantique bien connu : *Esprit saint, descendez en nous...*

Il fallait en finir, et Salis ne tergiversa pas. Il rugit :

— Oui, mes gentilshommes, oui..., c'est la chambre de Colombine, ou, plutôt, celle que lui prépare au plus haut des cieux, en récompense de ses vertus, le Dieu de miséricorde et de bonté... Pierrot, que l'on devait pendre, n'a pas été pendu. Les prières de Colombine l'ont arraché aux griffes des sergents et à la vindicte des pères La Pudeur... Il échappe aux suppôts du lieutenant de police, M. de Sartines, celui que M. Galipaux appelle si spirituellement Sartines à l'huile.

Cette plaisanterie, bien chétive, fit rire cependant l'auditoire, et, jugeant qu'il l'avait désarmé, Salis conclut, cependant que le petit rideau tombait sur cet incroyable amoncellement d'incohérences :

— Ceci prouve que la miséricorde de Dieu est infinie !

Et tandis que, pour ne pas laisser aux braves Marseillais le temps de la réflexion, je me précipitais à l'avant-scène et j'attaquais, à tout hasard, une chanson, le terrible gonfalonier de Montmartre se retira. Tout en débitant mes couplets, j'entendis alors des bruits sourds qui ne me laissèrent aucun doute sur la miséricorde de Salis, qui n'était pas, évidemment, celle de Dieu. Comme il le leur avait promis, il « bottait » copieusement le bas des reins des deux ivrognes... Et, ce soir-là, ce furent les chansonniers qui firent l'office de machinistes. La représentation n'en marcha pas plus mal.

■

Tout de même, les Marseillais trouvèrent — et ils n'avaient pas tout à fait tort — que Louis Morin n'avait pas beaucoup de suite dans les idées!

XIV

Le Chat-Noir à Bruxelles
Rodolphe Salis et le prince Victor-Napoléon

Si c'est a Marseille que Rodolphe Salis donna, peut-être, les exemples les plus frappants de son indésarçonnable présence d'esprit, c'est, par contre, à Bruxelles que je le vis déployer le plus complètement les qualités — et les défauts — qui faisaient de ce Gaudissart monumental un être bien singulier. Il y avait chez cet animateur un amalgame inouï de brutalité et de finesse, d'aisance aristocratique — le mot n'est pas trop fort — et de sans-gêne plébéien. Personne comme lui ne m'a donné l'impression d'être tour à tour, et avec la même facilité, un grand seigneur et un paysan; un artiste fastueux, à la manière de Rubens ambassadeur, et un petit bourgeois sachant compter; un diplomate patient et un brise-tout aux colères terribles. Il passait enfin dans ses propos, et selon ses auditeurs, du langage le plus châtié, voire le plus fleuri, à des violences d'expressions dont la verdeur eût épouvanté M. de Coislin. Sur ce dernier chapitre, son vocabulaire était d'une richesse incomparable, et quand il ne lui suffisait pas, il inventait des qualificatifs dont le moindre ne saurait être répété, mais dont le pittoresque ne laissait jamais que de surprendre.

La claire, avenante et coquette capitale des Belges était pour les représentants du Chat-Noir une espèce de terre promise. Son atmosphère à la fois joyeuse et reposante, l'accueil que nous y trouvions toujours, la vie large et facile qu'on y menait en ces temps heureux, tout cela faisait de cette dernière étape — car c'était, en général, par Bruxelles que nous terminions nos tournées — un séjour d'enchantement. Salis y possédait même un ami, et un ami précieux, dans la personne du richissime financier et industriel Valère Mabile, celui qu'on appelait chez nos voisins le vice-roi et qui passait pour être le conseiller favori de Léopold II, dont il était le sosie. On a toujours aimé en Belgique la chanson et les chansonniers; et la sollicitude des Bruxellois s'étendait jusqu'à nos machinistes, que l'on gavait de lambic et de faro.

Notre spectacle se donnait habituellement au théâtre des Galeries Saint-Hubert, vieille salle de spectacle où l'intimité se créait d'elle-même et dont les dimensions se prêtaient on ne peut mieux au programme chat-noiresque. C'est là qu'à peine arrivés, un secrétaire du prince Victor vint nous avertir que, le lendemain, celui qui faisait, à cette date, figure de prétendant, le petit-neveu de Napoléon, viendrait voir et applaudir l'épopée de son grand-oncle.

Salis reçut le messager de l'exilé avec la majesté d'un Charlemagne [illegible] les ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid.

— Dites à Son Altesse impériale, répondit-il, que nous apprécions tout l'honneur qu'Elle veut bien nous faire et que, demain, toute la galerie des Caran d'Ache lui sera présentée d'une facon digne de son glorieux ascendant et d'Elle-même. Quant à Nous, ajouta-t-il en faisant sentir l'importance de cet N majuscule, quant à Nous, prince de Montmartre et grand gonfalonier de la Butte Sacrée, Nous réservons à Son Altesse l'accueil que méritent son nom illustre et la haute bienveillance qu'Elle nous porte. Répétez cela, je vous prie, à Notre impérial cousin.

Et, d'un geste superbe donnant congé à l'envoyé du prince :

— Monsieur, dit-il, tel est Notre bon plaisir. Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Un peu abasourdi par ce flot imprévu d'éloquence protocolaire, le secrétaire du prétendant s'inclina en souriant; il partait, quand Salis — et sur un tout autre ton — l'interpella :

— Un mot encore, fit-il, cher monsieur, c'est l'heure de l'apéritif. Si, dans cinq minutes, vous voulez bien vous rendre au café des Galeries, j'aurai le plaisir de vous y offrir un vermout grenadine ou un pernod « bien tassé », à votre choix.

Le délégué napoléonien, qui paraissait être un jeune homme « tempérant » sur qui les alcools, même « bien tassés », avaient peu de prise, déclina poliment l'offre du seigneur de Chat-Noirville et, sur une dernière courbette, s'éclipsa.

Dès qu'il eut disparu, Salis nous réunit autour de lui :

— Vous avez vu, nous dit-il, cette espèce de bigorneau (*sic*). Il n'a pas l'air très « dessalé ». Mais le prince, son maître, passe pour l'homme le plus aimable et le moins arrogant du monde. C'est la première fois qu'il vient voir *L'Epopée*. J'ai toujours eu l'idée que la fameuse chanson de Mac-Nab, *L'Expulsion des Princes*, nous avait aliéné, autrefois, sa sympathie... Vous savez bien, le couplet où il est fait allusion à une indisposition célèbre de son père Jérôme :

Et puis, y a les Napoléon,
Des genss qu'a toujours la colique
Et qui fait dans ses pantalons
Pour em...bêter la République.

J'ignore ce qu'il y a de vrai là-dedans, et sans doute est-ce une légende. Mais, enfin, Mac-Nab a rejoint l'empereur au royaume des Ombres : nous sommes plutôt catalogués comme des suppôts de la réaction et des ennemis du gouvernement actuel. Le geste du prince est, au fond, un geste charmant et politique. Nous devons lui en savoir gré. Préparons-lui donc une représentation de *L'Epopée* tout à fait « gratinée ». Soyez tous là et ne vous « débinez » pas (*resic*), le moment venu, dans les brasseries du voisinage. Je cours à la poste télégraphier à ma femme qu'elle m'envoie le suisse avec sa grande tenue.

Nous nous regardâmes, étonnés... Cette fois, Rodolphe faisait grandement les choses. Le voyage du superbe gaillard qui trônait rue Victor-Massé, les soirs de gala, dans ce vestibule du cabaret, avec son magnifique uniforme, son tricorne à plumes, sa hallebarde et sa canne à pomme de vermeil, représentait un sacrifice d'argent dont Salis n'était pas coutumier. Le patron entendait évidemment, et quoiqu'il lui en coûtât, que les choses fussent bien faites et que la soirée fût « sensationnelle ». Comme le disait Jolly, le chef machiniste qui avait été sous-officier, « ça allait barder ».

Le soir, en effet, comme on va le voir par la suite, « ça barda »; cela « barda » même si bien, que je ne crois pas avoir vu une représentation de *L'Epopée* aussi réussie. On eût dit que Caran lui-même la dirigeait. Mais, avant de vous la raconter, laissez-moi, à ce propos, vous citer un autre trait de Salis et de la façon magistrale dont il rabrouait les sots, — même les plus haut placés.

La cour du prince banni était bien — il faut le dire — pareille à toutes les cours des rois en exil. Des documents récemment publiés par une de nos grandes revues nous ont révélé ce qu'était la cour des Bourbons, dans l'immensité glaciale de ce palais de Mittau où le tsar avait, en quelque sorte, hospitalisé les frères de Louis XVI. Autour du comte de Provence, ce monarque sans royaume, s'agitait, au sens le plus vain du mot, toute une camarilla d'émigrés. Ces gentilshommes, qui supportaient dans cette lointaine Courlande la gêne et même la misère, avec le plus absolu et le plus noble désintéressement, se jalousaient, se haïssaient et tramaient les uns contre les autres mille petites intrigues où le ridicule le disputait à l'odieux. Le futur roi de France souffrait lui-même de ces rivalités de courtisans, et l'on voit, par ses lettres d'exil, qu'il les supportait avec peine.

L'hôtel de l'avenue Louise, où résidait le petit-fils du roi de Westphalie, était le théâtre des mêmes compétitions et des mêmes petites rancunes. Il y avait deux clans parmi les familiers du prince Victor : celui des vieux et celui des jeunes. Je dois dire que ces derniers étaient certainement les plus capables de servir la cause napoléonienne et qu'ils avaient sur le présent et sur l'avenir des vues autrement nettes et puissantes. Mais les anciens, les ex-chambellans, encore tout imbus de l'étiquette impériale, en étaient restés à l'époque de Compiègne et des cent-gardes. Ils continuaient, à Bruxelles, le même office qu'ils avaient rempli jadis aux Tuileries, et tout comme les émigrés de Vérone et de Coblentz, ils ne regardaient

pas au delà. J'ai connu beaucoup d'entre eux. C'étaient de braves gens,

Solennels ! Solennels ! Mais pas forts.

Et je crois que si les « jeunes » avaient eu plus d'influence à la cour du prétendant, le parti bonapartiste ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire l'ombre d'une ombre.

Nous eûmes la preuve de cette rivalité fâcheuse par le fait que le soir, pendant la représentation, le prince nous envoya quelques-uns de ses jeunes aides de camp pour nous demander de venir le voir dans sa loge. Or, à peine ceux-ci avaient-ils tourné les talons, que le vénérable B..., qui remplissait, en réalité, les fonctions d'un chef du protocole, nous venait prier instamment de n'en rien faire, affirmant que « Son Altesse impériale » était fort occupée, qu'Elle recevait des dames (*sic*) et que nous risquions de la déranger...

Or, rien n'était moins exact, et quand, après la soirée, le prince Victor-Napoléon nous fit l'amical reproche de nous être dérobés à son invitation, nous ne sûmes que lui répondre. Le vieux chambellan avait agi de la sorte parce que la façon dont ses jeunes collègues empiétaient sur ses fonctions l'avait irrité. Quand je demandai au comte L..., le premier messager, ce que tout cela signifiait, il ne put que me répondre, avec un geste de lassitude :

— C'est profondément attristant.

▣

Or, ce jour-là, précisément vers la fin de l'après-midi, le maigre, triste et réfrigérant M. B... avait cru devoir pousser jusqu'à l'hôtel où logeait Rodolphe Salis et lui demander une minute d'entretien. J'étais présent à ce colloque, et ce ne fut pas sans crainte pour les os du pauvre chambellan que je l'entendis demander au « patron » si le prince et les personnes de sa suite pouvaient être assurés de n'entendre le soir que des choses « convenables ».

C'était bien la pire injure que l'on pût faire à Salis, et la plus forte gaffe que le maladroit personnage pût commettre. J'avais vu Salis jeter à bas d'un escalier un impresario toulousain qui lui avait, lui aussi, posé une question du même genre. Je le vis soudain blêmir, serrer les lèvres, et j'appréhendai quelque malheur. Mais le gentilhomme-cabaretier parvint à se contenir. Il toisa avec un mépris vraiment souverain son interlocuteur et, brusquement, lui tournant le dos, il alla coller son visage aux vitres de la fenêtre.

— Est-ce que M. Salis n'aurait pas entendu ma question? fit le chef du protocole victorien en se tournant vers moi.

— Je ne le crois pas, monsieur, hasardai-je.

— Alors, pourquoi ne me répond-ils pas?

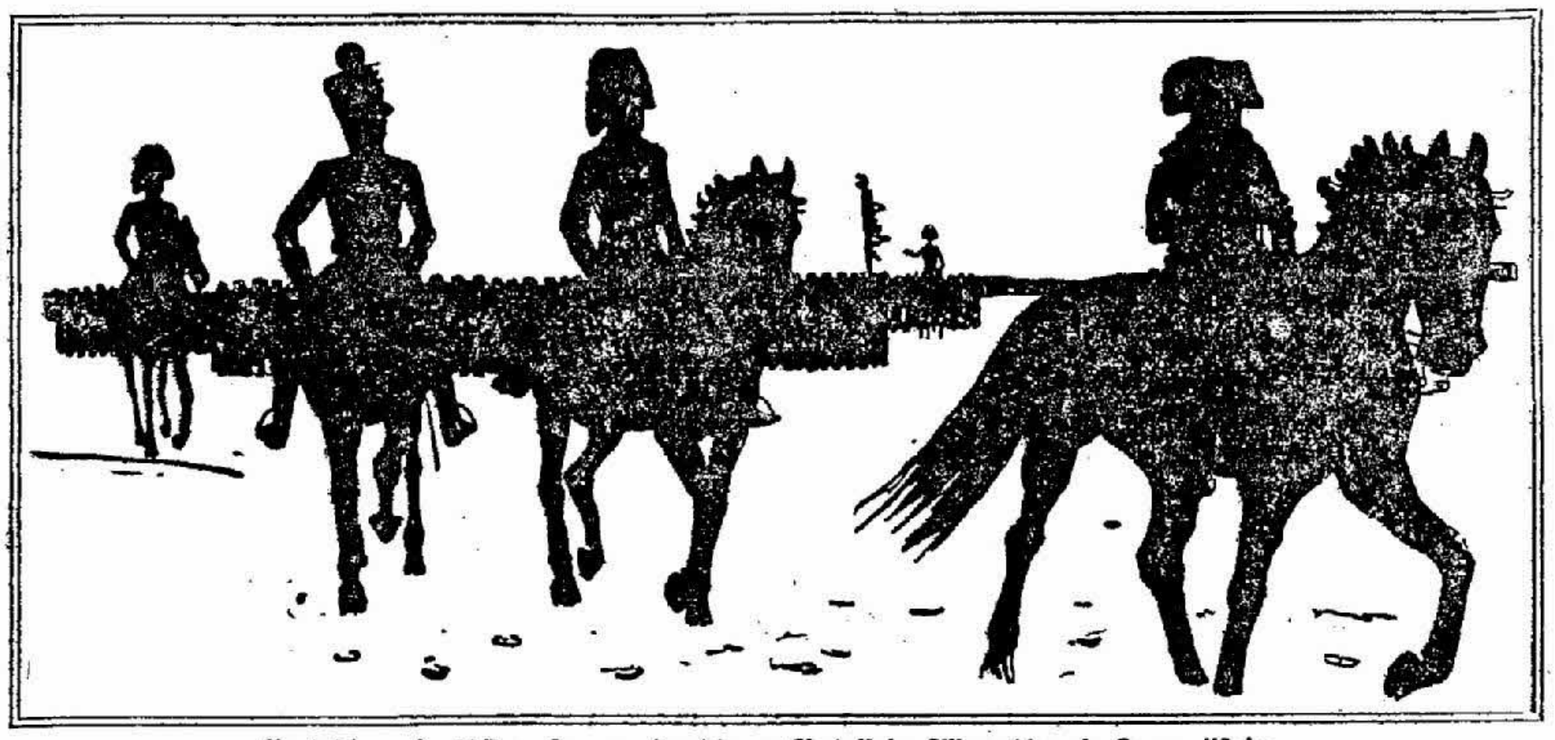
A ce moment, Salis quitta la croisée où il dissimulait sa fureur; il alla directement au chambellan gaffeur.

— On a dit, mossieu, que le silence était la leçon des rois. J'espère qu'en cette occasion, le mien sera celle d'un imbécile.

Et, gagnant l'huis, il sortit, refermant derrière lui la porte dans un fracas dont tout l'hôtel trembla.

J'expliquai du mieux que je pus au pauvre homme, totalement ignorant de bien des choses, mais surtout de ce qu'était le Chat-Noir, que son zèle était intempestif et que le prince et les personnes de sa suite ne couraient en aucune façon le risque d'entendre des inconvenances. Il partit un peu froissé, mal rassuré, et de ce même air d'enterrement qui ne le quittait jamais.

La représentation de *L'Epopée* n'en fut pas moins, comme je l'ai dit, une des plus parfaites que Salis eût données. Nous étions tous là, doublant et même triplant l'effectif habituel des machinistes. Goudezki avait empoigné la grosse caisse; Portejoie, les pièces d'artifices par quoi l'on simulait les bombardements et les salves. Antoine Brun exerçait son organe sonore à répéter les commandements hurlés par Salis de l'autre côté du paravent. Montoya veillait à ce que les clairons et les tambours que notre accompagnateur avait recrutés exécutassent à point leurs fanfares et leurs ratataplans. C'était, naturellement, des instrumentistes de l'armée belge; mais Albert Chantrier avait eu soin de leur faire répéter nos airs militaires français en les laissant, néanmoins, libres de jouer çà et là quelques sonneries de chez eux, — ce qui devait amuser les Bruxellois. Hyspa et moi, enfin, secondions les deux garçons du Chat-Noir soucieux surtout de veiller à ce que les petits personnages de Caran d'Ache défilassent dans l'ordre et parussent exactement « à la réplique ». Cette précaution n'était pas inutile, car nos deux acolytes, à force de comparer entre elles les différentes bières brabançonnes, avaient la vue un peu troublée.



Un tableau de *L'Epopée*, représentée au Chat-Noir. Silhouettes de Caran d'Ache.

De notables Bruxellois, vieux habitués et amis de longue date du cabaret montmartrois, s'étaient partagé d'humbles tâches. Un ingénieur en chef des mines se tenait à la disposition du sapeur-artificier Portejoie. Le colonel baron V... de l'artillerie belge, renforçait de sa voix de commandement les ordres que devait lancer Antoine Brun. Le peintre De Groux, fils du célèbre De Groux, le paysagiste de la Campine, flanquait à la lanterne à projections l'électricien Jolly. Enfin, toute une petite chorale d'amateurs bruxellois se massait face à l'écran, dont elle ne voyait que l'envers, prête à lancer, sous les ordres du docteur Pelet, toute la série des cris divers, des acclamations et des hurlements guerriers poussés au cours du dernier tableau : *L'Enlèvement de la Redoute*, où Caran d'Ache avait mis le meilleur de ce que je n'hésite pas à appeler son génie.

Toutes les phases de l'épopée napoléonienne, tantôt tragiques, parfois comiques, — car, dans son boniment, Rodolphe Salis utilisait les effets de contraste, — se succédèrent au milieu d'un enthousiasme croissant et qui était aussi vif d'un côté de la toile que de l'autre, aussi bruyant dans la salle que sur la scène.

Au cours de l'assaut final, Goudezki creva bien la grosse caisse d'un coup de mailloche, et Portejoie reçut en plein visage un obus fusant destiné à l'armée autrichienne. Heureusement, ces petits projectiles, faits d'une infinitésimale parcelle de fulmicoton, n'étaient pas dangereux. Les trompettes belges, emportés par leur zèle, jouèrent *La Casquette au Père Bugeaud*, (ce qui pouvait surprendre au cours d'une bataille livrée en 1807...) Mais tout cela n'arrêta pas une seconde le mouvement endiablé, furieux, épique donné, par cet incomparable entraîneur de foules qu'était Rodolphe Salis, à ce défilé qui ne durait pas moins de *trois quarts d'heure*. Quand on réfléchit que, pendant ces quarante-cinq minutes, le fondateur du Chat-Noir n'arrêtait pas une seconde de rugir et de crier à plein gosier, on se demande vraiment de quel acier étaient faites ses cordes vocales...

Ce soir-là seulement, et peut-être par égard pour l'impériale personnalité présente, Salis, quand vint l'épisode de Waterloo et du dernier carré, n'osa pas faire articuler par Cambronne le mot à la fois sonore et malsonnant que Victor Hugo a imprimé en toutes lettres dans son fameux récit de la grande bataille.

— Mes gentilshommes, hurla-t-il, voici les Anglais qui s'avancent... La garde serre de plus en plus ses rangs décimés... (*commandements en coulisse : « Serrez vos rangs!... Feu!...*) C'est alors qu'au major anglais qui vient le sommer de se rendre, l'héroïque général Cambronne, n'ayant pas le temps de choisir ses mots et les mâchant comme des balles, répondit simplement : « *Cacaï* »

▣

Le prince Victor et toute sa cour vinrent, le rideau tombé après la dernière scène, voir de près, sur le plateau, les découpages de Caran d'Ache. Le suisse, arrivé de Paris juste pour la représentation, l'attendait à la petite porte de communication, éblouissant sous son costume des grands jours. A l'apparition du prince, il renversa sa hallebarde pointe en terre, comme le font, dans les vieilles estampes, les piquiers sur le passage du cardinal-duc. Salis, qui s'était procuré, je ne sais où, un candélabre rongé de vert-de-gris où nous étions parvenus à fixer cinq bougies, salua son hôte et, le précédant avec dignité, lui détailla une à une toutes les pièces de *L'Epopée*. Feu Duroc, grand-maréchal du palais, n'aurait pas mieux fait devant le premier des Napoléon. Il donnait des explications claires, précises, pittoresques, avec d'adroites flagorneries bien placées. Pourtant, nous le vîmes, à un moment, saisir le prince par le bras et l'écarter d'un geste brusque. Nos machinistes enlevaient, en effet,

le haut paravent qui servait de guignol et le balançaient — avant de le ranger — juste au-dessus du crâne princier, avec des à-coups inquiétants.

— Que Votre Altesse m'excuse, dit tranquillement l'impayable Rodolphe. Mais je ne voudrais pas que ces animaux vous laissent tomber ça sur la g...

Le clan des vieux chambellans eut un ressaut d'indignation, mais celui des jeunes mêla, sans plus de manière, son rire à celui du prétendant...

▨

Une demi-heure plus tard, Salis reconduisait, avec le même cérémonial, le prince Victor Napoléon à sa voiture. Celui qui portait les destinées de l'Empire futur nous gratifia d'un dernier compliment et d'un dernier sourire. Nous vîmes son équipage s'évanouir dans la direction de l'avenue Louise...

A cet instant, un homme, un solide gaillard à carrure de portefaix, s'approcha du directeur du Chat-Noir. C'était un camionneur qui avait charrié nos bagages et qui trouvait que Salis ne lui avait pas donné un pourboire suffisant. Il s'avançait menaçant et, visiblement un peu gris, proférait à l'endroit du terrible Rodolphe les injures les plus affreuses.

Alors, nous vîmes Salis, la bouche encore pleine de « Votre Altesse », de « Monseigneur » et de « Votre auguste présence », enlever rapidement sa redingote et administrer au malappris *facchino* une invraisemblable raclée. Il était l'homme de toutes les cours, même de la Cour des Miracles!...

XV

Le Retour
Le Chat-Noir au Congo
L'Affaire des Casques

LE CHARIOT artistique et littéraire du Chat-Noir s'arrêta deux fois sur le chemin du retour : la première, à Roubaix; la seconde, dans une petite ville de la Somme dont je ne puis me rappeler exactement si c'était Montdidier ou Péronne. C'est à Roubaix que nous reçûmes la visite d'un industriel dont l'activité réclamière contre-balançait, à cette date, celle de l'illustre Géraudel. Victor Vaissier — car c'était lui — lançait alors ses fameux savons des princes du Congo, et les Parisiens de 1893 voyaient circuler dans les rues de la capitale un carrosse tout doré que conduisait un nègre de magnifique prestance, tandis que, derrière le véhicule, gravement assis sur une banquette suspendue, trônaient, dans leurs « boubous » éblouissants de blancheur, deux jeunes yolofs dont la peau avait l'exacte tonalité de l'ébène.

Ce parfumeur de génie, bien qu'il n'eût, je crois, jamais mis les pieds sur le sol de l'Afrique, avait fini par se prendre lui-même non seulement pour un prince, mais pour un roi du Congo. Ce pays, dont il avait fait répéter le nom par les mille et une trompettes de la publicité, il s'imaginait l'avoir découvert au moins autant que Savorgnan de Brazza. Bref, il était atteint, si j'ose ainsi parler, d'une véritable congomanie.

Or, il se trouvait que les exigences de la rime riche m'avait amené, dans une de mes chansons, à mentionner le savon du Congo. Il m'avait gardé une vive reconnaissance de cette réclame désintéressée. Aussi, dès qu'il nous sut à Roubaix, vint-il nous inviter, Salis et moi, à visiter son château, bâti dans un faubourg de la ville.

— Mon castel, nous dit-il, est le type achevé de l'architecture congolaise (!). Ma chambre à coucher, mon salon, ma salle de bains et, surtout, ma salle de billard sont du plus pur style congolais (!). Faites-moi le plaisir — et l'honneur — d'y venir prendre le thé. Vous vous y croirez transportés au cœur du continent noir.

Salis décida d'abord qu'il accepterait une offre aussi gracieusement faite, mais il se dit, ensuite, qu'il avait une sainte horreur du thé et que, peut-être, pour rester dans la couleur locale, il lui faudrait manger, à la table de cet original, des toasts à la graisse d'explorateur ou des sandwiches à la moelle de missionnaire. Il nous pria donc, Antoine Brun et moi, de le représenter dans cette aventure, qui ne lui disait rien du tout.

▧

Le château — ou plutôt la magnifique propriété de Victor Vaissier — nous apparut au sein d'un paysage qui n'évoquait certes pas les vastes horizons de l'Afrique Orientale. Les murailles grisâtres des manufactures y bornaient la vue de tous côtés, et d'interminables cheminées d'usines y balayaient un ciel huileux de leurs lourds panaches de fumée. Un parc fort bien entretenu, mais dans le goût des jardins de la banlieue parisienne, totalement dénué de baobabs et d'acajous, entourait la demeure du grand savonnier. Celui-ci, qui était venu nous recevoir à la grille d'entrée, s'excusa de n'avoir pu acclimater sous le pâle soleil des Flandres quelques spécimens de la flore tropicale.

— Mais, nous dit-il, vous allez voir..., que dis-je!... vous voyez déjà mon palais... Regardez-le bien. Il synthétise tout l'art prodigieux du Congo.

Nous considérions avec surprise l'extérieur de cette demeure, où l'architecte avait usé surtout de la formule anglo-normande, et à laquelle ses fenêtres aux cintres romans et ses clochetons médiévaux donnaient plutôt un aspect britannique. Nous étions loin des lourdes masses carrées et des fortins en terre séchée que sont, en général, les plalais des rois nègres... Enfin, nous respectâmes la douce illusion d'un hôte aimable, et, bientôt, le digne parfumeur commença de nous faire visiter ses appartements.

Nous franchîmes un portique et un vestibule où l'art minutieux des alhambras mauresques se mêlait pittoresquement à celui des villas de Bois-Colombes, et, tout de suite, Victor Vaissier nous conduisit à la maîtresse pièce de son château, à celle dont il était le plus fier : à la salle de billard.

▧

J'ignore ce qu'a pu devenir, depuis 1893, cette déconcertante réalisation des rêves congolais du regretté savonnier. Mais, si elle existe encore, elle mérite d'être signalée aux amateurs d'excentricités. Il s'y étalait un billard magnifique et de dimensions inusitées, mais dont les pieds de bronze figuraient des troncs de palmiers, d'où surgissaient des pythons du même métal. Les sièges, de bronze également, représentaient des crocodiles dressés sur la queue et dont le museau constituait une espèce de sellette. On ne devait pas s'y asseoir sans une certaine appréhension. Autour des queues de billard, s'enroulaient aussi des serpents, — congolais, évidemment, — et les lustres, qui avaient dû coûter un prix fou, abritaient leurs ampoules sous une frondaison de zinc où figuraient toutes les plantes équatoriales. D'énormes grenouilles, aux gueules grandes ouvertes, servaient de crachoirs et de porte-parapluies. Enfin, sculptées un peu partout, des touffes d'aloès sortaient des murs et des planchers, et n'attendaient qu'une occasion pour déchirer de leurs pointes acérées la culotte des visiteurs.

Le célèbre parfumeur exultait, au milieu de cette cacophonie architecturale. Dans ce décor hallucinant, il nous fit servir non pas du thé, mais d'excellent porto. C'est sur la présence du nectar portugais que s'appuya immédiatement le baryton-poète bordelais pour déclarer à notre hôte qu'un palais aussi admirable se devait d'avoir une cave et des crus hors de pair. Il apporta une telle diplomatie dans son manège, — se défendant comme un beau diable de vouloir vendre même une larme de château-yquem à un amphitryon aussi hospitalier, — qu'il partit, emportant pour sa maison de Mérignac une commande de trois cents bouteilles. Ce fut fait de main de maître.

Avant de quitter le prince du Congo roubaisien, nous crûmes devoir le régaler d'un peu de musique appropriée au style de sa demeure. Brun lui chanta une scie alors très à la mode :

C'est en revenant du Congo,
Prrrtt ! Prrrtt !
Gourdon dégourdo,

que j'accompagnai d'un air de danse du ventre exécuté sur un piano qui avait la forme d'un hippopotame. Le bon Vaissier en versait des larmes de joie et de reconnaissance aussi abondantes que... congolaises.

— Hein, dis-je au baryton-poète quand nous fûmes seuls. Le digne homme se croit Savorgnan de Brazza...

— Savonian de Brazza tout au plus, répondit Antoine Brun.

▧

Mais j'ai hâte d'arriver à Montdidier et à la tragi-comédie qui s'y déroula et dont Salis sortit, comme toujours, à son avantage. L'illustre Rodolphe possédait — je l'ai déjà signalé — l'âme et le flair d'un antiquaire. Il avait réuni, tant en son cabaret qu'en son manoir de Naintré, beaucoup de vieilleries intéressantes. Il affichait, en particulier, un faible pour les équipements militaires et les uniformes des anciennes armées. Mais il avait surtout une prédilection marquée pour les casques. Mes contemporains se rappellent qu'au cabaret de la rue Victor-Massé, on en voyait dans tous les coins. Casques de cuirassiers, casques de carabiniers, et, en particulier, casques de pompiers s'étalaient sur les armoires et les dessertes. Il y en avait de monumentaux où s'éployait l'aigle impériale, d'autres où fleurissaient les trois lis de la Restauration, et d'autres, enfin, où le coq de la branche cadette lançait son « Cocorico » pacifique et bourgeois.

C'est une manie commune à tous les collectionneurs que de vouloir payer leurs « trouvailles » le moins cher possible. Salis, en vérité, avait acheté quelques-uns de ces couvre-chefs guerriers. Mais je dois dire qu'il avait récolté la plupart de ces objets au cours de ses tournées et par des moyens plus ou moins licites. Il les avait simplement « étouffés » en vertu des prérogatives que

lui conférait sa royauté montmartroise, et parce que *tel était son bon plaisir.*

▨

En cette fin de XIX° siècle, on trouvait encore, dans les petites cités départementales, des sapeurs-pompiers coiffés de casques quasi centenaires et qui dataient de la fondation de leur compagnie. Quand le hasard des voyages nous amenait sur la scène d'une de ces sous-préfectures et que le terrible Rodolphe apercevait un sapeur de service coiffé d'un de ces morions préhistoriques, son œil prenait une expression de convoitise effrayante. Il s'attachait aux pas du brave pompier, le suivait dans tous ses mouvements... Malheur alors à ce digne combattant du feu, s'il lui prenait fantaisie d'enlever sa lourde coiffure et de la déposer sur quelque accessoire! Il était sûr de ne jamais la retrouver. Salis sautait dessus avec la vélocité d'un chat-tigre, s'en emparait sans bruit et la faisait disparaître à tout jamais dans un des coffres où l'on remisait les ombres chinoises.

Les choses ne se passaient pas toujours aussi simplement. Parfois, l'infortuné pompier victime de ce rapt habile, se doutait que l'auteur n'était autre que Rodolphe. Il élevait un concert de plaintes et de réclamations et sommait le fondateur du Chat-Noir de lui restituer sa coiffure. Alors, Salis devenait épique. Il commençait par remercier sa victime du don qu'elle venait de lui faire, l'assurait de son éternelle reconnaissance et de celle de l'Etat, qui ne manquerait pas de faire placer ce casque historique au musée des Invalides. Il lui promettait les palmes académiques, la main d'une sœur qu'il n'avait jamais eue, des billets de faveur pour les Folies-Bergère, et, finalement, si ces offres étaient repoussées, il offrait au sapeur récalcitrant une prime de vingt sous qu'il poussait quelquefois jusqu'à quarante. Pour terminer, si l'autre protestait encore, il usait de la manière forte, tombait sur lui à bras raccourcis et, comme il était batailleur par goût et par plaisir, et qu'il ne craignait personne, il engageait volontiers la lutte contre quatre pompiers réunis. Il sortait généralement vainqueur de ce pugilat. Il savait combien la force physique en impose au paysan et tenait qu'un vilain consciencieusement rossé n'a plus qu'à se taire. On n'agissait pas autrement au grand siècle, et cette façon de bâtonner les gens était fort dans les habitudes du châtelain de Naintré.

▨

Le soir où nous abordâmes la scène du petit théâtre montdidiérois, nous nous arrêtâmes, ébahis, devant le casque de l'unique pompier préposé à la surveillance du « plateau ». Ce morion, qui datait du règne de Charles X, se surmontait d'un gigantesque cimier où rampait une chenille amarante restée, malgré les ans, dans un étonnant état de conservation. Aussi, dès que Rodolphe Salis aperçut cette pièce rare, eut-il dans le regard cette lueur de convoitise que nous connaissions bien. Il tourna autour de l'homme, lui parla avec une grande politesse et, voyant qu'il gardait obstinément son couvre-chef vissé sur la tête, lui fit monter coup sur coup trois grogs, ou, plutôt, trois brûlots, où flambait encore un tord-boyaux largement dispensé. Il faisait chaud, et la rampe de gaz — car on n'en était pas encore à l'électricité, dans ce chef-lieu d'arrondissement — achevait de donner aux coulisses une température que Victor Vaissier aurait, avec raison, déclarée congolaise. Bientôt, le malheureux sapeur de service, rouge comme un cent de tomates, déboucla sa jugulaire, retira sa coiffure de cuivre, qu'il posa derrière lui sur un escabeau et se mit à éponger son front ruisselant. Quand il eut terminé cette petite opération, il se retourna. Son casque avait disparu.

Cet escamotage avait été accompli avec tant d'habileté que moi-même, attentif pourtant à suivre un événement que je prévoyais, je n'avais rien vu. Seule, l'attitude d'un de nos machinistes, plongé jusqu'à mi-corps dans le coffre profond où reposaient les grenadiers de l'Epopée, me révéla que l'ineffable morion avait trouvé là son tombeau, et un tombeau dont il ne surgirait que pour enrichir le bric-à-brac décoratif du Chat-Noir.

▨

Surpris de la façon dont venait de s'envoler une pièce d'armure d'un poids aussi considérable, le pompier de service se mit à interroger tout le monde et à explorer la scène, des cintres aux troisièmes dessous, afin de la retrouver. Bientôt, las de recherches inutiles, il semblait pencher vers la résignation, quand le fils du concierge, un affreux gosse de huit ans, qui s'était glissé dans les coulisses pour regarder « les acteurs », et qui avait parfaitement vu la façon dont Salis avait subtilisé le fameux casque, se mit à interpeller le pompier, qui, justement, se trouvait être le frère de son père.

— M'n'oncle, cherche pas ch'te casque, c'est ch'te monchieu qui l'a pris.

— Quel monchieu, p'tit gars?

— Le monchieu qu'est là, reprit le moutard en désignant Rodolphe Salis... Oui..., m'n'oncle. J' l'ai ben vu. C'est ch'tui-là!

Cette accusation, formulée avec le plus pur accent picard, ne laissait place à aucune équivoque. Le pompier s'avança, interrogatif et menaçant, vers Rodolphe, qui ne sourcilla pas.

— Rendez-moi ch'te casque! fit l'homme.

— C'est en effet moi, riposta tranquillement Salis, qui ai pris ton couvre-chef, et, loin de me regarder de cet œil irrité, tu devrais m'en remercier!... Sais-tu, non, mais sais-tu quel honneur est réservé à ton casque? Il va occuper bientôt une place glorieuse dans le plus célèbre cabaret de Montmartre, entre le petit chapeau de Napoléon et le casque de cuirassier que portait, à la bataille d'Eylau, l'infortuné général comte d'Hautpoul... D'ailleurs, je vais t'en donner, sur papier, une décharge, que tu remettras à ton capitaine, lequel te félicitera, sois-en sûr. Tu lui diras que Salis le remercie et qu'il aura prochainement la croix du Mérite agricole. Quant à toi, brave citoyen de Montdidier, approche... Au nom du chef de l'Etat, je te fais officier d'académie.

Et, sortant de sa poche un bout de ruban violet auquel pendait une de ces palmes de plomb comme on en trouvait alors dans les « surprises » à deux sous, il voulut l'accrocher sur la tunique de sa victime.

Hélas! le Picard n'était point aussi sot que Rodolphe le supposait. Il comprit parfaitement qu'on se gaussait de lui et se mit à hurler au voleur. En vain Salis lui glissa-t-il dans la main une poignée de monnaie de billon; il la lui jeta à la figure et partit en criant :

— Vous êtes une bande de gueux... J' vas queri la gendarmerie.

L'affaire se gâtait. Bientôt, faisaient irruption sur la scène : un commissaire de police, douze pompiers, quatre gendarmes, un douanier (?), derrière lesquels se massait une populace hostile qui venait assister à l'arrestation des brigands.

Salis vit venir ce flot de pouvoirs publics avec la plus parfaite sérénité; mais aux premiers mots du commissaire :

— Il suffit, monsieur, dit-il. Allez me chercher le sous-préfet. C'est à lui seul que je donnerai des explications. Dites-lui que je le prie de venir au nom du gouvernement de la République...

Or, juste à ce moment et fort à propos, le sous-préfet, un tout jeune fonctionnaire, attiré par le bruit, apparut en personne. Ce fonctionnaire imberbe était un Batignollais nommé depuis peu à Montdidier et qui attendait, dans cette localité relativement éloignée, l'heure bénie qui le rapprocherait de Paris. Il s'avança, très digne, et se fit mettre par le magistrat municipal au courant de l'affaire. Il se dit alors, *in petto*, qu'entre ses administrés qui l'embêtaient du matin au soir avec leurs histoires de clocher et ce fameux cabaretier montmartrois, qui avait ses entrées à l'Elysée et qui tapait sur le ventre des ministres distributeurs de l'avancement, il ne devait pas hésiter une seconde. C'était un garçon de « bonne famille ». Entendez par là qu'il avait des parents riches, — les familles pauvres étant généralement classées, avec raison, parmi les mauvaises.

— A combien, demanda-t-il au capitaine des pompiers, estimez-vous ce couvre-chef?

— Je n'en sais rien, fit l'officier. C'est m'n grand-père qui s' l'a ach'té.

— Eh bien! reprit le sous-préfet, M. Rodolphe Salis, préfet honoraire de Montmartre, me charge de vous faire savoir que, pour des raisons politiques, il ne peut se dessaisir de l'objet que vous réclamez, mais qu'il offre, pour la future Sainte-Barbe, cinq cents francs à la compagnie des sapeurs-pompiers montdidiérois.

— Hé! là! Hé! là, fit Salis à l'oreille du jeune proconsul. Vais-je payer d'un prix pareil un casque que j'aurais pour un louis chez les brocanteurs de la Butte?...

— Laissez-moi faire, répondit l'autre, sur le même ton confidentiel. La chose me regarde.

Ce disant, il sortit de son portefeuille un large billet bleu. Il le remit au capitaine, dont les sapeurs poussèrent une acclamation enthousiaste, tandis que, dans la foule, soudain devenue bienveillante, le bruit se répandait que Salis devait être un des plus hauts personnages du régime.

▨

...Et un quart d'heure après, à l'hôtel de la Poste et des Arts Réunis, nous buvions le champagne à la santé de notre sauveur. Le généreux et avisé sous-préfet n'eut pas, d'ailleurs, à regretter son geste. Un mois après, il était nommé à Rambouillet. Salis avait — décidément — des relations utiles et puissantes.

XVI

Salis et le Baron de Rothschild

AUSSITOT de retour à Paris, le directeur du Chat-Noir avait tenté une timide réouverture, arrêtée dans l'œuf par une vague de chaleur implacable.

C'est, néanmoins, pendant les quelques jours de cette tentative que se produisit un autre événement, — celui-là uniquement comique, dont on parla longtemps dans le quartier Pigalle. Le baron de Rothschild en fut le héros, ou plutôt la victime, — victime d'ailleurs souriante et spirituellement résignée à son sort.

Le baron Alphonse, que les Parisiens du XIXe siècle ont connu et apprécié, — car c'était une intelligence et un caractère, — le célèbre baron Alphonse avait décidé de se rendre au cabaret de Salis. Un de ses factotums était passé rue Victor-Massé et avait, sans en discuter le prix, retenu pour lui l'unique loge de l'établissement. On sait qu'elle était grande au point de pouvoir contenir une vingtaine de personnes. Le baron avait fait annoncer qu'il viendrait seul et, certes, il aurait pu se contenter d'un local moins vaste; mais il n'était pas dans ses habitudes de lésiner, et Salis ayant affirmé que cette loge devait convenir à une aussi haute personnalité, le secrétaire avait payé les vingt-cinq louis de la baignoire et avait emporté le coupon. Le soir venu, Salis, en redingote neuve, les chansonniers, qui avaient daigné cirer leurs souliers, et le suisse revêtu de sa tenue de gala..., toute la maisonnée chat-noiresque attendait l'arrivée du nabab de la rue Saint-Florentin.

Or, par un hasard fâcheux, non seulement le thermomètre ne baissa pas ce soir-là, mais il atteignit des altitudes himalayesques. Le bitume de la rue de Douai coulait sous les pas comme un tapis... Aussi ce fut, dans Paris, la fuite éperdue vers l'ombre et la fraîcheur, vers le Bois, les Champs-Elysées, les quais... Montmartre en était arrivé à présenter l'aspect désolé d'une ville ravagée par la peste. Phénomène, enfin, qui ne s'était jamais produit, pas un spectateur, pas un, vous m'entendez, ne s'était encore, à neuf heures, présenté à la porte du cabaret.

A neuf heures un quart, le pianiste monta dans la salle déserte jouer un pas redoublé qui n'attira personne. De guerre lasse, il redescendit au café, où Salis, entouré de ses collaborateurs, semblait préoccupé.

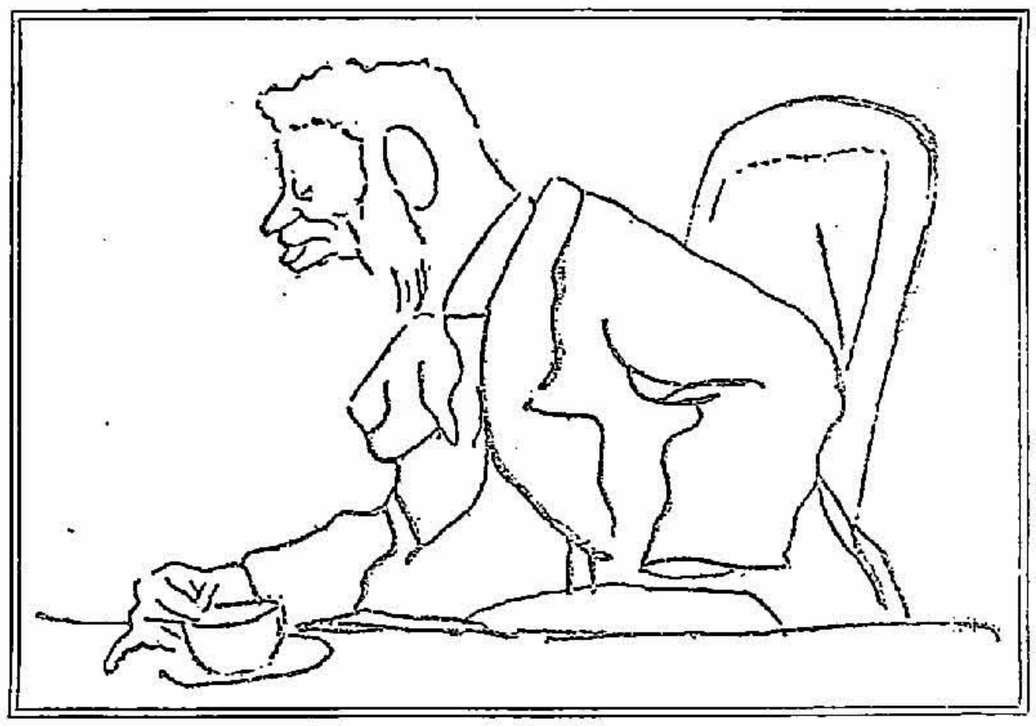
— Ce qui me tourmente, dit-il, ce n'est pas cette absence totale de public. C'est que j'ai fait dire au baron qu'il vienne de bonne heure parce qu'il y aurait un monde fou et que, pour lui garder sa loge, j'avais dû manquer de parole au roi de Serbie et au grand-duc Michel...

La canne du suisse fit entendre, en frappant la dalle du vestibule, un signal bien connu. C'était Alphonse de Rothschild qu'on annonçait...

— Tonnerre de Brest! fit Salis en bondissant à son avance. Montez tous là-haut, vous autres! Criez, hurlez, faites-moi un « raffût » à croire que vous êtes deux mille dans la cambuse.

Nous nous empressâmes d'exécuter cet ordre et nous nous jetâmes en trombe dans l'escalier.

A cette seconde précise, le banquier légendaire entrait. Il achevait de fumer un cigare et, visiblement, il avait dû venir à pied de la



Alphonse de Rothschild, par Sem.

Madeleine pour faire la digestion. C'était un homme simple, ennemi du faste. On l'aurait pris, à son lorgnon d'or et à ses favoris blancs, pour quelque vieux notaire des quartiers élégants. Salis le salua d'un vigoureux :

— Salut, monsieur le baron!

— Bonjour, monsieur Salis! répliqua Rothschild avec une grande politesse.

Et, désireux de montrer en quelle estime il tenait le cabaret célèbre, il ajouta :

— Je suis un peu en retard, messieurs, et je m'en excuse...

— Vous êtes tout excusé, sourit Salis, qui n'entendait pas être en reste de courtoisie... Mais le fait est, en effet, que vous êtes bougrement en retard.

— Voulez-vous, reprit le banquier, me conduire à ma loge?

— Votre loge? s'écria soudain, avec un sanglot dans la voix, le gentilhomme cabaretier... Votre loge?... Ah! voilà!... c'est que... Voilà!...

— Voilà quoi?...

— Eh bien! voilà que j'ai eu, ce soir, un tel envahissement, une telle marée de spectateurs, que je n'ai pu la conserver passé les neuf heures réglementaires... Ah! il y en a une cohue, là-haut... Ecoutez-moi ce « chahut »...

— En effet, acquiesça le baron, qui percevait des hurlements de cannibales... Alors, ma loge est prise... C'est bien ennuyeux.

— Non, mille fois non, tonitrua alors Rodolphe Salis... Il ne sera pas dit que j'ai laissé envahir la loge de M. de Rothschild par ces énergumènes... J'ai, là-haut, tous les membres du jury du Salon, un tas de membres de l'Institut et tous les massiers de l'Ecole des Beaux-Arts... Laissez-moi une seconde... Je monte en deux enjambées et je flanque à la porte de votre loge ces grossiers personnages... Oh! ça n'ira pas tout seul, d'autant qu'ils sont complètement soûls... Il y aura des figures de cassées, mais je les descendrai tous, s'il le faut, par la peau du...

— N'en faites rien, je vous en supplie! s'écria le baron Alphonse qui avait au plus haut point l'horreur des esclandres, des disputes et, en général, de toutes les manifestations bruyantes... Je vous en prie, monsieur Salis, n'en faites rien... Je m'en vais...

— Non, retonna le seigneur de Naintré... Non... Ce sont des malotrus auxquels je vais aller montrer la qualité de mes biceps...

Et il fit semblant de s'élancer vers l'escalier du petit théâtre...

Le baron était déjà dans la rue...

Alors, Salis, se précipitant à la fenêtre du cabaret, l'interpella.

— ...Votre loge..., monsieur le baron..., votre loge... On ne vous l'a pas remboursée!

— Ça ne fait rien, répondit Rothschild, qui s'éloignait de ce lieu de vacarme avec une hâte prudente.

— Si! Si!... Je monte leur tanner le cuir... et je vous rapporte vos cinq cents francs.

— Gardez-les! lança de loin le banquier... Au revoir, monsieur Salis!

Et il se jeta dans un fiacre qui passait.

Salis le regarda s'éloigner; puis, il se frotta les mains et dit à l'un de ses académiciens de service :

— Prépare douze « demis » pour ces messieurs et monte leur dire qu'ils viennent les boire. Ils les ont bien gagnés!

Il y aurait encore bien d'autres anecdotes à rapporter au sujet de Salis. J'ai tenu à fixer quelques-unes des plus caractéristiques de son esprit d'à-propos, de sa malice endiablée et de sa fertilité d'imagination. On conviendra qu'un pareil homme n'était pas banal et méritait qu'on le portraiturât, même de la façon bien insuffisante dont j'ai tenté de le faire.

DOMINIQUE BONNAUD.

FIN